

MARYJANICE DAVIDSON



VAMPIRE ET FAUCHÉE

QUEEN BETSY - 2



MARYJANICE DAVIDSON

***Vampire et
Fauchée***

QUEEN BETSY-2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Tasson



MILADY

Titre original : *Undead and Unemployed*

Illustration de couverture : Maureen Wingrove

À mes anciens patrons :
Jim, Linda, Bob, Vince, Maggie, Neil, Kathy, Patt, Jeff et Ron.
Que vous ayez été géniaux ou sociopathes,
Vous m'avez tous appris quelque chose.

« Et le premier qui connoitra la reyne comme un mari connoit sa femme après la chute de l'usurpateur deviendra le consort de la reyne et régnera à ses côtés pendant des millénaires. »

Le Livre des Morts

« Si ce connard de Sinclair pense me mettre la bague au doigt pour un millénaire, il est complètement à côté de la plaque ! »

*Extrait du journal, de Sa Majesté,
la Reine Elizabeth I^{re},
Souveraine des vampires
et Épouse d'Éric I^{er}, Souverain légitime.*

PROLOGUE

Interrogatoire de M. Robert Harris.

Le 30 juin 2004.

55121 02:32:55 - 03:45:32

Mené par l'inspecteur Nicholas J. Berry.

Quatrième arrondissement, Minneapolis, Minnesota.

Après avoir reçu les premiers soins sur la scène du crime, M. Harris a refusé de se rendre à l'hôpital et a suivi les agents en fonction, Whritnour et Watkins, au poste pour sa déposition.

L'interrogatoire a été mené par l'inspecteur Nicholas J. Berry de Minneapolis.

Robert Harris est un homme blanc de cinquante-deux ans, chauffeur de taxi. Il travaillait lorsque les événements décrits ci-dessous se sont produits. M. Harris a été soumis à un alcootest et notre laboratoire cherche actuellement des traces de drogue dans son organisme.

Inspecteur Berry : Tout est prêt ? Est-ce que la cassette... OK. Voulez-vous quelque chose à boire ? Du café ? Avant que nous commençons ?

Robert Harris : Non, merci. Si je bois du café à cette heure-ci, j'arriverai plus à dormir. Et puis, avec ma prostate, c'est pas une bonne idée, croyez-moi.

IB : Vous voulez bien nous parler de ce qui s'est passé ce soir ?

RH : Bien sûr. Vous préférez qu'on discute du match de base-ball ou du fait que j'ai été assez stupide pour choisir un boulot où je dois rester assis toute la journée ? Saleté d'hémorroïdes !

IB : De ce qui s'est passé...

RH : Bien sûr. Vous voulez que je vous répète ce que j'ai dit à vos collègues, ceux qui se sont occupés de moi. Chics types, d'ailleurs, pour de la volaille ! Je dis pas ça pour les insulter, hein ? Je veux dire, c'est pour ça qu'on est là, pas vrai ?

IB : Oui.

RH : Vous pensez que je suis fou ou que j'ai trop bu.

IB : Nous savons que vous n'avez pas bu, M. Harris. Bien. Plus tôt dans la soirée...

RH : Plus tôt dans la soirée, j'étais assis et je pensais à ma fille. Elle a dix-neuf ans. Elle va à la fac.

IB : À l'université du Minnesota, au campus de Duluth.

RH : Exactement. C'est pour ça que je fais des heures sup'. Vous connaissez le prix des bouquins ? Cent dollars pour un seul livre ! Un seul ! C'est de la folie !

IB : M. Harris...

RH : Bref, je mangeais mon déjeuner gentiment, sans embêter personne. Bien sûr, c'était pas exactement l'heure du déjeuner puisqu'il était 22 heures, mais avec des horaires pareils, on fait ce qu'on peut ! J'étais garé au niveau de l'intersection entre Lake Street et la Quatrième Avenue. Beaucoup de taxis évitent ce quartier à cause des Nègres, vous savez ? C'est pas contre vous, hein...

IB : M. Harris. Je ne suis pas afro-américain et même si je l'étais, je préférerais que vous ne vous éloigniez pas du sujet.

RH : On n'est jamais sûr de rien de nos jours, pas vrai ? Foutue dictature du politiquement correct ! On peut plus rien dire ! J'ai un ami, Danny Pohl, qui est aussi noir que l'as de pique. Il se fait appeler... Je ferais mieux de pas vous le dire. Mais, si ça le dérange pas, pourquoi est-ce que nous, on devrait faire attention à ce qu'on dit ?

IB : M. Harris...

RH : Désolé. Donc je suis dans ce quartier que certains n'aiment pas, je prends mon déjeuner – sandwich jambon-fromage, si vous voulez tout savoir –, et tout à coup, mon taxi se couche sur le côté !

IB : Vous n'avez rien entendu ?

RH : J'ai rien vu venir, petit. J'étais en train de manger tranquillement quand, soudain, je me suis retrouvé allongé sur le côté, recouvert des ordures qui traînaient par terre, la tête contre la route. J'ai entendu des pas, mais je voyais rien. Enfin, c'est pas le pire de l'histoire...

IB : Ah ! Et qu'est-ce que c'est ?

RH : J'essayais de comprendre ce qui s'était passé et de trouver un moyen de nettoyer ma nouvelle chemise quand j'ai entendu un grand cri.

IB : Un homme ou une femme ?

RH : Difficile à dire. Je le sais maintenant, puisque je les ai vus, mais à ce moment-là, j'en avais pas la moindre idée. Dans tous les cas, la personne qui pleurait devait se faire arracher les membres. Elle criait et se lamentait. J'avais jamais rien entendu d'aussi terrible. Et pourtant, ma fille adore apprendre à jouer des instruments de musique alors qu'elle n'a absolument pas l'oreille musicale ! Je vous raconte pas la fois où elle s'est mise au tuba... Mais là, c'était mille fois pire !

IB : Alors qu'est-ce que vous avez fait ?

RH : D'après vous ? Je me suis glissé hors de mon taxi le plus vite possible, pardi ! J'étais infirmier pendant la guerre, au Vietnam. J'ai arrêté dès mon retour au pays et je n'ai jamais remis les pieds dans un hôpital depuis, même lorsque ma défunte femme a mis Anna au monde. Mais je me suis dit que je pourrais peut-être me rendre utile. Comme mon taxi est assuré, je me faisais pas de souci de ce côté-là. Quelqu'un était en danger et c'était bien plus important. Je me suis dit que quelqu'un avait peut-être écrasé un gamin en reculant. Il fait sombre dans ces petites rues, après tout !

IB : Et alors ?

RH : À ce moment-là, un bus s'est arrêté près de moi. Il a failli rentrer dans mon taxi ! J'ai trouvé ça bizarre. Il était tard, je pensais que les bus roulaient plus, et celui-ci avait l'air d'avoir qu'un seul passager. Une jeune femme en est sortie. Le bus n'a pas bougé. Le chauffeur la regardait comme si elle était faite de glace au chocolat. Alors, je l'ai observée, moi aussi.

IB : Vous pourriez la décrire ?

RH : Eh bien... Elle était grande, très grande même. À peu près ma taille. Elle avait les cheveux blonds... avec ces traits, vous savez ? Comment est-ce qu'on appelle ça ? Des mèches ! Elle avait des mèches rouges. Et les plus beaux yeux verts que j'ai jamais vus. Ils avaient la couleur des vieilles bouteilles de verre, les vert foncé. Elle était très pâle, comme si elle passait son temps enfermée dans un bureau. Alors que moi, j'ai toujours le bras gauche bronzé parce que je le pose sur le rebord de la vitre quand je travaille. Mon bras droit reste blanc. Bref : Je me souviens pas de ce qu'elle portait. Je me suis surtout attardé sur son visage. Et... et...

IB : Tout va bien ?

RH : Oui, c'est juste que la suite est un peu difficile à avouer. Cette fille doit avoir environ cinq ou six ans de plus que la mienne. Pourtant, disons que je la désirais comme un homme marié désire sa femme un samedi soir, si vous voyez ce que je veux dire. C'est pourtant pas mon genre de reluquer des gamines qui pourraient être ma fille, même si ma femme est morte depuis six ans ! C'était gênant. Malgré les cris de détresse, je pouvais pas m'empêcher de penser avec ma...

IB : Vous savez, le stress fait parfois faire des choses étranges...

RH : Rien à voir avec le stress. J'avais envie d'elle, c'est tout. Comme je n'ai jamais eu envie de personne. Mais bon, elle n'a pas du tout fait attention à moi, de toute façon. Une fille comme ça doit avoir l'habitude que des vieux pervers comme moi la matent.

» Elle s'est dirigée vers la ruelle en silence. Alors, je l'ai suivie. Comme il y avait des lampadaires pas loin, j'ai enfin pu voir ce qui se passait. Je me suis tout de suite senti mieux.

» Tout à coup, les cris se sont arrêtés. Aussi subitement que si quelqu'un avait éteint une radio. La fille s'est mise à courir. C'était drôle à voir parce qu'elle portait des talons aiguilles. Violets avec un nœud derrière. Elle avait de tous petits pieds et de jolies petites chaussures. C'était marrant à voir !

IB : Et alors ?

RH : Elle n'avait aucun problème pour courir avec, c'est certain. On aurait dit une championne olympique ! J'ai essayé

de la suivre, bien sûr. Quand on est arrivés dans la ruelle, je me suis rendu compte que c'était un cul-de-sac. Je voulais pas m'y risquer. C'est marrant, parce que je pense plus très souvent au Vietnam, mais cette nuit, j'avais l'impression d'y être retourné. Je remarquais tout ce qui se passait autour de moi. J'étais aux aguets.

IB : Y avait-il quelqu'un dans l'allée ?

RH : Au départ, j'ai vu personne. Puis, la fille a crié : « Lâche-le ! » d'une voix claire et ferme, vous savez, comme une maîtresse d'école. Alors, j'ai vu les deux hommes. Je sais pas comment j'avais fait pour les rater. L'un deux était tout petit, pourtant il avait soulevé un gars plus grand que moi pour le plaquer contre le mur ! Le grand type avait la tête qui tombait sur le côté. Il avait perdu connaissance. En entendant la fille, l'agresseur l'a laissé tomber comme un sac de sable et s'est approché de nous. J'étais tellement mort de trouille, j'ai cru que j'allais faire dans mon froc.

IB : Il avait une arme ?

RH : Pas du tout. Il avait seulement l'air... méchant, je suppose. Il faisait une tête de moins que moi et était très pâle. Il portait aussi une moustache fine. Personnellement, je pense que si on veut pas de vraie moustache, du genre qui trempe dans la soupe, on ferait mieux de se raser complètement...

» Bref, même s'il avait l'air d'une petite frappe, il dégageait quelque chose qui me donnait envie de m'enfuir. C'était comme si je savais instinctivement qu'il me voulait du mal. Et laissez-moi vous dire une chose : j'ai vu ma propre femme mourir à petit feu d'un cancer de l'estomac. Huit mois, que ça a pris. Après ça, je pensais que plus rien me ferait peur. Pourtant, ce gars-là...

IB : Vous voulez faire une pause, M. Harris ?

RH : Sûrement pas ! Je veux en finir le plus vite possible. Je vous ai promis de venir vous parler. Je disais donc que le type s'est approché de nous et a dit quelque chose comme : « Occupe-toi de tes affaires, reine de pacotille ! » Mais la façon dont il parlait faisait très ancien temps. Comme, je sais pas, il y a un siècle, par exemple. Et sa voix ! Mon Dieu ! Elle m'a donné

la chair de poule. Je voulais m'enfuir. Pourtant, j'en étais incapable.

» La fille, elle, n'avait pas l'air inquiet. Elle s'est simplement redressée pour rétorquer : « Va te faire voir, crevure ! Dégage avant que je m'énerve ! »

IB : « Va te faire voir, crevure » ?

IB : C'est ce qu'elle a dit. Je m'en souviens très bien parce que ça m'a estomaqué. Je suis un homme et pourtant, j'étais mort de peur. Mais la gamine, elle, n'avait pas l'air effrayé du tout.

IB : Que s'est-il passé ensuite ?

RH : Le petit gars avait l'air sur le cul, lui aussi. Moi, j'étais choqué, mais lui... Comme si c'était la première fois que quelqu'un osait lui parler comme ça. C'était peut-être le cas, d'ailleurs. Alors il a répondu : « Mes repas ne te regardent pas, reine de pacotille ! » Il l'appelait comme ça : « reine de pacotille ». Je n'ai jamais entendu son vrai nom.

IB : « Reine de pacotille. »

RH : Oui. Ce à quoi elle a rétorqué : « Et ta sœur, connard ? » Sans rire ! Et elle a continué avec : « Tu sais aussi bien que moi que tu peux te nourrir sans blesser personne, alors arrête de me prendre la tête. » Ou peut-être que c'était : « Arrête de me saouler ». En tout cas, elle avait l'air très remontée !

IB : Et après ?

RH : Il s'est emparé d'elle ! Ses lèvres étaient retroussées comme les babines d'un chien prêt à mordre. Il ressemblait au pauvre Racaille, le chien des voisins. Il a attrapé la rage l'année dernière, et juste avant que je lui tire dessus, il faisait à peu près la même tête que ce type-là. Je n'ai pas eu le temps de faire quoi que ce soit... parce que même si j'avais peur, je n'allais pas la laisser se débrouiller seule, quand même ! Elle a dégainé sa croix et l'a plaquée contre le front du mec ! Comme dans les films ! Et mon Dieu, moi qui croyais que l'autre gars criait comme une fille ! Celui-ci hurlait comme si ses poumons avaient pris feu. De la fumée s'est formée sur son front. L'odeur était insoutenable. Vous imaginez même pas... Un peu comme

du porc pourri et grillé. Rien que d'y penser, ça me donne envie de vomir !

» Il l'a lâchée en titubant en arrière, et elle s'est redressée pour lui ordonner : « Tu vas gentiment accompagner cet homme à l'hôpital et payer pour lui s'il n'a pas d'assurance. Si je t'attrape encore à te nourrir comme ça, je t'enfonce ma croix dans la gorge, compris ? Ou peut-être que je dois te faire un dessin ? »

» Alors le sale type a hoché la tête en tremblant. Elle était tellement belle et triomphante qu'il pouvait pas la regarder. Moi-même, j'avais un peu de mal ! Puis, il a ramassé l'homme inconscient, se l'est coincé sous le bras et s'est enfui avec. Une fois le type parti, la fille s'est tournée vers moi. Elle a soupiré comme si elle était vraiment fatiguée et m'a dit : « Vous avez déjà été obligé de faire un boulot que vous détestiez ? » Bien sûr, je lui ai avoué que ça m'était déjà arrivé une fois ou deux. Bon Dieu ce qu'elle était belle !

IB : Et après ?

RH : Elle m'a demandé si j'allais bien. Je lui ai répondu que oui. Elle m'a dit de pas avoir peur. Alors j'ai lancé que je n'aurais pas peur tant qu'elle serait avec moi, ce qui m'a valu un grand sourire de sa part.

» Quand on est sortis de la ruelle, elle a aperçu mon taxi couché sur le côté. L'air dégoûté, elle s'est exclamée : « Un vrai gamin ! » Je suppose qu'elle parlait du sale type qui s'était échappé. On arrive à la partie qui vous intéresse : elle s'est agenouillée devant mon taxi, a placé deux doigts en dessous et l'a remis d'aplomb.

IB : Elle a soulevé votre taxi ?

RH : C'est ça.

IB : D'une seule main ?

RH : Deux doigts. Je sais ce que vous êtes en train de penser. Vous en faites pas. Vos collègues m'ont pas cru, eux non plus.

IB : Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

RH : Elle m'a regardé avec ses grands yeux verts, qui paraissaient plutôt noisette à cet instant – peut-être que ses lentilles étaient tombées –, et m'a dit : « Il devrait démarrer sans problème. Désolée pour tout ça. » Je lui ai répondu que

c'était rien et elle est remontée dans le bus qui l'attendait toujours. C'était peut-être bien la chose la plus bizarre de la soirée. Elle m'a fait coucou de la main pendant que le bus s'éloignait en rentrant dans une boîte aux lettres, puis en grillant un feu rouge.

IB : C'est tout ?

RH : Qu'est-ce que vous voulez de plus ? En tout cas, cette fille, c'était quelque chose ! Je voudrais pas qu'elle soit en colère contre moi !

IB : À cause de sa force ?

RH : Non, parce que je la désirais et la craignais à la fois. Je suis content qu'elle soit gentille... Imaginez qu'elle ressemble au type de la ruelle, le vampire ?

IB : Vous croyez qu'il s'agissait d'un vampire ?

RH : Sinon, pourquoi il aurait été brûlé par une croix ? Elle, en revanche, j'aimerais vraiment savoir ce qu'elle est.

IB : Vous croyez aux vampires ?

RH : Vous m'avez bien écouté et je vous en remercie, mais j'aimerais que vous fassiez attention à un détail : on m'a envoyé à la guerre quand j'étais encore tout jeunot. Là-bas, on vous apprend que celui qui croit pas ses yeux rentre chez lui les pieds devant. Alors oui, je crois aux vampires ! Depuis cette nuit, je veux dire.

Fin de l'interrogatoire.

03:45:32

CHAPITRE PREMIER

Trois mois après ma mort, je décidai qu'il était grand temps de trouver du boulot.

Je ne pouvais pas reprendre mon ancien poste. D'une, parce qu'on m'avait virée, et de deux, parce qu'ils me croyaient six pieds sous terre. De toute façon, j'étais à présent incapable de travailler durant la journée.

Au moins, je n'étais pas à la rue et je ne mourais pas de faim. Ma meilleure amie, Jessica, avait racheté ma maison. J'avais beau protester, elle refusait de me faire payer le loyer ou les factures, toutes prises en charge par son équipe d'experts-comptables. Mes courses se limitaient à des sachets de thé, du lait et autres liquides. Je n'avais même plus à m'occuper du crédit de ma voiture ! Mes dépenses mensuelles étaient dérisoires, mais je ne pouvais pas vivre sur le dos de Jessica pour l'éternité.

C'est pour ça que je me trouvais au Centre pour l'Emploi du Minnesota. Heureusement pour moi, tous les jeudis, il y avait une nocturne.

En passant la porte, je ne pus m'empêcher de frissonner en sentant l'air conditionné. Pas étonnant : depuis ma mort, j'avais tout le temps froid. En ce moment, Minneapolis souffrait d'une vague de chaleur. J'étais la seule à ne pas m'en plaindre.

— Bonsoir, fis-je en m'approchant de la réceptionniste.

Elle portait un tailleur gris austère et aurait mieux fait de s'occuper de ses racines. Je ne voyais pas ses chaussures. Quelque chose me disait que c'était pour le mieux.

— Je suis venue au Centre du Chômage pour...

— Je suis désolée, mademoiselle, mais nous sommes le Centre pour l'Emploi. Parler de Centre du Chômage est un anachronisme. Nous sommes un Centre pour l'Emploi réactif du XXI^e siècle.

— Euh ! Oui, pardon. Bref ; j'aimerais parler à l'un de vos conseillers.

Je payai mon audace en passant les vingt minutes suivantes à remplir des formulaires. Puis, on appela enfin mon nom et je me retrouvai assise devant un conseiller à l'air amical.

Plus vieux que moi, il avait des cheveux noirs, une barbe poivre et sel et des yeux couleur chocolat. La présence d'une alliance et d'une photo de son adorable famille me rassura immédiatement. J'espérais qu'il était heureux en mariage et que cela lui éviterait de se ridiculiser lorsque mon charisme d'immortelle le frapperait en plein visage.

— Bonsoir. Je suis Dan Mitchell. (Quand je lui serrai la main, il eut l'air surpris par ma force.) Elizabeth Taylor ?

— Oui.

— Vous avez un problème aux yeux ?

Je portais des lunettes de soleil pour deux raisons : d'abord, parce que la lumière artificielle m'éblouissait, ensuite, parce qu'ainsi, les hommes tombaient moins facilement sous mon charme. Je n'avais vraiment pas besoin qu'un fonctionnaire me bave sur les chaussures.

— Je sors de chez l'ophtalmo, mentis-je. Il m'a mis ces gouttes, vous savez ?

— Ah ! Oui, je vois. J'ai connu ça, moi aussi. Elizabeth Taylor : comme la star de cinéma ! s'exclama-t-il comme s'il pensait être le premier à s'en rendre compte.

— Je préfère Betsy.

— Très bien, Betsy. (Il feuilletait la pile de formulaires que je lui avais remise.) Tout semble en ordre...

— Je l'espère. J'aimerais vous poser des questions à propos du chômage...

— Nous sommes le Centre pour l'Emploi, répondit-il du tac au tac en continuant sa lecture.

— Oui, oui. J'ai besoin d'un boulot, mais pendant ma recherche, j'aimerais faire une demande d'allocation. C'est possible ? J'aurais une quest...

Mitchell releva la tête, l'air affolé.

— Euh... Je vous arrête tout de suite. Nous ne nous occupons pas de ce genre de choses ici.

Je clignai des yeux, perplexe. Bien sûr, il ne pouvait pas me voir derrière mes lunettes Foster Grants.

— Pardon ?

— Nous sommes un Centre pour l'Emploi. C'est ce que nous faisons.

— OK, mais est-ce que vous ne... ?

— Si vous avez besoin d'aides sociales, vous devez appeler le service téléphonique adéquat ou vous renseigner sur Internet. Désolé, je ne peux pas répondre à vos questions.

— Si je comprends bien, je dois venir ici parce que je suis au chômage...

— Oui...

— Et vous avez des formulaires pour obtenir des aides sociales ici...

— Absolument !

— Pourtant, personne ne peut m'aider à les remplir ?

— C'est tout à fait juste.

— Oh ! D'accord.

Malgré l'étrangeté de la chose, je pouvais me montrer coopérative. Sûrement. Je me laissai aller contre le dossier de ma chaise en plastique.

— Dans ce cas-là, est-ce que je peux me servir de votre téléphone pour appeler le service ?

Mitchell fit un geste d'excuse.

— C'était possible avant, mais des gens en ont profité, alors...

— Vous êtes en train de me dire que je ne peux pas utiliser un téléphone du Centre du Chômage pour appeler son propre service ?

— Eh bien, techniquement, nous ne sommes plus un Centre du Chômage...

Est-ce qu'un vampire pouvait prendre une cuite ? Je décidai de répondre à cette question dès que je serais sortie de cet enfer administratif.

— C'est pour ça qu'on ne peut pas vous y autoriser, désolé ! finit-il en haussant les épaules.

Relevant mes lunettes de soleil, je me penchai en avant pour le foudroyer de mon regard sinistre d'immortelle. Pas très correct, je sais, mais la situation l'exigeait.

— J'ai. Besoin. D'utiliser. Votre. Téléphone.

— Non ! cria-t-il en s'emparant du téléphone pour le serrer contre lui. C'est contre le règlement !

Fascinant. J'étais persuadée que mon sex-appeal vampirique lui aurait donné envie de me manger dans la main. Pourtant, son entraînement administratif avait été plus fort que le démon en moi.

— Rentrez chez vous et contactez-les de votre propre ligne ! grogna-t-il.

Alors, je me levai et repartis en trombe vers la salle d'attente. Quel scandale ! J'étais la reine des vampires, moi, monsieur ! Je n'étais pas n'importe quelle morte-vivante !

— N'oubliez pas de remplir notre questionnaire de satisfaction en sortant ! me cria Mitchell.

Mon Dieu, tuez-moi. Encore une fois, je veux dire.

CHAPITRE 2

Le gyrophare que j'aperçus dans mon rétroviseur produisit son effet habituel : montée d'adrénaline et agacement. Je ne roulais pas si vite que ça ! Et ce n'était même pas une voiture de patrouille qui me faisait signe de m'arrêter, c'était une putain de Chrysler ! Ils s'étaient tous ligüés contre moi ce soir-là, ou quoi ?

L'homme qui en descendit n'avait pas cette démarche lente et arrogante qu'ont la plupart des flics. En fait, il approchait au pas de course. Je le reconnus aussitôt et laissai échapper un grognement de frustration.

Nick Berry. L'inspecteur Nick Berry, pour être exacte. La dernière personne que j'avais envie de croiser. Au printemps dernier, s'étaient déroulés des événements quelque peu embarrassants. Depuis, je vivais dans la peur qu'il se souvienne de ma mort. Ou, du moins, de mes funérailles.

Il se glissa sur le siège passager.

— Bonsoir, Betsy ! Comment ça va ?

— Tu profites de ton autorité d'agent de la loi, remarquai-je. J'ai à peine dépassé la vitesse autorisée.

— Oui, oui. Écoute, j'ai besoin de savoir ce que tu faisais l'autre soir.

— Quel soir ?

— Samedi.

Oups !

— J'étais à la maison, répondis-je en essayant de feindre la curiosité. Pourquoi ?

— Je suppose que personne ne peut le confirmer ?

Je secouai la tête.

— Marc travaillait à l'hôpital et Jessica était probablement chez elle, je ne l'ai pas vue de la soirée. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Nick se cala sur son siège et dégagea du pied les ordures qui jonchaient le sol de la voiture – il ne connaissait pas sa chance, la situation était bien pire lorsque je mangeais de la nourriture solide !

— C'est pas possible, tu ne nettoies jamais là-dedans ? Et d'abord, combien de milk-shakes est-ce que tu bois par jour ?

— Ça ne te regarde pas. Tu ferais mieux d'aller jouer au justicier ailleurs.

— Je vais surtout aller à l'hôpital pour une piqûre antitétanique ! marmonna-t-il en cognant dans une canette de 7 UP vide.

— Sérieusement, Nick, qu'est-ce qui se passe ? C'est évident que tu ne m'as pas arrêtée pour me verbaliser...

Il secoua la tête.

— C'est stupide.

— Oui, j'avais bien compris.

— Non, vraiment.

Pendant qu'il débitait rapidement son histoire, je me surpris à détailler ses cheveux blonds, sa carrure de nageur, ses traits biseautés... avant de me reprendre et de reporter mon attention sur la route. Je ne devais surtout pas m'aventurer sur cette voie-là. Les problèmes avaient commencé de cette façon la dernière fois. Je venais de me relever d'entre les morts et j'étais morte de soif. Comme je l'avais sous la main, j'avais bu son sang. Il avait eu du mal à s'en remettre. Heureusement, Sinclair avait arrangé les choses. Je me demandai vraiment si Nick gardait des souvenirs de ces quelques jours, même des bribes.

— ... et ce vieux chauffeur de taxi t'a décrite. Bien sûr, tu n'es pas la seule blonde de Minneapolis, mais la description te correspond presque à la perfection. Pour tout te dire, c'est les chaussures qui m'ont mis sur la voie.

— De toute évidence, ce n'était pas moi, monsieur l'agent, mentis-je.

— Monsieur l'agent ? Ça fait quinze ans qu'on ne m'a pas appelé comme ça ! Enfin, tu as sans doute raison. Toute cette

histoire semble... je crois que le type était... je ne sais pas. Il doit y avoir du vrai et du faux. Il essaie peut-être d'attirer l'attention. Il avait l'air seul. (Nick se massa les tempes. J'eus soudain un mauvais pressentiment.) Je... Parfois, je fais ces rêves... et ils ont l'air tellement réels...

— Ça arrive à tout le monde.

Et si je me servais de mon pouvoir vampirique sur lui ? Est-ce que ça annulerait le travail de Sinclair ou est-ce que ça arrangerait les choses ?

— Tu as peut-être besoin de vacances.

— En tout cas, c'est marrant ce qui t'est arrivé au printemps dernier, dit-il en changeant de sujet (du moins pour lui). Un tel malentendu, ça n'arrive pas à tout le monde !

— Je suis toujours convaincue que c'est l'œuvre de ma belle-mère. Elle fantasme sur ma mort.

— Oui, mais de là à organiser de fausses funérailles ! Il y a bien eu des funérailles, pas vrai ? (À force d'être frottées, ses tempes prenaient une teinte rosée.) J'en rêve souvent et j'ai du mal à...

— Nick, pour l'amour du ciel ! m'exclamai-je en espérant le réveiller de sa torpeur. J'ai des choses à faire, tu sais ! Tu me laisses tranquille, oui ou non ?

Laissant tomber ses mains sur ses genoux, il sembla revenir à la réalité.

— Désolé, Betsy, répondit-il d'un air sarcastique. Quoi ? Il y a des soldes sur les chaussures ?

— Ben oui, justement ! Écoute, j'espère vraiment que tu arrêteras celui qui a fait ça...

— Oui, oui, je suis sûr que tu es attendue. Ça ne fait rien. Quand j'ai aperçu ta voiture, je n'ai pas pu m'empêcher de te faire signe. Je dois y retourner.

— OK. Ça m'a fait plaisir de te voir.

— Moi aussi. Essaie de ne pas t'attirer d'ennui !

Tout sourires, il sortit de la voiture sans se rendre compte qu'il avait une paille collée sous le talon.

— Bonne soirée !

— Bye bye !

J'attendis qu'il se soit éloigné pour démarrer à mon tour. Je tremblais comme une feuille. Pauvre Nick ! Il se rapprochait de la vérité, pourtant il n'en avait pas la moindre idée. J'aurais aimé pouvoir lui parler, mais il y avait déjà assez de gens dans la confidence. Et puis, la fois où j'avais essayé, ça avait été un désastre. Hors de question que je répète la même erreur.

Une heure plus tard, je me trouvais à l'endroit le plus beau et raffiné du monde : le *Mail of America*. Ou, pour une *fashion victim* comme moi, le paradis sur Terre.

Je décidai de commencer par le rez-de-chaussée chez *Macy's* pour me remonter le moral, puis d'aller au quatrième étage noyer mon chagrin dans un daïquiri – ou dix.

Comme toutes les grandes idées, ce centre commercial reprenait un concept familier, mais en plus grand. Beaucoup plus grand. D'habitude, on sort de sa voiture, et hop ! on est dans les boutiques. Ici, il fallait beaucoup marcher. Tant mieux, ça laissait du temps pour mémoriser l'État dans lequel vous étiez garé. La plupart des parkings utilisent des noms d'animaux. « Chéri, n'oublie pas qu'on s'est garés aux Marmottes ! » Mais ce centre commercial était tellement vaste qu'ils n'avaient pas pu faire la même chose. Les animaux, c'est dérisoire. Alors, ils avaient choisi certains États d'Amérique. Et pas des petits comme Rhode Island... Des noms ronflants comme la Californie et le Texas.

Après m'être garée au Texas, je traversai la route pour rejoindre *Macy's*. Comme d'habitude, la beauté du bâtiment me sidéra. Les briques rouges et les grandes fenêtres me faisaient penser à (ne riez pas) une église. Même l'étoile qui remplaçait l'apostrophe sur l'enseigne avait un petit côté divin.

Une fois à l'intérieur, je pris une bouffée de parfum, d'odeur de cuir et de coton, le tout mélangé aux produits nettoyants.

Avant d'être virée, j'occupais un poste de secrétaire. À présent, j'étais au chômage... sauf si on prenait en compte mon statut de reine des vampires, mais je ne percevais aucun salaire pour ma peine. Et puis, j'avais toujours des doutes sur la véracité de la chose, comme de nombreux vampires que j'avais

croisés récemment, d'ailleurs. Quant à Sinclair... peu importait. Je n'avais pas envie de penser à ce salaud.

Je fondis sur le rayon chaussures comme un gros pigeon blond. Des chaussures partout ! Ah ! mes mignonnes ! J'ai la stricte conviction que l'on peut mesurer le raffinement d'une civilisation à la façon dont elle se chausse.

À l'intérieur du centre commercial, je me sentis comme prise dans une distorsion temporelle. La fête nationale approchait à grands pas ; pourtant, les rayons arboraient déjà des couleurs et des styles automnaux. Aucun problème. Je possédais déjà vingt-deux paires de sandales !

Après avoir repéré les Kenneth Cole, je m'emparai d'une paire de bottes rouges pour en toucher le cuir. Elles auraient fait un malheur avec mon manteau noir, mais j'avais déjà une paire de bottes rouges. Hmm... Était-ce vraiment si grave ?

Je jetai aussi un coup d'œil aux Burn. Elles étaient supposées être entièrement faites main – à 200 dollars, encore heureux ! Je n'en avais jamais essayé. Si je trouvais un boulot, j'en achèterais peut-être une paire pour voir.

Comme d'habitude chez *Macy's*, les vendeuses m'ignoraient parce que je ne leur brandissais pas des billets de 50 dollars sous le nez. Je tapai doucement sur l'épaule de la plus proche.

— Excusez-moi. Est-ce que vous pourriez me montrer les nouvelles Etienne Aigner ?

Elle m'observa par-dessus ses lunettes à monture noire. La couleur n'allait pas du tout avec son teint et ses yeux marron : elle paraissait encore plus pâle.

— Je suis désolée, mademoiselle, mais nous ne les avons pas encore reçues.

— Bien sûr que si ! Je comprends que vous n'ayez pas encore eu le temps de les mettre en rayon. J'aimerais simplement y jeter un coup d'œil.

Un peu plus loin, une autre vendeuse et un homme dans un magnifique costume Armani nous observaient. Il portait un bloc-notes et un badge « *Macy's* ». La femme à ses côtés dévisageait sa collègue qui s'était visiblement réveillée avec le besoin de ne servir à rien.

— Je vous dis que nous ne les avons pas encore...

— Vous ne savez pas à qui vous vous adressez, rétorquai-je, aux limites de ma patience. Les Aigner sont sorties depuis six jours ! Vous avez dû les recevoir il y a quatre jours. J'aimerais simplement voir s'il y a des escarpins lavande comme ils l'avaient promis.

— Écoutez, vous...

— Brigid !

La vendeuse se tourna en silence vers l'homme qui nous observait. Je les avais entendus approcher, mais ce n'était visiblement pas son cas car elle sursauta, l'air coupable.

— Oui, M. Mason ?

— Suivez-moi dans mon bureau. J'aimerais vous dire un mot. Renée, dit-il à l'attention de l'autre vendeuse, accompagnez notre cliente dans la réserve pour lui montrer les Aigner.

— Ah ! Euh, merci, je veux dire !

— Par ici, mademoiselle, m'invita Renée en souriant.

Plus petite que moi d'une vingtaine de centimètres, elle avait les cheveux bruns avec des mèches rouges et des yeux noisette qui voyaient le monde au travers de montures tout à fait classiques. Elle semblait couverte de taches de rousseur. Elle portait un tailleur rouge et noir avec des escarpins noirs Nine West. Jolie, dans le style première de la classe qui a fini par comprendre la mode.

La porte de la réserve à peine refermée derrière nous, elle éclata de rire.

— Vous lui avez fermé son clapet ! Elle est cuite ! Elle était censée mettre ces chaussures en rayon avant-hier.

— Elle n'aurait jamais dû se mettre entre moi et une nouvelle ligne de chaussures, rétorquai-je. D'autres ont essayé : ils le regrettent encore ! (Et là, c'est le moment où j'éclate d'un rire diabolique...)

Ricanant, Renée me guida à travers les allées. Les Aigner étaient éparpillées par terre, mélangées avec les horribles Nine West de la saison dernière.

— Sacrilège ! m'exclamai-je en apercevant les dégâts.

— Elle va vraiment avoir des ennuis, marmonna-t-elle.

— Allez, aidez-moi à remettre de l'ordre !

— Euh... d'accord, mais vous n'avez vraiment pas à faire ça. Ce ne sont que des chaussures, après tout !

Je blêmis, mais préfèrai garder le silence et me mettre au travail. Renée m'aida.

En dix minutes, nous avions aligné toutes les Aigner près de la porte comme des soldats morts à la guerre. À part un peu de poussière, elles ne semblaient pas avoir beaucoup souffert. J'avais balancé les Nine West de l'autre côté de la pièce. Malheureusement, il n'y avait aucun escarpin lavande.

Tant mieux ! Je n'aurais pas pu me permettre de les acheter ce soir-là, de toute façon.

— Voilà qui est mieux, fis-je en me frottant les mains.

J'entendis la porte s'ouvrir derrière nous, mais comme Renée n'eut aucune réaction, je ne me retournai pas. Comment avais-je pu survivre jusqu'à présent sans mon ouïe d'immortelle ?

— Vous pourrez rapidement les mettre en rayon.

— Vous vous y connaissez en chaussures ! s'exclama Renée. Je ne m'étais même pas rendu compte que les marques avaient été mélangées, alors que je travaille ici depuis quatre mois.

Je tentai de ne pas frissonner d'horreur face à son ignorance. Ça n'aurait pas été très poli. Heureusement, on vint à ma rescousse.

— Excusez-moi, mesdames. Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Malheureusement non. Avec un peu de chance, il en fera la saison prochaine.

— Hmm... (Sur son badge était écrit : « John Mason, directeur ». Il ressemblait au comptable de mon père : presque chauve, des lunettes, un beau costume, des chaussures cirées. Il sentait One de Calvin Klein et les pommes de terre à la vapeur.) Nous venons de perdre une employée du rayon chaussures, annonça-t-il. (Derrière lui, Renée arrondit ses lèvres rouges en un sifflement silencieux et leva les yeux au ciel.) Vous ne cherchiez pas du travail, par hasard ?

Je le dévisageai un instant. John Mason, directeur, était soit un génie, soit télépathe.

— Si ! Quelle coïncidence que vous me posiez la question !

— Pas vraiment, répondit-il en désignant mon sac duquel dépassaient les formulaires du Centre pour l'Emploi. Aimeriez-vous travailler ici ? Je peux vous payer 9 dollars de l'heure.

— Qu... Bien sûr ! Quand est-ce que je peux commencer ?

— J'ai besoin de vous tous les soirs du mercredi au samedi, me prévint-il.

— Parfait ! Je ne peux travailler que la nuit, de toute façon !

— Alors très bien !

J'aurais pu l'embrasser ! Heureusement, il ne m'en laissa pas le temps et me traîna jusqu'au bureau des Ressources humaines pour me donner mon contrat. J'étais un peu inquiète. Après tout, j'étais morte trois mois auparavant. Est-ce que mon numéro de sécurité sociale fonctionnait encore ? Heureusement oui. Merci, chère administration foireuse !

Une fois le contrat signé, M. Mason me tendit mon badge et me souhaita une bonne nuit.

Un badge avec écrit « Betsy Taylor » dessus.

Et « *Macy's* ».

« Betsy Taylor *Macy's* ». Waouh ! Je n'arrivais pas à y croire !

Une fois à l'extérieur, je ne pus m'empêcher de sautiller de joie... et faillis sauter par-dessus une voiture dans mon élan. J'étais tellement heureuse que, même vivante, j'en aurais été capable.

Waouh ! Je travaillais pour *Macy's* ! Moi ! J'avais l'impression d'être un renard infiltré dans un poulailler. La vie (la mort ?) était vraiment belle !

CHAPITRE 3

Je me précipitai à la maison à Apple Valley pour tout raconter à Jessica. Toutefois, l'horrible odeur qui m'assaillit quand j'approchai de l'entrée faillit m'en dissuader.

Je pesai le pour et le contre. En étais-je capable ? Mais oui ! Après tout, j'avais bien terrassé le plus terrifiant vampire de tous les temps le mois précédent !

Ouvrant finalement la porte, je suivis l'odeur jusqu'à la salle de bains, où ma meilleure amie était penchée sur les toilettes.

— Toujours cette gastro ? demandai-je sur un ton compatissant.

— Les vampires ne devraient pas avoir le droit de poser des questions stupides, marmonna-t-elle avant de vomir de nouveau. (Visiblement, elle avait mangé du bouillon de poule et des tartines pour le déjeuner !) Sers-toi plutôt de ta force surhumaine pour m'arracher la tête, s'il te plaît...

— Pour l'amour du ciel, Jess, ça fait combien de temps que tu es ici ?

— Ça dépend, quel jour on est ?

Je me rendis compte, tout à coup, que, dans sa précipitation, elle n'avait pas eu le temps d'allumer la lumière et qu'elle avait d'abord raté la cuvette... Tant pis ! Les murs avaient besoin d'un coup de peinture, de toute façon.

Quand elle eut fini, je la soulevai aussi facilement qu'une poupée de chiffon et la portai jusqu'au lit de la chambre d'ami. Avant de mourir, je n'en aurais jamais été capable. Même si Jessica était plus petite que moi et aussi épaisse qu'un panneau de signalisation, elle n'était pas facile à déplacer. À présent, c'était de la rigolade.

Je lui apportai un verre de 7 UP et un linge humide. Elle se nettoya du mieux qu'elle put avant que je la porte de nouveau vers la salle de bains pour qu'elle rende le soda.

— Tu devrais peut-être aller à l'hôpital, suggérai-je nerveusement.

Cela faisait deux jours qu'elle vomissait non-stop.

— Marc s'occupera de moi en rentrant, répondit-elle.

Sa voix résonnait bizarrement, mais c'était parce qu'elle avait la tête dans la cuvette. Heureusement qu'elle s'était coupé les cheveux la semaine précédente !

Marc, mon colocataire, travaillait à l'hôpital pour enfants de Minneapolis. Il avait emménagé là peu après ma mort. Quant à Jessica, même si elle possédait un magnifique sept pièces à Edina, elle passait le plus clair de son temps chez nous.

— Au fait, il y a une raison pour laquelle tu vomis dans mes toilettes et pas dans les tiennes ?

— Tu ne connais pas ta chance, remarqua-t-elle, éludant ma question. Être morte doit être une bénédiction !

— Là, tout de suite, je suis d'accord avec toi. Oh ! Devine quoi ? J'ai trouvé un boulot !

— Cool ! (Elle releva la tête vers moi. Ses yeux marron paraissaient voilés. Même le jour de l'enterrement de ses parents, elle avait meilleure mine.) Pourquoi est-ce que tu restes plantée là ? Tue-moi !

— Euh ! Désolée ! répondis-je en prenant une grande inspiration par la bouche. (Heureusement que je ne respirais qu'une à deux fois par heure...) Tu sais, ça me rappelle un peu ton vingt et unième anniversaire. Tu t'en souviens ?

— Les détails de cette nuit... (Elle s'interrompit pour vomir.) sont flous.

— Pas étonnant, après avoir mélangé de la crème de menthe à du Vermouth et avoir continué à la tequila et au Jack Daniels. J'ai bien essayé de t'arrêter, mais tu m'as dit de la fermer et d'aller te chercher un Zima avec un trait de bourbon...

— Ça suffit !

— Désolée. (Mauvaise idée. Mais je ne l'avais jamais vue aussi malade depuis.) Si tu étais un homme ou une lesbienne, je

pourrais t'hypnotiser pour que tu t'évanouisses. Et si j'essayais de t'assommer avec quelque chose...

— Aide-moi simplement à retourner au lit, la morte.

Je m'exécutai aussitôt. Je me sentais nauséuse, moi aussi, et je n'avais qu'une envie : retourner illico chez *Macy's*.

Au lieu de ça, je bordai Jessica qui s'endormait déjà et la laissai se reposer pour commencer à nettoyer.

Je dénichai des pinces à linge dans un tiroir. Ne me demandez pas ce qu'elles faisaient là, je n'avais même pas d'étendoir. On trouve toujours des choses merveilleuses dans les tiroirs. Un vrai miracle ! D'où venaient ces coupons de réduction pour de la nourriture pour oiseaux ? Je n'avais même pas d'oiseaux !

Pince au nez et équipée de gants en caoutchouc, je me rendis compte que si je pensais assez fort à la dernière collection de Ferragamo, je pouvais nettoyer la salle de bains sans vomir le sang que j'avais bu trois heures auparavant. Mon généreux donateur était un voleur qui, quand je l'avais aperçu, essayait de démarrer une Pontiac Firebird. Après avoir assouvi ma soif, je lui avais appelé un taxi. Être une lamproie sur pattes me suffisait amplement, pas la peine de devenir complice de vol en plus.

J'étais en train de rincer la serpillière dans les toilettes quand j'entendis frapper à la porte. Je me dépêchai d'aller ouvrir avant que le bruit réveille Jessica.

Tina se tenait devant moi, avec de grands yeux remplis d'espoir. Après m'avoir observée, elle plaqua une main sur sa bouche pour étouffer ses éclats de rire.

— Va te faire voir, lui suggérai-je.

Je ne lui parlais toujours pas. À cause d'elle, et de Sinclair, j'étais officiellement la reine des vampires. Petit détail qu'ils avaient oublié de préciser avant que Sinclair et moi fassions l'amour. Je ne pouvais pas leur pardonner aussi facilement.

— Puis-je entrer, Majesté ? demanda-t-elle en s'efforçant de garder son sérieux.

— Non. Et ne m'appelle pas comme ça !

Malgré tout, je n'avais pas le cœur à lui refermer la porte au nez. J'avais apprécié Tina dès l'instant où je l'avais rencontrée. Le fait qu'elle m'ait sauvé la vie y était sûrement pour beaucoup.

Et à part sa loyauté sans faille envers Sinclair qui la faisait agir de manière agaçante (voir plus haut : toute cette histoire de reine des vampires), elle était adorable. Vieille (cent ans, environ), mais adorable. Elle ne se conduisait jamais comme une vieille dame, même si, parfois, elle était plutôt rigide. En fait, elle ressemblait à une couverture de *Glamour* avec ses longs cheveux blonds, ses pommettes hautes et ses grands yeux noirs.

— Qu'est-ce vous fabriquez ? Quelle est cette odeur ?

— Je fais le ménage, répondis-je d'une voix nasillarde. (Je retirerai la pince à linge de mon nez.) Jessica a une gastro.

— Navrée de l'apprendre. Une gastro... Je n'en ai pas eu depuis... (Elle se perdit dans ses pensées.) Euh...

— Passionnant ! Écoute, ma salle de bains pue la mort. Sans rire, toi et moi sommes bien placées pour le savoir. Il faut que j'y retourne.

— Je peux la nettoyer, si vous voulez.

— Oublie, rétorquai-je, surprise.

Je n'aurais pas infligé une telle punition à mon pire ennemi. Même pas à Sinclair.

— Une telle corvée ne sied pas à votre rang, Majesté.

— C'est à moi d'en juger, répliquai-je. Si tu veux tout savoir, nettoyer du vomi est pile dans mes cordes.

— J'insiste, Majesté.

— Tant pis pour toi ! De toute façon, tu ne peux pas entrer sans ma permission ! Ha ! ha ! Attends, je la refais : Ha ! ah !

Haussant les sourcils, papillons sombres et délicats, elle passa le pas de la porte.

— Fait chier.

— Désolée, ce n'est qu'une croyance populaire. Et puis, Éric et moi sommes déjà venus ici au printemps dernier, vous vous souvenez ?

— Je fais de mon mieux pour l'oublier, répondis-je en lui tendant la pince à linge.

— En y réfléchissant, cette histoire n’a aucun sens, dit-elle doucement. Pourquoi est-ce que les vampires ne pourraient pas entrer où bon leur semble ?

— Pas la peine de me faire la leçon. Puisque tu es là, rends-toi utile. Tu veux nettoyer ? Après toi !

Elle entra dans la maison avec un tel empressement que j’éprouvai une pointe de remords. Elle aurait fait n’importe quoi pour regagner ma confiance. Pas mon problème.

— Qu’est-ce que tu veux ? Que me vaut ta visite ?

— Je suis de nouveau venue vous supplier de me pardonner, répondit-elle sur un ton des plus sérieux.

— OK. Commence par frotter, alors. Tu pourras me supplier après !

Même si Tina faisait autant de bruit qu’un ninja, Jessica se releva lorsque nous entrâmes dans la chambre.

— Hein ? fit-elle d’un air endormi. Tina ? C’est toi ?

— Pauvre Jessica, s’exclama Tina en s’approchant du lit. (Je vis ses narines se dilater, mais son expression ne trahit pas son dégoût.) Si mes souvenirs sont bons, il n’y a rien de pire que la gastro ! (Elle posa une main sur le front de Jessica.) Tu as une mine affreuse.

— Je sais. Ooh ! Ça fait du bien... Ta main est délicieusement froide. Comment tu as réussi à entrer ? Je pensais que Betsy vous en voulait toujours, à toi et au roi des beaux gosses.

— Ne l’appelle pas comme ça, marmonnai-je.

— Elle a eu pitié de moi. Rendors-toi, ma chérie, murmura-t-elle. Tu te sentiras bien mieux à ton réveil.

À ces mots, les yeux de Jessica roulèrent dans leurs orbites. Elle s’était enfin rendormie.

— Je ne m’y fais toujours pas. (Comme Tina était bisexuelle, elle avait autant de pouvoir sur les hommes que sur les femmes.) Beau travail ! Je ne savais pas que tu pouvais guérir la gastro.

— Merci. Vous avez une brosse ?

— À côté des toilettes. Mais sérieusement, ce n’est pas nécessaire, tu as sûrement des choses plus importantes à faire

que de nettoyer ma salle de bains, remarquai-je en la suivant.
Pour l'amour de Dieu, c'est presque le week-end !

Tina ne put s'empêcher de frissonner à l'évocation du nom sacré. Les vampires avaient tendance à être susceptibles au sujet de la religion.

— Pour tout vous dire, je vous apporte des nouvelles.

— Sinclair est enfin tombé en poussière ? demandai-je sur un ton plein d'espoir.

— Euh... Non. Mais c'est marrant que vous pensiez à ça parce que, récemment, des vampires ont été tués avec un pieu dans le cœur.

— Et ?

Elle m'observa gravement.

— Ah ! non ! Je regrette, ce n'est pas mon problème ! m'exclamai-je.

— Mais vous êtes la reine !

— Ça veut dire que je dois protéger tous les vampires de la ville ?

— Du monde ! me corrigea-t-elle.

Heureusement que je me tenais près de la baignoire parce que tout à coup, il fallait vraiment que je m'assoie.

CHAPITRE 4

— **A**lors comme ça, quelqu'un s'amuse à tuer des vampires ?

— Oui, mais ils doivent être plusieurs. Nous pensons qu'il s'agit d'une équipe.

— Je suppose que le « nous » désigne Sinclair et toi ?

— Oui.

Après avoir avalé ma dernière gorgée de thé, je me levai pour me servir une autre tasse. La salle de bains brillait tellement qu'on l'aurait crue sortie tout droit d'une publicité pour produits nettoyants. Tina était un monstre du ménage. Tiens, est-ce que les monstres faisaient le ménage ? Il faudrait que j'élucide ce mystère...

— Écoute Tina, ne le prends pas mal, mais je ne pense pas que ce soit une mauvaise chose.

— Pourquoi le prendrais-je mal ? demanda-t-elle sèchement.

— Je ne crois vraiment pas que ce soit mon rôle de protéger les vampires de cette ville. Ces temps-ci, je protège plutôt les habitants de la ville. Pourquoi est-ce que les vampires se sentent obligés de jouer avec leur nourriture ? Franchement ?

Tina ne me répondit pas.

— L'autre jour, je me promenais sans rien demander à personne quand, tout à coup, j'ai dû séparer un suceur de sang de sa victime. En plus d'avoir malmené son repas, il avait renversé un taxi et terrifié son chauffeur. Et tout ça, simplement parce qu'il en était capable.

Toujours aucune réaction. Je savais que les donneurs de sang de Tina étaient tous consentants, mais je ne voulais pas être associée à ces sales types.

Je profitai de son silence pour continuer.

— Personnellement, je comprends que cette équipe armée de pieux leur en veuille. C'est logique, non ? Si. Et tu voudrais que je m'en mêle ? Donne-moi une seule bonne raison !

Au bout d'un moment, Tina finit par retrouver l'usage de la parole.

— Vous êtes jeune.

— Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas entendue, celle-là !

Toutefois, elle marquait un point. Moins de quatre mois auparavant, j'étais toujours en vie. Depuis, on avait fait de moi une reine immortelle, mais je n'avais pas oublié ce que c'était de respirer, de manger ou même de se promener en plein soleil. Alors pourquoi est-ce que la mort de quelques vampires me chagrinerait ?

Pour être tout à fait franche, la plupart d'entre eux étaient des cons finis. Je ne comptais plus le nombre d'humains que j'avais sauvés de leurs canines. On aurait dit qu'après leur mort, ils passaient leur temps à se venger de leur meurtre.

— Vous devez vous sentir... déchirée, dit Tina.

— Plutôt agacée et en colère.

— Mais les faits restent les mêmes : quelqu'un s'en prend à vos sujets.

Je ne répondis pas. Tina continua sur sa lancée :

— Nous devons y mettre fin immédiatement.

Je me rassis en face d'elle avec ma tasse de thé.

— Bon, fis-je en soupirant, laisse-moi y réfléchir, d'accord ? Je viens juste de trouver un boulot, ma colocataire est malade, mon père a peur de moi, je dois changer l'huile de ma voiture, la maison pourrait bien être infestée de termites, Jessica fait le tour des agences immobilières derrière mon dos et c'est presque le week-end. J'ai d'autres chats à fouetter.

— Vous avez un travail ?

— Oui, répondis-je en tâchant d'avoir l'air modeste. (Après tout, j'étais une des rares personnes à pouvoir se vanter d'avoir trouvé leur emploi rêvé.) Vendeuse de chaussures chez *Macy's*.

Une longue pause.

— Vous allez travailler dans un centre commercial ?

Étrangement, Tina n'était pas aussi étonnée et émerveillée que je l'avais imaginé.

— Pas n'importe quel centre commercial : LE centre commercial. Donc, je suis vraiment occupée. Je dois aller travailler dès demain. Chez *Macy's*. Dans LE centre commercial. On ne pourrait pas reparler de ça plus tard ?

Tout en tapant des doigts sur la table, elle m'observa longuement.

— Je suppose que je pourrais rassembler toutes les informations dont nous disposons et vous les apporter plus tard.

— Oui, c'est ça : fais-moi un résumé ! Un mémo, ça ira très bien.

— Un mémo.

— Oui. (Je jetai un coup d'œil à mon poignet. J'avais encore oublié de mettre ma montre.) C'est fou comme le temps passe vite ! Je dois y aller !

— Vous êtes aussi subtile qu'une chute de pierres. Je reviendrai !

— Génial ! Une version vampire de *Terminator*. Comme si j'avais besoin de ça ! Oh ! Et donne un coup de pied dans les couilles à Sinclair de ma part !

Elle renifla.

— Pas la peine d'être vulgaire.

Elle n'aurait pas pu être plus éloignée de la vérité. Avec Sinclair, je me devais d'en rajouter.

CHAPITRE 5

Quatre jours plus tard.

— **E**uh... M. Mason ? Vous avez une minute ? demandai-je, debout à l'entrée du bureau de mon patron.

Il s'agissait d'une pièce complètement grise, dénuée de toute photo, de dessin d'enfants, d'invitation à des soirées ou de Post-it sur les murs. En fait, à part son ordinateur, son espace de travail était vide. Aussi spartiate qu'une chambre de moine. C'était à la fois impressionnant et inquiétant.

— Si vous êtes occupé, je peux...

— Je le suis toujours, Betsy, mais je suis content que vous soyez là... Je voulais justement vous parler.

Il retira ses lunettes – est-ce que c'était une obligation, quand on était directeur, de porter des lunettes ? – et me fit signe de m'asseoir. Il essuya ses verres contre son pull qui, étrangement, était rentré dans son pantalon.

— Mais d'abord, que puis-je faire pour vous ?

— Oh ! C'est juste que mon salaire me paraît un peu léger. J'étais émerveillée de recevoir un chèque de la part de *Macy's*, mais... je m'attendais à plus. Peut-être que vous n'avez pas compté toutes mes heures ?

Quand il tendit la main vers moi, je lui remis ma fiche de paie. Il l'observa avant de me la rendre.

— C'est à cause de toutes les taxes...

— Bien sûr.

— Sans oublier vos avantages dans notre magasin.

— Bien sûr. Quoi ?

Et merde ! Quand j'avais acheté quelques babioles pour fêter mon nouveau job, je ne m'étais pas rendu compte que j'avais dépensé les quatre cinquièmes de mon salaire avant même de

l'avoir entre les mains ! Tout ça, à cause d'escarpins bleu indigo Liz Claiborne...

— Oh ! répondis-je enfin, d'un air hautement intelligent. J'avais oublié. Désolée de vous avoir dérangé.

— Un instant, s'il vous plaît, Betsy. Est-ce que votre position chez *Macy's* vous plaît ?

— Vous rigolez ? C'est un rêve devenu réalité !

— Je suis très content de l'apprendre. Et à part un ou deux petits détails, c'est un plaisir de travailler avec vous.

— Oh..., répliquai-je avec une pointe de tristesse.

Il sourit.

— Avant toute chose, laissez-moi vous féliciter pour votre connaissance des chaussures qui dépasse celle de tout le monde ici – moi excepté, bien sûr.

Je me recoiffai, tachant de paraître modeste.

« *Moi excepté* », *mon cul ! Reste polie, Betsy...*

— Merci.

— Toutefois...

— Nous y voilà !

— J'ai remarqué que vous dissuadez un... certain type de clients... d'acheter quoi que ce soit.

Je ne savais pas quoi répondre et me tortillai sur ma chaise. La vérité, c'était que je ne pouvais pas me résoudre à vendre mes bébés à des gens qui portaient des chaussures abîmées. Qui sait ce qui aurait pu leur arriver ? Une fois hors du magasin, je ne pouvais plus les protéger. Je devais faire en sorte de les envoyer dans de bons foyers.

— Eh bien, dis-je finalement, disons que je n'aime pas pousser les gens à la consommation. Ce n'est pas mon genre.

— Et c'est tout à votre honneur. Attention, quand même, à ne pas devenir une vendeuse qui ne vend pas. Essayez de garder ça en tête.

— D'accord, répondis-je humblement.

L'espace d'une minute, j'envisageai de l'hypnotiser pour qu'il me laisse choisir mes clients, mais repoussai l'idée. Je n'aimais pas forcer les gens à m'obéir. Je n'avais recours à mes pouvoirs diaboliques qu'en cas d'urgence... comme quand je mourais de faim ou que la queue était trop longue au cinéma.

Je me promis de vendre une paire de chaussures à la première personne qui ferait appel à moi, sans tenir compte de l'état de ses baskets ou de ses talons. Je ne regarderais pas non plus si elle savait étaler son fard à paupières ou coordonner son rouge à lèvres avec son crayon. Je la servirais avec un grand sourire, même si ça me donnait la nausée. Je devrais simplement courir jusqu'aux toilettes des employés le plus vite possible.

À peine revenue dans le magasin, je scannai les rayons à la recherche d'une cliente potentielle. Ah ! Il y en avait une : plutôt bien habillée avec une veste en lin et un pantalon marine, bien chaussée : Manolo *circa* 2001. Elle avait à peu près l'âge de ma mère et regardait les bottes Beverly Feldman.

— Bonjour ! m'exclamai-je gaiement.

Elle sursauta si violemment qu'elle faillit tomber contre le rayon. Je l'attrapai par le bras pour la stabiliser. Un peu trop fort : ses pieds quittèrent le sol un instant.

— Doucement. Je ne voulais pas vous faire peur.

Quand elle releva la tête vers moi, ses yeux étaient tellement écarquillés que je pouvais voir tout le blanc autour de ses iris. En entendant son rythme cardiaque affolé, je me sentis coupable.

— Faites attention, jeune fille ! Je ne vous ai même pas entendue arriver !

— Je suis vraiment désolée.

Bon boulot, Betsy. Idiote ! Tu ne refuses plus de vendre les chaussures aux clientes, tu leur causes une crise cardiaque à la place. Tout ça à cause de ma démarche de morte-vivante !

— Je ne voulais pas vous faire peur.

Elle m'observait à présent.

— Pourquoi portez-vous des lunettes de soleil ?

— J'ai les yeux fragiles, mentis-je. La lumière artificielle me tue. Je voulais simplement savoir si vous aviez besoin d'aide.

— Moi, j'aurais besoin d'aide !

Je sentis les poils de mes bras se hérissier et manquai de frissonner. J'aurais reconnu cette voix entre mille : Eric Sinclair, puissant vampire, aussi furtif qu'un cafard. Accessoirement, il était aussi mon consort... Que Dieu me vienne en aide ! La

plupart des vampires pensent que je suis leur reine et qu'Eric est leur roi. Mon roi.

Me redressant, je penchai la tête sur le côté.

— Satan, c'est toi ? demandai-je en souriant avant de me retourner. Oups ! Désolée, Sinclair. Je t'ai confondu avec quelqu'un d'autre !

Debout près de l'arbre à chaussures que j'avais concocté avec des bottines Liberty, les bras croisés, il arborait une expression de désapprobation. Comme chaque fois que je posais les yeux sur lui, mon cœur mort fit un bond dans ma poitrine. Plus ironique, tu meurs : il avait fallu que je ressuscite pour rencontrer quelqu'un comme lui et, en plus, je ne pouvais pas l'encadrer !

Il portait un pantalon en lin noir, une chemise bleu foncé et des mocassins sans chaussettes. Sa veste en daim ressemblait fort à une Kenneth Cole.

Comme d'habitude, son charme s'échappait de lui par vagues. Je dus me faire violence pour ne pas franchir les quelques pas qui nous séparaient et plonger la main dans sa veste pour vérifier l'étiquette. C'était le plus bel homme que j'eusse jamais vu : grand, baraqué, les cheveux et les yeux d'un noir profond. Des yeux de démon.

Sans parler de sa bouche... Il embrassait divinement bien. Je crois que c'était la chose qui me révoltait le plus chez lui. Il ne m'avait jamais demandé mon avis. Pas une fois. Il n'en faisait qu'à sa tête. Je le détestais, mais je me détestais encore plus de le désirer.

— Dire que je n'y croyais pas !

— Pardon ? Je n'écoutais pas.

J'étais sûrement restée dans la lune plus longtemps que je le pensais. Je n'avais pas vu Eric depuis la nuit où nous avions tué notre ennemi commun, Nostro, et que nous... nous étions accouplés. Pour ma défense, ça avait été une semaine vraiment étrange.

Je me retournai vers ma cliente pour me rendre compte qu'elle observait Sinclair, bouche bée. Elle en oubliait presque de respirer, mais son cœur, lui, battait toujours aussi fort. Je lui assenai une petite tape sur le bras.

— Nous avons plusieurs modèles de bottes dans ce style.
— J'étais persuadé que Tina avait mal compris.
— Je peux aller vous les chercher dans la réserve.
— Alors, je suis venu dans cet enfer capitaliste pour vérifier ses dires.

Je fis volte-face.

— On ne pourrait pas remettre ça à plus tard ? Je... Aaaaah !
Il avait avancé si rapidement et silencieusement que j'avais failli entrer en collision avec son torse.

— C'est intolérable !

— Tu ne crois pas si bien dire, rétorquai-je face aux boutons de sa chemise. (Je posai les mains sur son torse – ooooh ! – pour le repousser.) Va te faire voir ! Je travaille.

— Ma reine, dit-il en m'adressant un regard appuyé, ne travaille pas !

— Eh bien, moi, si ! Putain, mais tu t'es entendu ? Je sais que tu es un vieillard, mais il faut que tu te tiennes au courant de l'évolution : les femmes travaillent maintenant ! Et merde ! Tu m'as fait dire « putain » et « merde » au travail !

— Il est hors de question que mon consort vende des chaussures pour un salaire de misère, répondit-il d'un ton cassant. Va chercher tes affaires. On rentre chez moi. Chez nous. Tu aurais déjà dû emménager il y a trois mois.

— Quel « chez toi » ? Aux dernières nouvelles, ta maison était un tas de cendres, répliquai-je en repoussant tout sentiment de culpabilité.

Le manoir de Sinclair avait été incendié la nuit où on m'avait enlevée et pratiquement décapitée. Après ça, j'avais tué le méchant de l'histoire et sauté Sinclair. Une semaine de folie !

— Tu n'as pas pu la faire reconstruire en trois mois.

— Exact, admit-il. Je loue une suite au *Marquette* pour Tina et les autres.

— Les vampires dorment à l'hôtel *Marquette* ?

— Le service y est excellent, expliqua-t-il. Et ta place est à mes côtés. Pas dans ce temple de la consommation à attendre les... les touristes.

— Hein ? Tu es le Fred Flintstone des vampires ou quoi ? Apparemment, nous ne nous sommes jamais rencontrés ou tu as tout oublié de ce que tu savais sur moi.

Je l'attrapai par la main pour la secouer comme une Républicaine. Ça tombait bien, j'en étais une. Sa main était fraîche et deux fois plus grande que la mienne.

— Bonjour, je m'appelle Betsy. Je suis féministe, je travaille pour subvenir à mes besoins et je ne reçois pas d'ordre de connards à canines. Ravie de te rencontrer.

L'expression qu'il arborait était familière : un semblant de sourire malgré son irritation.

— Elizabeth...

Je frissonnai. Personne ne prononçait mon nom comme il le faisait. En fait, personne ne m'appelait Elizabeth. Et personne ne parlait avec cette voix grave et suave. Il prononçait mon nom de la même façon qu'un diabétique parlerait d'une crème glacée. Plus que flatteur, c'était déstabilisant.

Il avait capturé ma main dans les siennes. J'avais du mal à rester concentrée. Même si je pouvais soulever une voiture avec deux doigts, Sinclair était deux fois plus fort que moi.

— Elizabeth, sois raisonnable...

— Ce n'est pas dans mon contrat, désolée. Dégage !

— Tu as gagné, tu sais. J'ai craqué, je suis venu te chercher. Maintenant, nous pouvons rentrer ensemble et... (Il se pencha en avant. Tout semblait avoir disparu autour de nous.) nous en profiterons pour discuter.

Je tentai de retirer ma main de son étreinte, en vain. Je résistai à l'envie de prendre appui sur son genou pour me libérer.

— Crois-moi, je ne veux plus avoir aucune discussion avec toi, croassai-je.

J'espérais avoir l'air convaincant. Avais-je mentionné le fait qu'en plus du reste, Sinclair était vraiment très doué pour la... discussion ? Un vrai spécialiste des conversations dénudées.

— Tu m'as menti, tu t'es servi de moi. Alors arrête de me coller comme une grosse sangsue. Tu me dégoûtes ! Et le fait que j'aie trouvé un boulot n'a rien à voir avec toi, sombre crétin.

— Alors qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il, l'air sincèrement dérouté.

Incroyable !

— Parce que j'ai besoin de travailler, idiot ! J'ai des factures à payer !

Lâchant ma main, il se redressa. Ce fut un soulagement – au moins, il n'était plus penché sur moi comme Bela Lugosi dans le vieux *Dracula* – autant qu'une déception.

— J'ai de l'argent, lança-t-il avec un sourire forcé.

Je savais qu'il se retenait de me balancer par-dessus son épaule pour m'emporter vers l'issue de secours la plus proche.

— Grand bien t'en fasse ! Ce n'est pas le mien, tu sais ? Rien de ce qui est à toi ne m'appartient.

— Mensonges !

— Tu veux bien arrêter ? J'ai encore deux heures de travail, alors casse-toi !

— Je t'ordonne de démissionner.

Surprise, j'éclatai de rire... si fort que je dus m'appuyer contre lui pour ne pas tomber. J'avais l'impression d'être pressée contre un roc parfumé. Au bout d'un moment, je m'essuyai les yeux et repris la parole :

— Merci. J'en avais besoin. La journée a été longue.

— J'étais sérieux, remarqua-t-il.

— Moi aussi. Maintenant, du vent ! Trouve-toi une autre nana à qui mentir.

— Je ne t'ai jamais menti.

— Ce n'est pas ce que tu es en train de faire ? Tu as vraiment du culot de...

— Betsy ? Tout va bien ?

Nous nous retournâmes comme un seul homme. Sinclair, qui n'aimait pas être interrompu, laissa échapper un grognement énervé. Comme s'il n'avait pas assez de défauts, il était aussi incroyablement arrogant et pensait que les gueux devaient rester à leur place.

Mon patron, M. Mason, se tenait près de la caisse enregistreuse. Il portait un de ses nombreux porte-blocs. Il en possédait au moins cinq, tous de couleurs différentes et munis

d'un stylo attaché avec un fil assorti. Il avait l'air aussi calme que d'habitude. Je doutais même de sa capacité à transpirer.

— Il n'y a aucun problème, M. Mason. Ce... (Connard. Taré. Démon. Fléau de ma vie. Consort légitime.) monsieur était sur le point de partir.

Mason toussa dans son poing.

— Avez-vous besoin d'utiliser la salle verte ?

La « salle verte » était un nom de code pour me demander si je voulais qu'il appelle la sécurité. M. Mason était un homme d'une grande intelligence. En général, les humains se sentaient mal à l'aise autour des vampires ordinaires. Ils savaient que quelque chose ne tournait pas rond. Mais Sinclair n'était pas un vampire ordinaire. Les femmes le désiraient. Les hommes le craignaient. Quelque part au fond de leur cerveau, ils savaient parfaitement qui il était. Pourtant, les femmes et un nombre inquiétant d'hommes choisissaient de ne pas prêter attention à cet avertissement qui leur conseillait de rester éloignés. Mason, lui, ne semblait pas affecté.

— Non, non, répondis-je rapidement. (Je préférerais ne pas imaginer ce que Sinclair aurait pu faire aux agents de la sécurité.) Tout va bien, je vous assure. Mon... ami était sur le point de partir.

— Êtes-vous son supérieur ? demanda Sinclair en le regardant à peine.

— Occupe-toi de tes affaires ! Au revoir !

Sinclair regarda M. Mason dans les yeux.

— Renvoyez-la.

Tout à coup, les yeux de Mason se firent vitreux. On aurait dit un oiseau hypnotisé par un cobra !

Je décochai un coup de pied dans la cheville de Sinclair. J'allais avoir un bleu...

— Tu n'as pas intérêt !

— Betsy... désolé, commença Mason d'une voix pâteuse. Des coupes... dans le budget... vendeuse exemplaire... beaucoup de connaissances... mais... mais... désolé... désolé...

Il avait l'air tellement paniqué que je m'attendais presque à l'entendre répéter « erreur système » en boucle et à voir de la fumée sortir de ses oreilles.

— Retournez dans votre bureau et oubliez ce qui vient de se passer, rétorquai-je.

Je retirai mes lunettes de soleil pour laisser s'échapper toute l'intensité de mon sex-appeal vampirique, ce qui n'était pas rien. J'adorais travailler chez *Macy's*, mais je ne m'habituerai jamais à la lumière artificielle.

— Maintenant !

Mason déguerpit aussitôt, les bras collés à son tronc. Je l'observai s'éloigner avant de m'occuper de Sinclair.

— Ne t'avise jamais de refaire une chose pareille, tu m'entends ? Sinon, je te botte le cul !

— Toujours des promesses...

— Je ne plaisante pas ! Tu n'as pas le droit de venir sur mon lieu de travail pour me faire dire des insanités et hypnotiser mon patron. Dégage !

Je sentais mon visage essayer de rougir, mais à cause de mon flux sanguin ralenti, le résultat ne serait sans doute qu'une migraine.

— Tu auras encore besoin de mon aide.

En guise de réponse, je fis semblant de vomir.

— Je te le garantis, répondit-il avec un regard qui ne présageait rien de bon. (Et pourquoi n'avait-il pas besoin de lunettes de soleil ?) C'est dans ta nature. Comme toujours, je serai à ton service, mais... (Il posa un doigt sur mon nez. Je reculai vivement.) Je te ferai payer une pénalité.

— Quoi ? Tu vas encore me rabâcher tes histoires de prophéties et de services hôteliers ? Dans ce cas-là, je préfère encore manger du verre que d'accepter ton aide.

— C'est d'accord.

Il me souleva jusqu'à ce que nous soyons au même niveau. C'était pour le moins surprenant. Mon cœur battait au moins dix fois par minute ! J'entendis deux claquements sonores lorsque mes chaussures tombèrent par terre.

— Mais avant de partir...

Il se pencha en avant, moi, en arrière : chose peu facile dans cette position.

— Si tu approches ton visage du mien, je t'arrache les lèvres, compris ?

Il haussa les épaules.

— Elles repousseront.

— Beurk ! Lâche-moi tout de suite !

Poussant un soupir, il me reposa par terre.

— J'attendrai que tu me demandes mon aide, conclut-il avant de s'éloigner du magasin.

— Ne retiens pas ta respiration, surtout ! criai-je, même s'il en était sûrement capable.

Pendant des heures.

Malgré les apparences, je mis un certain temps à me calmer et à arrêter de trembler. Le repousser n'avait pas été facile. En plus, croyez-moi ou non, je déteste les confrontations.

Quand je me retournai pour aider ma cliente, je me rendis compte qu'elle était partie depuis longtemps. En fait, le rayon chaussures était entièrement vide. Génial.

Sinclair, je te déteste.

CHAPITRE 6

— **C**'est officiel, annonça Marc. Nous avons des termites !

— Laisse-moi au moins enlever mes chaussures, tu veux ? (Je jetai ma clé sur le guéridon dans l'entrée et retirai mes talons.) Bonjour à toi aussi !

— Désolé. J'ai reçu les résultats cet après-midi pendant que tu dormais, mais j'ai dû partir à l'hôpital avant de pouvoir t'en parler.

Je le suivis dans la cuisine. Il portait toujours sa blouse. Il venait probablement de rentrer, lui aussi. Je remarquai alors qu'il se laissait pousser les cheveux. Ils n'étaient plus coupés aussi court qu'avant. Et, Dieu merci, il commençait à prendre du poids.

La première fois que j'avais rencontré le docteur Marc Spangler, il était sur le point de se jeter du haut d'un immeuble pour aller s'écrabouiller sur la Septième Avenue. Heureusement, je l'en avais dissuadé et l'avais convaincu d'emménager avec moi. Vivre avec un vampire lui avait paru plus intéressant que d'être ramassé à la pelle sur un trottoir.

Il m'avait préparé un thé. C'était la première fois que j'avais un colocataire et j'adorais ça. Et puis, c'était bien pratique d'avoir quelqu'un pour répondre au téléphone pendant la journée, quand je dormais de mon sommeil démoniaque. Marc y trouvait son compte aussi. Il ne payait pas de loyer. Il s'occupait simplement des charges et des quelques courses que je lui demandais d'effectuer quand il ne travaillait pas. J'avais toujours cru que les médecins gagnaient plus que les secrétaires. J'avais tort.

— Alors comme ça, on a des termites ? (Il essaya de me montrer un papier jaune que je repoussai d'un signe de la main

en m'asseyant à table.) Je ne pensais pas que ça existait encore. Je croyais que c'était à la mode dans les années 1950.

— Si tu veux tout savoir, ils causent plus de dommages que toutes les autres catastrophes naturelles confondues.

— Quelqu'un a encore passé trop de temps sur Internet !

— Je n'étais pas d'humeur à mater du porno, expliqua-t-il.

Avec ses yeux verts pétillant de malice et son bouc, il ressemblait à un gentil démon. C'était sûrement pour ça que je l'avais apprécié dès le début. Je ne connaissais que deux personnes avec les yeux verts, un vrai vert, pas une bête couleur noisette comme les miens. L'autre personne, c'était ma mère.

— On devrait pouvoir se débarrasser des bestioles, mais la maison est dans un sale état. Les réparations vont te coûter une fortune.

— Et merde !

— Comme tu dis.

— Il doit y avoir un moyen de... Tu as pensé à faire du charme au gars qui a fait le devis ?

— J'ai battu des cils comme Scarlett O'Hara ! Crois-moi, je n'ai pas eu à me forcer. Ce type était vraiment bien foutu. Malheureusement, il est resté intraitable sur le prix. En revanche, j'ai rendez-vous avec lui samedi.

— Tu es sûr que ce sont bien des termites ? Je croyais que c'étaient des fourmis volantes, ces petits machins qu'on voit partout dans la maison !

— Non, ce sont bien des *Insecta Termitidae*. En d'autres termes, on est dans la merde.

Sirotant mon thé, je tapotai des doigts sur la table. Peut-être qu'il était temps de déménager. Dieu avait envoyé ces *Insecta* machin chose pour m'ouvrir les yeux.

— Et si on demandait à Jessica ?

— Chut !

— Si on demandait quoi à Jessica ? s'enquit l'intéressée en pénétrant dans la cuisine.

— Oublie, répondis-je. Qu'est-ce que tu fais là, d'abord ? Vous avez prévu une réunion sans me mettre au courant ?

— En gros, oui.

Elle attrapa le pain en bâillant et introduisit deux tranches dans le grille-pain. Elle portait son uniforme de travail habituel, jean – tee-shirt et sandales – et ses cheveux étaient tellement tirés en arrière que ses sourcils semblaient figés en une expression de surprise.

— Pas très pratique, d'ailleurs. Je déteste faire sonner mon réveil à 2 heures du matin !

— Dramatique. Et moi ? Tu ne crois pas que le soleil me manque ?

— Oh ! Va te faire voir, rétorqua-t-elle sur un ton enjoué.

— On a reçu les résultats aujourd'hui, c'est bien ce qu'on pensait, nous interrompit Marc.

— Attends une minute : « on » ?

— C'est Jess qui a payé pour le devis.

Je me pris la tête entre les mains.

— Marc, on ne peut pas dépendre de Jessica chaque fois qu'on a des problèmes d'argent.

— Et pourquoi pas ?

— Marc !

— OK, mais... (Il haussa les épaules.) Elle est d'accord. Elle a plus d'argent qu'elle ne pourrait en dépenser pendant trois vies, après tout. Alors pourquoi est-ce qu'on devrait refuser son aide ? Ce n'est pas comme si ça allait la mettre sur la paille.

— Euh... Je vous rappelle que je suis dans la même pièce que vous !

— Une chose est sûre, elle ne paiera pas les réparations, déclarai-je en essuyant du thé sur mon menton. C'est définitif.

— Alors qu'est-ce que tu comptes faire ? On ne peut pas vendre la maison avant que les termites soient *kaput*. On pourrait se prendre un appartement...

— Ou une suite au *Marquette* de Minneapolis, marmonnai-je.

L'odeur de pain grillé me rendait folle. Inconvénient n°267 de la vie de vampire : la nourriture sentait toujours aussi bon, mais une bouchée suffisait à me faire vomir. Je ne pouvais plus rien avaler d'autre que du liquide.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Jess en sortant ses tartines du grille-pain avant de s'asseoir.

— Devinez qui est passé me voir au travail ce soir pour m'ordonner de démissionner et d'emménager au *Marquette* avec lui ?

— Éric Sinclair ? demandèrent-ils à l'unisson, sur le même ton rêveur.

Ma meilleure amie et mon colocataire avaient un gros béguin pour lui. Jessica se mit à glousser.

— Éric est allé chez *Macy's* ? Est-ce qu'il s'est enflammé en passant la caisse enregistreuse ?

— Si seulement ! Il a essayé d'hypnotiser mon patron pour qu'il me vire !

— Tu l'as tué ? demanda Marc.

— J'aurais bien aimé. À cause de lui, j'ai dû faire des heures sup' et... rien d'important...

— Boire le sang d'un voleur ?

— D'un violeur. Rien d'important, comme je le disais. Les méchants dans cette ville sont vraiment crétins. Ils me voient envoyer valser leurs potes à trois mètres, mais ils ne s'imaginent pas que je puisse leur faire la même chose ! Bref. Après ça, je suis rentrée directement à la maison.

— C'est sûrement mieux comme ça, répondit Jessica avec la bouche pleine. (J'époussetai les miettes de pain qu'elle m'avait postillonnées à la figure.) Ce n'est pas comme si tu tenais à cette maison. Il est peut-être temps d'en trouver une autre.

Je ne répondis pas tout de suite, mais tâchai d'y réfléchir. Je vivais ici depuis des années... depuis que j'avais abandonné la fac, en fait. Mon père m'avait offert un chèque de 20 000 dollars pour me consoler. Je m'en étais servi comme acompte pour ma petite maison. Ça faisait des années que je m'y sentais à l'étroit, mais je n'avais pas eu le courage de faire le tour des agences immobilières pour vendre et réinvestir.

— J'ai bien réfléchi, continua Jessica en prenant une gorgée de mon thé. La maison est entièrement à toi, pas vrai ?

— Tu sais bien que oui, répondis-je d'un air exaspéré. Tu as racheté le crédit à ma mort.

— J'avais complètement oublié.

— Comme si j'allais te croire...

— Alors, je propose qu'on se débarrasse des termites, puis qu'on mette la maison en vente pour un prix raisonnable. Dans le contexte économique actuel et dans ce quartier...

— Ça faisait longtemps que tu n'avais pas critiqué Apple Valley, je commençais à m'inquiéter !

— Désolée, je trouve seulement que les banlieues sans personnalité ne devraient pas exister, rétorqua-t-elle avec le ton hautain d'une milliardaire de vingt-neuf ans. Il n'y a même pas de véritable centre. Apple Valley ne survit que grâce à Minneapolis. Assommant, je te dis !

— Snobinarde, marmonnai-je.

J'adorais Apple Valley. Si je voulais aller faire des courses, voir un film, me faire couper les cheveux, manger des pancakes ou acheter le dernier J.D. Robb, tout était à portée de main. Dans la même rue commerçante, en fait.

— Arrête de faire ta bêcheuse des beaux quartiers !

Quand elle me fit un signe dédaigneux de la main, je vis qu'elle avait peint ses ongles en vert citron. J'en frissonnai.

— Bref. Je pense qu'on pourra facilement en tirer un million cinq. Même avec les dommages causés par les termites. On s'en servira pour financer un endroit plus adéquat à nos besoins.

— Nos besoins ?

— Je compte me séparer de mon appartement. J'en ai parlé avec Marc et il pense aussi qu'il est grand temps que j'emménage avec vous.

— J'ai encore raté quelque chose ?

— Juste une petite réunion d'urgence. Pendant la journée.

— J'aimerais vraiment que vous arrêtiez de faire ça, rouspétai-je.

Pas la peine de protester davantage. Après tout, Jessica passait tellement de temps ici que ça ne changerait pas grand-chose. La raison n'était pas très difficile à deviner : elle avait été tellement secouée par ma mort qu'elle préférait garder un œil sur moi.

Après tout, pourquoi pas ? Plus on est de fous, plus on rit ! Depuis que je savais que les monstres existaient vraiment, je n'avais plus du tout envie de me retrouver seule à la maison.

— Alors on est d'accord ? On enfume les termites, on met la maison sur le marché et on trouve quelque chose de plus grand. Ne t'inquiète de rien, Bets. On s'occupera de tout ça pendant la journée.

Je bus une gorgée de thé.

— Bets ?

— Quoi ? Tu tiens vraiment à ce que je donne mon accord ? Je ne suis que le prête-nom, pas vrai ?

— Pas faux.

— Mais ça ne t'empêche pas d'être très mignonne, me taquina Marc, même avec ton badge *Macy's* à l'envers.

Quelques nuits plus tard, j'ouvris les yeux sur un ciel complètement bleu. M'étais-je endormie à l'extérieur ? Après quelques secondes de solitude, je me rendis compte que Marc m'avait collé un Post-it bleu sur le front pendant que je dormais. Salaud.

« Salut Wonder Vampire. On a accepté l'offre pour la maison. Jessica nous en a trouvé une nouvelle. Rejoins-nous au 607, Summit Avenue à 22 heures pour y jeter un coup d'œil. »

Oh ! mon Dieu, qu'avait-elle encore fait ? Je froissai le message dans ma main. Summit Avenue ? Je n'aimais pas ça du tout.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Six cartons vides avaient été posés dans un coin de la pièce. Un moyen subtil de m'inciter à ranger mes affaires.

Après m'être douchée et habillée, je me brossai les dents. Je ne savais pas si les autres vampires continuaient à le faire et je m'en moquais bien. Imaginez un peu l'haleine de quelqu'un qui a bu du sang la veille ! Je me servais aussi de fil dentaire et me faisais des bains de bouche... même si le parfum de menthe chimique avait manqué plus d'une fois de me faire vomir.

J'étais sur le point de sortir (après m'être pris les pieds dans les cartons du salon) lorsque j'entendis un léger coup sur la porte. Je l'ouvris pour découvrir Tina de l'autre côté.

— Merci beaucoup d'avoir cafté à Sinclair, m'exclamai-je en guise de salut. Il est venu me voir au boulot !

— Ah bon ? répondit-elle d'un ton innocent.

Elle était habillée comme une lycéenne provocante : minijupe rouge plissée et chemise blanche sans manches avec des collants et des ballerines à boucles noires ; ses cheveux blonds étaient retenus en arrière par un serre-tête rouge.

— Maintenant que j’y pense..., ajouta-t-elle, songeuse. Il a peut-être mentionné qu’il passerait vous voir.

— Bien essayé, mais je ne te crois pas un instant. Il ne va pas aux chiottes sans te demander ton avis.

— Ça fait des décennies que nous n’avons pas...

— Tu es très mignonne comme ça, au fait.

Malgré ses coups fourrés, elle avait très bon goût en matière de vêtements. Elle sourit avant de hausser les épaules.

— J’ai un rendez-vous plus tard dans la soirée.

— Je ne veux rien savoir.

Tina possédait un trio de donateurs dévoués. Pourtant, de temps en temps, elle aimait faire des entorses au menu.

— Surtout, ne me dis rien.

— Compris. Voici le dossier que je vous avais promis.

Elle me tendit une grosse enveloppe.

— Ça m’a l’air bien épais, remarquai-je, suspicieuse, en soupesant le paquet.

— J’ai résumé du mieux que j’ai pu. Il y a également quelques photos.

— OK, je le lirai quand je...

— Tina ?

— Aaaaah !

Sous le coup de la surprise, l’enveloppe me tomba des mains avec un bruit mat. Une deuxième personne était apparue à la porte sans faire le moindre bruit. Une autre jolie blonde.

Aucun humain ne pouvait me faire ce coup-là. Seuls les vampires de longue date en étaient capables.

— Je suis terriblement désolée ! s’exclama-t-elle avec de grands yeux. Je vous prie de me pardonner, votre Majesté. Je n’avais pas l’intention de vous surprendre.

— Ne m’appelle pas comme ça ! Et tu ne m’as pas surprise, tu m’as fait super peur ! Quel âge as-tu ?

Question impolie en d’autres circonstances mais, en général, les vampires adoraient étaler leur vieillesse.

Celle-ci ne dérogeait pas à la règle. Elle se redressa fièrement, ce qui la rendit encore plus attirante. Elle était grande, presque ma taille, avec de longs cheveux si blonds qu'ils paraissaient presque argentés et des yeux aussi bleus qu'un ciel de dimanche de Pâques. Elle était pâle, bien sûr, mais ça lui allait bien. Elle portait un short kaki et une chemise rose foncé boutonnée jusqu'au cou, avec des sandales en cuir. Son sourire était hésitant.

— J'ai soixante-dix-huit ans, Majesté.

— Génial ! Tu n'as pas l'air d'en avoir plus de vingt-deux. Et je m'appelle Betsy, pas « Majesté ». Qui es-tu ?

— Je vous présente Monique Silver, répondit rapidement Tina. Elle est venue présenter ses respects à Nostro, mais a découvert qu'un nouveau souverain avait pris sa place. Elle n'est pas la seule, continua-t-elle en regardant par-dessus son épaule. L'autre n'a pas voulu venir. Elle est restée à l'hôtel.

— Elle est timide, ajouta Monique.

Tina se contenta de ricaner.

— Bref. Monique vit avec nous au *Marquette*.

Je lui souris faussement. Je n'aimais pas ça du tout. Je ne m'inquiétais pas de savoir Tina et Sinclair ensemble ; ils étaient presque frère et sœur, mais j'avais du mal à me faire à l'idée que Sinclair partage sa salle de bains avec une fille tout droit sortie des pages centrales de *Playboy*.

— Ravie de te rencontrer. J'espère que tu n'aimais pas trop ce vieux Nostro, m'enquis-je avec une pointe d'anxiété.

Heureusement, son sourire chaleureux me mit à l'aise.

— Non, au contraire. Je vous suis reconnaissante. Nous le sommes tous... Betsy ?

Elle haussa les sourcils. Ils étaient si pâles et fins qu'ils en étaient presque invisibles.

— Oui, Betsy, répondis-je fermement. Pas de Majesté qui tienne. Dieu merci, tu comprends plus vite que Tina !

À l'évocation du nom sacré, elles tressaillirent à l'unisson. Monique recula même d'un pas. Elle allait devoir s'y habituer.

— Je vous aurais bien invitées à entrer, mais je dois...

— Vous sortez ? demanda Tina en penchant la tête. Vous n'avez pas besoin de vous nourrir ?

— Peut-être plus tard.

— Vous ne vous êtes pas encore nourrie ? Et vous n'en avez pas l'intention ?

Monique ouvrit de grands yeux étonnés.

— J'essaie de me retenir le plus longtemps possible.

— Ne me dites pas que vous êtes encore réticente...

— Vous voulez venir avec moi ? la coupai-je pour éviter sa leçon de morale. (Tina et Sinclair me trouvaient délicieusement stupide de ne pas embrasser pleinement ma nature vampirique.) Je vais visiter notre nouvelle maison.

— Vous déménagez ? demanda Monique tandis que je fermais la porte à clé et me dirigeais vers ma voiture.

— Obligée. Fichus termites. Et j'aimerais bien que cette information reste entre nous, remarquai-je à l'attention de Tina. Ce ne sont pas ses oignons.

— Bien sûr, Majesté.

— Arrête.

— Bien sûr, Majesté.

— Je te déteste.

Soupirant, j'ouvris la porte à Monique.

— Vous savez bien que non, rétorqua Tina avant de rajouter avec un éclat de rire : Majesté !

CHAPITRE 7

— **I**ncroyable ! s'exclama Monique.

— Waouh ! ajouta Tina, admirative.

Quant à moi, je me tapai la tête contre le volant. Le klaxon protesta.

J'aurais dû m'en douter ! Summit Avenue était l'une des rues les plus anciennes de Saint-Paul. Il n'y avait que des hôtels particuliers ! Et le 607 ne faisait pas exception. C'était une belle demeure blanche avec des volets noirs, deux étages, et un porche digne d'*Autant en emporte le vent*. Le garage avait l'air aussi grand que ma maison actuelle.

— Et merde !

Je descendis de la voiture, suivie de près par Monique et Tina.

— Elle est si riche que ça, Jessica ? demanda Tina, émerveillée.

J'avais l'impression que l'allée n'en finissait plus.

— Trop ! (J'avancais d'un pas rageur et mes talons s'enfonçaient dans le bitume. Je ralentis. Cette allée avait probablement plus de cinq siècles.) Beaucoup trop !

— Je la trouve parfaite, cette maison. Elle convient davantage à votre rang que...

— Ça suffit.

Après avoir martelé la porte, je l'ouvris et entrai, immédiatement intimidée.

C'était pire que ce que j'avais imaginé. La première chose qui attira mon attention fut l'escalier en colimaçon de deux mètres de large, parfaitement ciré. L'entrée était aussi grande que mon salon et sentait le bois, l'encaustique, les produits d'entretien et les très vieux tapis.

— Jessica ! appelai-je.

Seul l'écho me répondit.

— Vous allez vraiment vivre ici ? s'enquit Monique.

— Hors de question. Jessica ! *Ica... ica... ica...*

Marc et elle apparurent au sommet de l'escalier avant de le dévaler.

— C'est pas trop tôt ! Tu es en retard. Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ? Ce n'est pas magnifique ?

— Attends d'avoir vu la table de la salle à manger, ajouta Marc. Elle a dix-sept rallonges !

— Jessica, c'est bien trop grand ! On n'est que trois ! Combien de chambres y a-t-il ici ?

— Onze, admit-elle. Au moins, on n'aura pas à s'inquiéter quand on aura des invités.

— Et on a chacun notre salle de bains !

— Et sûrement chacun une cuisine, remarqua Tina, les yeux écarquillés, tandis qu'elle observait le château que Jessica avait payé avec la petite monnaie trouvée sous les sièges de sa voiture.

Jessica sentit que je n'étais pas ravie. Pas très difficile à deviner.

— Oh ! Bets, n'en fais pas une maladie ! C'est grand, mais ce n'est qu'une maison !

— Le gouverneur habite juste en face ! criai-je.

— Fais un tour, proposa Marc. Tu vas adorer.

— Vous... (Comme ma voix avait pris quelques octaves, je me forçai à parler plus bas. Après tout, ils avaient passé du temps à trouver la perle rare et elle devait coûter une fortune. L'acompte à lui seul devait chiffrer dans les six zéros. Pas la peine de me montrer ingrate.) Ce n'est pas une question de l'aimer ou pas, OK ? Je ne suis pas aveugle, je vois bien que cette maison est magnifique.

— Alléluia ! s'exclama Marc.

— Elle est très belle, je n'ai rien à redire là-dessus. Mais est-ce qu'on peut vraiment se le permettre ? Combien est-ce qu'elle coûte ?

— Pour l'instant, on se contente de la louer jusqu'à ce qu'on retrouve les propriétaires.

— Jessica...

— Trois mille la semaine, admit-elle.

Je faillis m'évanouir.

— La vente de ma maison ne couvrira même pas un an de loyer !

— Ça alors, tu sais faire du calcul mental ? me taquina Marc. J'avais un doute.

— Tu as perdu la tête ?

— À qui est-ce que tu parles ?

— Écoute, elle est beaucoup plus en adéquation avec ton statut, continua Jessica en essayant de paraître logique.

— Quel statut ? demandai-je, irritée.

Nous ne parlions jamais de cette histoire de reine. Elle savait que ça me faisait sortir de mes gonds, alors elle évitait d'aborder le sujet.

— Tu sais très bien de quel statut je veux parler, rétorqua-t-elle d'un air sévère. (Traîtresse !) Et quand le roi te rendra visite...

— Ne l'appelle pas comme ça ! marmonnai-je.

— Waouh ! Tes yeux deviennent tout rouges, remarqua Marc, et...

Son regard accrocha quelque chose derrière moi. J'avais entendu Monique et Tina reculer, mais j'étais trop remontée pour y prêter attention.

— OK, Sinclair. Sans oublier Tina et... les autres. (Elle fit un signe de tête à Monique.) Tu as besoin d'une maison décente qui montre ton...

— Qui montre que je me fais entretenir par ma colocataire. Regarde les choses en face : je n'ai pas ma place dans cette maison.

— C'est tranquille. On est au bout de la rue et au fond du jardin, c'est le Mississippi. Il y a de la place, un très bon système de sécurité. Même si tu ne veux pas l'admettre, tu as besoin de discrétion. Et en plus, c'est assez grand pour organiser des réceptions.

— On ne pourrait pas plutôt opter pour un appartement dans le centre de Minneapolis ? implorai-je.

— La reine des vampires ne saurait se satisfaire de si peu, nous interrompit Monique.

Tina et Jessica approuvèrent d'un hochement de tête enthousiaste.

— Il faut bien vivre quelque part, de toute façon, dit Marc. Ta maison ne va pas tarder à s'effondrer à cause de ces sales bestioles. Pourquoi ne pas essayer pendant quelques semaines ? On ne t'en demande pas plus.

Mais bien sûr ! Comme si j'allais m'amuser à déménager deux fois en trois mois. J'avais l'habitude de l'attitude autoritaire de Jessica, en revanche, j'étais sans défense face à Marc, la voix de la raison.

— Vous devez bien admettre, ajouta Tina, que cette maison est extraordinaire.

— Et alors ? Si je suis la reine, pourquoi est-ce que tout le monde prend les décisions à ma place ?

Jessica se contenta de sourire.

— Ne t'inquiète pas. On te tient au courant.

— Imagine que Jessica est Bruce Wayne et que tu es Batman, lança Marc. Tu peux aller combattre le crime pendant qu'elle s'occupe des factures.

— Bruce Wayne et Batman sont la même personne, idiot !

Jessica et Tina éclatèrent de rire en même temps. Personnellement, je trouvais ça agaçant. Au moins, Monique, elle, demeurait silencieuse.

— Salut, Tina ! Désolé, je n'ai pas encore eu l'occasion de te saluer, remarqua Marc.

Il secoua la main délicate de Tina dans sa grande paluche. C'en était presque comique. Marc était grand et fin. Il surplombait littéralement Tina. Pourtant, Monique et elle auraient pu lui broyer la main. Il en était parfaitement conscient. Jessica aussi. Et ils s'en moquaient.

En fait, ils s'habituèrent au monde des vampires beaucoup plus rapidement que moi.

— Allez, faites-moi faire le tour du propriétaire, leur ordonnai-je finalement.

Marc avait raison. Nous avions besoin d'un toit sous lequel dormir et Jessica aurait pu facilement payer comptant toutes les maisons de l'avenue. J'avais beaucoup d'objections à formuler, mais la situation financière de Jessica n'en était pas une.

— Voyons un peu ce que vous m’avez réservé.

Tina et Monique partirent lorsque l’agent immobilier arriva, ce qui n’était pas plus mal. Une créature assoiffée de sang, c’était bien suffisant.

L’agent immobilier était une femme agréable aux cheveux poivre et sel avec un horrible tailleur en tweed gris. En juillet ! En tout cas, même si sa commission en dépendait, elle n’essaya pas de nous pousser à l’achat. C’était un bon point. Marc me murmura à l’oreille qu’elle était probablement déjà là lorsque la maison avait été construite, en 1823.

J’acquiesçai discrètement tandis que May Townsend (« Appelez-moi May-May, très chers. ») n’en finissait plus de parler des boiseries, du travail d’artiste, de l’absence totale de termites, de la chance que nous avons de fouler ce glorieux parquet, nous, primates dégénérés. J’eus l’idée de la croquer, mais l’odeur du tweed me repoussait. Elle devait avoir une armoire en cèdre chez elle.

— Comme je vous l’ai précisé au téléphone, disait May-May en redescendant du deuxième étage, la majorité des meubles sont vendus avec la maison. Les propriétaires sont à Prague en ce moment et aimeraient vraiment trouver des acheteurs.

— Nous voulons seulement la louer, répondis-je d’un ton ferme avant que Jessica ait pu dire quoi que ce soit.

— Très bien, ma chère. Voici la chambre principale, ajouta-t-elle en ouvrant une porte.

Le plafond semblait à des mètres au-dessus de nos têtes. Le lit faisait la taille de ma cuisine et les fenêtres étaient gigantesques.

— Elle a été entièrement rénovée. Il y a un jacuzzi dans la salle de bains et...

— Je la prends ! s’exclama Marc.

— Hors de question ! rétorqua Jessica. Je crois que cette chambre doit revenir à la personne qui aura l’occasion d’y inviter des gens.

— Dans ce cas-là, ça vous écarte toutes les deux, lança Marc. Quand est-ce que tu t’es envoyée en l’air pour la dernière fois ?

— Occupe-toi de tes affaires, blanc-bec !

— Papier peint décoré à la main, une pièce unique. Et notez les motifs dorés à la feuille dans les coins...

— Puisque vous m'avez obligée à m'installer ici, les interrompis-je pendant que May-May continuait à déblatérer sur la boiserie authentique et le parquet d'origine, je prends cette chambre. Après tout, il en reste encore une dizaine.

— Dix, corrigea May-May.

— Ouais, dix.

— C'est pas juste ! se plaignit Marc.

— Tu préfères qu'on retourne à *Termite Land* ? (J'arrivais enfin à faire entendre ma voix. C'était rafraîchissant !) Tiens, Marc, pourquoi tu n'irais pas faire un tour dans la salle de bains avec May-May ?

— Pourquoi ? Je ne vois pas l'intérêt si je ne l'utilise pas... Hé !

Je le poussai d'un seul doigt et il fit un vol plané. L'agent immobilier le suivit sagement. Ça m'était égal que Marc entende ce que j'avais à dire, mais mon état ne concernait pas May-May.

— Euh... Jess ? demandai-je doucement. Qui va s'occuper de ce palace ? Marc et moi travaillons de nuit, tu sais, et on n'est pas vraiment nés avec un balai en argent dans la bouche.

— Je compte engager des femmes de ménage, me rassura Jessica, ainsi qu'un jardinier.

— Je peux m'occuper de la pelouse ! cria Marc depuis la salle de bains.

— Tu comptes vraiment tondre un hectare toutes les semaines ? rétorqua Jessica sur le même ton.

— Et arrête d'écouter aux portes. J'essaie d'avoir une conversation privée, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Peut-être bien que oui ! Tondre, je veux dire.

— Essayons d'engager le moins de monde possible, fis-je d'un air inquiet.

— Ne t'en fais pas, Bets. Personne ne se rendra compte de rien si tu ne leur dis pas.

— Se rendre compte de quoi ? demanda Marc en revenant dans la pièce.

— Qu'elle est con comme un verre à dents ! rétorqua gaiement Jessica avant d'éviter mon coup de pied.

— Si vous voulez bien me suivre au rez-de-chaussée pour la suite de la visite, intervint May-May d'un ton enjoué.

Même si je ne partageais pas du tout son enthousiasme, je suivis sagement la troupe.

CHAPITRE 8

Jessica tint sa promesse. J'avais à peine déballé mes cartons que, déjà, des inconnus allaient et venaient dans la maison, ou « QG des vampires », comme l'appelait Marc. Il y avait au moins trois femmes de ménage et deux jardiniers. Jessica les avait engagés via *Le Pied*, l'association dont elle s'occupait. Ainsi, tout le monde y trouvait son compte.

Le réfrigérateur était rempli de bouteilles de soda, de thé glacé, de crème, de légumes et d'en-cas. Le congélateur débordait de glaces et de Margaritas. Pourtant, les employés étaient tellement discrets que je ne les voyais pratiquement jamais. S'ils trouvaient mes habitudes nocturnes étranges, ils ne me faisaient jamais la moindre réflexion.

Étrangement, défaire les cartons me déprimait. Nous étions tellement pressés de quitter *Termite Land* que j'avais emballé toutes mes affaires en vrac sans vraiment y réfléchir. Mais maintenant que je devais trouver une place pour tous mes biens, je commençais à me rendre compte de tout ce que j'avais accumulé au fil du temps.

Les vêtements, les chaussures et le maquillage ne posaient pas de problème. Même si j'étais pâle comme la mort, je ne portais plus que du mascara. Les livres, en revanche...

Un des avantages de ma chambre était la magnifique bibliothèque qui trônait dans le coin. Tandis que je rangeais mes livres avec soin, je me rendis compte du fossé séparant mon ancienne vie de l'actuelle. L'été était passé si vite que je n'avais pas eu le temps de relire mes histoires préférées.

La Petite Maison dans la prairie, les romans de Pat Conroy, d'Emma Holly, ma collection de livres de cuisine. Ils étaient inutiles à présent. Pire qu'inutiles... ils me donnaient mal au cœur.

J'adorais *Beach Music* et *Le Prince des marées* pour la plume de Pat Conroy, mais aussi parce qu'il avait l'âme d'un chef étoilé. Il pouvait décrire la dégustation d'un sandwich à la tomate comme un orgasme culinaire. Malheureusement, ce genre de plaisir m'était à présent défendu.

Combien de fois m'étais-je repliée dans ma chambre avec un roman pour éviter ma belle-mère ? Combien de fois avais-je acheté un livre de cuisine parce que les images me faisaient saliver ? Tout ça était terminé. Tom, Luke, Savannah, Dante, Mark, Will, le Grand Santini... Je les avais perdus à jamais. Sans parler du *Grand Livre des biscuits américains*, de la *Comtesse aux pieds nus* d'Ina Garten et de tous les bouquins de Susan Branch.

Je décidai de ranger tous les livres à l'envers pour ne pas pouvoir lire les titres sur la tranche. D'habitude, j'avais l'esprit trop occupé pour m'apitoyer sur mon sort. Pas aujourd'hui.

La première fois que j'aperçus la petite fille, j'étais en train de passer l'aspirateur dans mon placard, pour la troisième fois en cinq minutes. Pas question de mettre mes chaussures dans un placard vieux de deux cents ans qui sentait le vieux bois et la mite morte. Heureusement que je n'avais pas besoin de respirer !

Alors que je reculais, accroupie, je lui rentrai dedans. Elle était recroquevillée comme un insecte sur une chaise près de la cheminée. Une des quatorze de la maison. Cheminées, pas chaises. Je n'avais pas la moindre idée du nombre de chaises qu'il pouvait y avoir dans cette baraque. Quoi qu'il en soit, je fus tellement surprise par sa présence que j'en lâchai l'aspirateur.

— Aaah ! criai-je. Je ne t'ai pas entendue entrer !

— Maman dit que je ne fais jamais de bruit, répondit-elle en guise d'explication.

— Tu ne sais pas à quel point. Ce n'est pourtant pas facile de me surprendre... même si de plus en plus de gens semblent y prendre un malin plaisir, marmonnai-je avant d'élever la voix pour ne pas que la petite s'inquiète de l'état de santé de la blonde. Tes parents travaillent ici ?

— Maman était femme de ménage.

— Était ? Alors, qu'est-ce que tu...

— J'aime bien vos cheveux.

— Merci.

Je me passai la main dans les cheveux d'un air faussement modeste. Même morte, j'étais toujours dans le coup !

— J'aime beaucoup les tiens aussi.

C'était la petite fille la plus mignonne que j'avais jamais vue. Elle ressemblait à une biche avec ses grands yeux bleus et ses taches de rousseur sur le nez. Ses cheveux blonds frisés étaient retenus par un serre-tête de la même couleur que ses yeux. Elle portait une salopette rayée, retroussée jusqu'aux genoux, et des socquettes roses dans... des souliers vernis !

Je me rapprochai pour mieux les observer.

— Tu ne t'ennuies pas trop ? lui demandai-je. Dans une grande maison comme ça ? Où est ta maman ?

— Ça va mieux, maintenant, répondit-elle après avoir réfléchi à ma question. J'aime bien quand il y a du monde ici.

— Alors tu vas adorer ça. Mon amie Jessica a engagé une pu... une armée. Dis-moi, ma puce, où est-ce que tu as trouvé ces chaussures ?

— C'est ma maman qui me les a achetées.

— Où ça ?

— Au magasin de chaussures.

Et merde !

— Je les aime beaucoup, répondis-je sincèrement. Je m'appelle Betsy.

— Moi, c'est Marie. Merci de parler avec moi.

— Hé ! Ce n'est pas parce que je vis ici que je suis une snob pleine de fric ! Euh... Tu ne saurais pas comment aller à la cuisine, par hasard ?

Marie sourit. Elle avait les dents du bonheur.

— Bien sûr ! Je connais tous les raccourcis. Il y a un passage secret entre la cuisine et la deuxième salle à manger.

— La deuxième salle à manger ? Peu importe. Je te suis, Marie. J'ai besoin d'une bonne tasse de thé. Ça m'évitera de faire une bêtise.

Alors que je m'apprêtais à lui prendre la main, Jessica déboula dans la pièce en agitant le téléphone.

— Tu dois aller... au *Marquette*. Tina a des ennuis, fit-elle en haletant avant de s’effondrer sur mon lit défait. Je viens de grimper des milliers de marches !

— Tu es la dernière personne à pouvoir te plaindre de la taille de cette maison. De quoi est-ce que tu parles ? Qu’est-il arrivé à Tina ?

— Sinclair. Au téléphone, expliqua-t-elle avant de me passer le combiné.

— J’espère pour toi que ce n’est pas une blague, grognai-je dans le micro.

— Rejoins-nous tout de suite.
Je lui obéis sur le champ.

Étonnamment, quand je vis l’état de Tina, je réussis à ne pas crier ni vomir. Merci au fisc pour sa double inspection et à l’horrible divorce de mes parents ! J’avais l’estomac bien accroché, depuis.

— Il faut toujours que tu te fasses remarquer, plaisantai-je.

Tina essaya de me sourire et je serrai les dents. La moitié de son visage partait en lambeaux. La moitié de son corps, en fait. Elle flottait dans une baignoire remplie d’eau rosie par le sang.

Ne me demandez pas pourquoi, mais quand on plonge un vampire malade dans de l’eau avec une dose de bicarbonate de soude, il guérit plus vite. Comme quoi, ça ne servait pas seulement à faire lever les gâteaux et à nettoyer les réfrigérateurs. Je n’y comprenais rien, mais j’étais trop jeune pour remettre en question la physique vampirique.

— Eh bien ! croassai-je avant de m’éclaircir la voix. Qui t’a fait ça ? Est-ce que tu... Non, bien sûr que tu ne vas pas bien. Tu as mal ?

— Oui.

— Que s’est-il passé ?

— Oh ! Juste cette bande d’humains qui tue les vampires, vous savez ? rétorqua-t-elle.

Touché.

— Putain, Tina ! Je ne pensais pas qu’ils s’en prenaient aux gentils !

Comme je parlais avec de grands gestes et me rapprochais dangereusement de l'hystérie, Sinclair apparut avec sa rapidité habituelle et m'attrapa par le poignet.

J'eus à peine le temps d'ouvrir la bouche qu'il m'avait déjà entaillé la peau avec un couteau.

— Aïe !

Je retirai mon poignet d'un geste vif. En vérité, le coup avait été tellement rapide et le couteau était si bien aiguisé que je n'avais pratiquement rien senti. Au moins, il ne m'avait pas mordue.

— Préviens avant de me poignarder !

Tina tourna la tête avant de se laisser couler.

— Et toi, arrête ! m'exclamai-je en lui touchant les cheveux. (Je m'essuyai la main sur mon jean. Dégueu !) Je sais très bien ce que j'ai à faire, bordel ! J'aurais simplement aimé qu'on me le demande gentiment ! ajoutai-je en adressant un regard noir à Sinclair.

— Arrête de me faire perdre mon temps, rétorqua-t-il sur un ton neutre.

Je savais qu'il aimait Tina. Elle l'avait transformé en vampire et je respectais leur relation, même si je ne la comprenais pas et la trouvais bizarre.

— Elle a besoin de se nourrir. Dépêche-toi.

— Non, gargouilla Tina du fond de la baignoire.

— J'ai dit que j'allais le faire ! Assieds-toi qu'on en finisse !

Une bulle à la surface de l'eau fut la seule réponse que j'obtins.

— Tout est ta faute, remarqua froidement Sinclair. (J'avais été tellement obnubilée par la situation que je n'avais pas remarqué qu'il ne portait qu'un caleçon rouge cerise.) Alors fais quelque chose !

— Ma faute ? Ce n'est pas moi qui ai décidé de relooker Tina ! Ne t'en prends pas à moi. Je suis venue le plus vite possible alors que tu n'as même pas dit « s'il te plaît ».

Quand il posa la main sur mon épaule, je la sentis s'engourdir.

— Tina sait que le sang te répugne. Elle joue à la martyre et je ne le tolérerai pas.

— Tout à fait d'accord. Sors-lui la tête de l'eau pour qu'elle puisse boire mon sang. Je suis de ton côté.

S'il avait été vivant, son visage aurait été aussi rouge qu'une brique. Chaque mot qu'il prononçait semblait douloureux.

— Elle refuse de m'écouter.

— Oh ! C'est pour ça que ton caleçon a pris des couleurs ? Sympa, en tout cas, ça fait ressortir ta... Aïe ! Du calme, je ne sens plus mon bras gauche !

— À toi de la convaincre, reprit-il sur le même ton.

Je donnai un coup de pied dans la baignoire.

— Tina, sors de là.

Un gargouillis boudeur.

— C'est la reine qui te parle ! m'exclamai-je en tentant de ne pas rire. (La reine des chaussures, peut-être !) Assieds-toi, veux-tu ?

— Ne lui demande pas, me murmura Sinclair à l'oreille. Donne-lui un ordre.

— Arrête, ça chatouille. Tiiiiinaaaaaa !

Elle se releva.

— Je ne veux pas vous forcer, mentit-elle. Vous pensez que c'est un acte barbare.

— Arrête de faire l'enfant, répondis-je même si elle avait tout à fait raison. Il n'y a pas d'autre solution. Sauf, bien sûr, si ça te dit de passer les dix prochains mois à patauger dans l'eau. Mais à mon avis, les femmes de ménage craqueront avant.

Quand ses narines se dilatèrent, je me rendis compte que mon sang avait coulé le long de mes doigts pendant toute la conversation. Je me retournai aussitôt pour virer Sinclair de la salle de bains en le poussant et en le frappant du mieux que je pouvais.

— Je ne peux vraiment pas le sentir, remarquai-je en relevant mes manches.

— Menteuse, lança-t-elle, tout sourires.

— Tu veux bien éviter de faire ça tant que tu n'es pas entièrement guérie ? Sans vouloir t'offenser, bien sûr !

— Oh ! Majesté. (Elle soupira et s'assit.) Je suis désolée de vous demander une chose pareille.

— Ne sois pas stupide. Je suis heureuse que tu sois en vie... en quelque sorte.

Après m'avoir attrapée par le bras, elle entreprit de lécher le sang sur mes doigts, puis suça directement la plaie sur mon poignet. Petit à petit, ses blessures s'effacèrent et elle redevint magnifique. Le processus fut très rapide. À peine quelques minutes. Je pouvais remercier mon sang particulier. Si Tina s'était nourrie d'un humain, elle n'aurait sûrement pas été guérie avant le petit matin. Je n'y comprenais absolument rien... et pour être tout à fait franche, j'avais peur d'entendre les réponses à mes questions.

— Alors, repris-je sur un ton enthousiaste, tu as d'autres projets pour ce soir ?

— Après avoir frôlé la mort, j'aime bien me relaxer en nettoyant une baignoire.

— Je t'aiderais bien, mais n'y compte pas trop. J'en ai dix-neuf à la maison.

CHAPITRE 9

À l'instant où nous sortions de la salle de bains, Machine, la fille de l'autre jour, déboula dans la suite.

— Oh ! Tina ! Je suis si contente de te voir ! s'exclama-t-elle d'une voix brisée.

Ses cheveux blonds étaient en pagaille. Elle avait l'air – et l'odeur – de s'être roulée dans la poubelle d'un McDonald's. Un sachet de moutarde lui était resté collé sur la joue.

— J'ai cru qu'ils t'avaient tuée !

Elle courut vers Tina et tomba sur elle en voulant la prendre dans ses bras, puis l'embrassa. Beurk ! Heureusement que Tina ne s'était pas encore habillée. Elle n'aurait jamais pu se débarrasser des taches. En reconstituant les bribes incohérentes qui sortaient de la bouche de Monique, je finis par comprendre qu'elles s'étaient fait attaquer ensemble, et que Tina avait fait diversion pour que Monique puisse se sauver.

— Couillonne, rétorquai-je instantanément.

— Je n'en pense pas moins, intervint Sinclair, la mine assassine.

Il attrapa un de ses peignoirs pour couvrir Tina. Il était tellement grand qu'elle sembla disparaître dans les replis du tissu éponge.

— Vous auriez dû vous défendre ensemble ou vous enfuir toutes les deux !

— Je sais, je sais, répondit Monique avant que Tina puisse ouvrir la bouche. Je voulais me battre, mais Tina...

— Et tu n'aurais jamais dû te sauver en laissant ton amie derrière toi, continua Sinclair d'une voix aussi chaude que de la glace.

Sentant la gêne ambiante, je posai la main sur le bras de Sinclair pour le calmer.

— Tout va bien, Éric. Personne n'est mort. C'est le plus important, pas vrai, Éric ?

Aussitôt, ses traits se relaxèrent. Quand il se tourna vers moi, il souriait presque.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'appelles par mon prénom que pendant les moments de crise ?

— Parce que le reste du temps, j'ai envie de t'étrangler, répondis-je franchement. Ne t'en prends pas à Monique. Tina est une grande fille : elle a presque cent ans. Si elle voulait faire diversion, c'est son droit.

Monique demeura silencieuse mais m'adressa un regard empli de gratitude.

— Le plus important, repris-je, c'est de comprendre ce qui se passe. Tina est une gentille vampire. Elle ne mérite pas d'avoir des chasseurs à ses trousses. On ferait mieux de découvrir comment c'est arrivé.

Venais-je vraiment de dire ça ? Je me sentais tellement stupide. Comment pouvais-je donner des ordres à des gens qui avaient au minimum cinquante ans de plus que moi ?

Si seulement je me souvenais où j'avais posé les notes que Tina m'avait préparées...

— Un moment, s'il te plaît, dit Sinclair en m'attrapant par le bras.

Hein ? Il m'entraîna dans la pièce d'à côté, puis referma la porte derrière nous.

— Quoi ? me plaignis-je.

— Tu as décidé de chasser les criminels ?

— Les criminels ? Ils sont plusieurs ? Oh ! non ! Je veux dire oui, bien sûr ! Je crois.

— Tu as besoin de mon aide ?

— Oui..., répondis-je avec appréhension. On va rester longtemps dans le noir à se poser des questions évidentes ? Non, parce que ça commence à être bizarre, voire effrayant.

Tout sourires, il me tendit quelque chose : un verre à pied de l'hôtel.

— Qu'est-ce que... ? Oh !

Quels avaient été mes mots ? « Je préférerais encore manger du verre que d'accepter ton aide ! »

Et merde !

— OK, fis-je en attrapant le verre. (Dieu seul savait où cet enfoiré avait réussi à le dénicher.) Regarde-moi bien.

J'examinai le verre un instant. J'ignorais si mordre dedans serait douloureux. J'allais bientôt le savoir. De toute façon, je devais me préparer à vomir. Après tout, même mon risotto bien-aimé avait cet effet sur moi.

Aucune importance. Pas la peine de faire traîner les choses. Je portai le verre à mes lèvres, fermai les yeux, ouvris la bouche... pour mordre de l'air.

Sinclair m'avait chipé le verre. Sa rapidité ne cessait de me perturber. Un vrai tour de passe-passe. Un magicien démoniaque en caleçon rouge.

— Tu comptais vraiment le manger ?

— J'ai dit que je le ferais, pas vrai ?

— Soit tu es la femme la plus formidable que j'aie jamais rencontrée...

— Eh bien... fis-je en me recoiffant avec un sourire modeste.

— Soit tu es la plus sotte de toutes.

— Je te déteste.

— Tu ne cesses de le répéter, rétorqua-t-il en m'attirant à lui.

Pour une raison inconnue, je le laissai faire. La nuit avait été longue. Et il sentait bon. Ses mains étaient agréables. Un caleçon cerise. Miam ! Quand il déposa un baiser au sommet de mon oreille, je réprimai un frisson.

— Mais tu reviens toujours.

— Ma curiosité me tuera.

— Pas encore. Viens, retournons auprès des autres.

— OK, répondis-je en essayant de cacher ma déception. (Pourquoi n'avait-il rien essayé ? Pourquoi étais-je déçue ?) Allons-y.

— Quatre, dit Tina. Il y a eu quatre morts pour l'instant. Pour de bon, je veux dire.

— J'ai, euh, perdu mes notes.

Elle renifla bruyamment.

— Je vais vous faire un résumé. Depuis quelque temps, un groupe d'humains s'attaque à des vampires esseulés. Ils leur

coupent la tête, leur plantent un pieu dans le cœur, voire les deux.

Beurk ! Les deux ?

Monique choisit ce moment pour reprendre la parole.

— Au moins, nous avons appris quelque chose ce soir : ils travaillent en équipe. Ce n'est pas l'œuvre d'une seule personne.

— Je n'ai jamais pensé que c'était le cas, contra Sinclair.

— Non, moi non plus. Soyons logique. Un homme ou une femme normale n'aurait jamais pu semer une telle pagaille. Aucune chance.

J'étirai mes jambes. Mince ! Le bout de mes chaussures était éraflé ! Je n'avais plus qu'à les donner.

— Et si c'était un groupe de vampires ?

— Le sang trouvé sur les lieux du crime provenait d'un être vivant.

— Oh, grimaçai-je. Tu veux dire que si quelqu'un me faisait une prise de sang...

— Tu serais morte. Du moins, sous la lentille d'un microscope. Reste concentrée, Elizabeth.

— Je suis parfaitement concentrée ! Est-ce qu'on connaît le mobile ? Je veux dire, à part les raisons évidentes ?

— Évidentes ? demanda Monique d'un air perdu.

— Les vampires sont des cons.

Sous le poids de leurs regards inquisiteurs, je tentai de m'expliquer :

— Écoutez, je suis désolée, mais c'est la vérité. Vous attrapez n'importe quel passant pour y planter vos canines. En fait, je suis même étonnée que ce ne soit pas arrivé avant.

— C'est arrivé, répondit froidement Sinclair, à travers les siècles. (Il avait enfilé un pantalon noir, mais son torse nu continuait à me distraire.) Et personne dans cette pièce n'agit de la sorte.

— Tu dois admettre que nous sommes des cas uniques.

— Non, je n'en suis pas persuadée, dit Monique d'un ton des plus sérieux. La majorité des vampires perdent l'envie de chasser avec l'âge. C'est beaucoup plus facile d'entretenir des moutons.

— De faire quoi ?

Tina fit mine de se trancher la gorge tandis que Sinclair secouait la tête. Malheureusement pour elle, Monique ne comprit pas le message.

— Des moutons ! répondit-elle joyeusement. Vous savez bien : deux ou trois personnes à votre disposition qui vous laissent boire leur sang quand vous en avez besoin.

— Nous nous éloignons du sujet, l'interrompt brusquement Sinclair.

— Je ne crois pas, non !

— Plus tard, Majesté, insista Tina en fusillant Monique du regard. Vous pourrez nous insulter autant que vous le voudrez plus tard. Comment faire pour percer à jour l'identité de cette équipe ?

— Il nous faut un appât, bien sûr ! répondit Monique.

Sinclair hocha la tête en guise d'approbation.

— Pour une raison que nous ignorons, ils n'attaquent qu'un mercredi sur deux.

— Peut-être que c'est une question d'emploi du temps, proposai-je en guise de solution. Leurs jobs respectifs ne doivent pas leur permettre de se rassembler un autre jour.

— Je pense plutôt qu'ils se réfèrent à un calendrier occulte, me contredit Sinclair.

— Quoi qu'il en soit, dit Tina, nous essaierons de les prendre sur le fait dans deux semaines.

J'eus du mal à contenir mon ricanement.

— Dit comme ça, ça paraît un peu trop simple, non ?

— Bien sûr, nous n'aurons pas affaire à des vieillards. Les précédentes attaques se sont révélées féroces et rapides. Je pense qu'il s'agit d'un groupe de jeunes adultes... Je vous parie 1 000 dollars qu'ils n'ont même pas l'âge légal pour boire de l'alcool.

— Est-ce que tu as vu leurs visages ? demanda Monique.

— Non. J'étais trop occupée à me défendre et à fuir pour ça. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'ils étaient bien équipés. Je n'ai pas attendu mon reste.

— Tu as bien fait, répondis-je, impressionnée. Étant donné les dégâts qu'ils ont réussi à faire en aussi peu de temps, c'est

une bonne chose que tu n'aies pas insisté... Je suis contente que tu ailles mieux.

— Majesté, je ne savais pas que vous vous inquiétiez pour moi, se moqua-t-elle.

— Je te préviens, ne commence pas !

Tina n'avait jamais caché son attirance pour moi. Cette révélation m'avait secouée car A) plus hétéro que moi, tu meurs, et B) même les morts ont leurs instants de doute. Je me souviens de cette soirée à l'université où je m'étais saoulée avec une bande d'amies et... Bref. Il m'arrivait d'être curieuse. Mieux valait la tenir à distance. J'avais déjà assez de mal comme ça à tenir Sinclair éloigné de mon lit.

— Tes avances ne marchent pas sur moi.

— Ils avaient des armes ? s'enquit Sinclair d'un air impatient.

— Revolvers, pieux, arbalètes, couteaux, masques. Pourtant, je suis sûre qu'ils sont jeunes à cause de leurs mouvements et de leur odeur.

— Leur odeur ? demandai-je.

— Ils empestaient le Clearasil.

Je réprimai un gloussement. Des meurtriers acnéiques ! Ça ressemblait au titre d'un mauvais film.

— Ce qui nous donne un avantage certain !

— Lequel ?

— Nous sommes plus vieux, plus intelligents et plus habiles ! expliqua Sinclair, un peu trop sûr de lui à mon goût.

Tina et Monique acquiescèrent d'un hochement de tête. Je levai les yeux au ciel.

— Si je comprends bien, ils n'ont aucune chance.

— Exactement ! répondit-il, passant totalement à côté de mon sarcasme.

CHAPITRE 10

— **M**arie ! criai-je. Tu es là ?

Vu l'heure tardive, j'en doutais, mais ses parents avaient des horaires particuliers car, en général, elle...

— Bonsoir.

— Oh ! Bien. (Je sortis la tête de mon placard.) Tu n'aurais pas vu mes Arpel violettes par hasard ?

— Vous voulez parler de celles qui ressemblent à des chaussures de fée ou à des chaussons de ballerine ?

— Des chaussons.

— Alors, je vois. La gauche se cache sous l'évier et la droite, sous le lit.

— C'est pas vrai !

— Vous étiez fatiguée, hier soir, remarqua Marie.

La petite adorait les robes et les serre-têtes. En fait, elle portait constamment les mêmes vêtements. Les gamins pouvaient se montrer très têtus quand ils le voulaient.

— Vous avez tout jeté autour de vous avant de vous effondrer sur le lit.

— Arrête de m'espionner, chipie !

Elle gloussa.

— Ne m'appellez pas comme ça !

— Oui, oui, fis-je en parcourant ma chambre. (Les chaussures se trouvaient bien aux endroits qu'elle m'avait indiqués.) Où sont les autres ?

— Euh... Le docteur Marc est allé travailler et Jessica dort.

— Oh !

Plus chiant, tu meurs.

— Il y a du nouveau dans la cuisine, m'apprit-elle pour me remonter le moral. Jessica a demandé à la personne qui

s'occupe des courses de vous acheter du thé blanc. Elle s'est également procuré de la crème fraîche au marché.

— C'est vrai ? Le thé blanc est très rare, tu sais ? Très cher aussi. Ça fait des années que j'avais envie d'en goûter ! Ooooh et de la crème fraîche ! Viens avec moi, je vais t'en préparer une tasse aussi.

Je ne fus pas surprise en la voyant secouer la tête. Marie était une enfant très timide... sauf devant moi, pour une raison que j'ignorais.

J'enfilai rapidement un short kaki, un pull à col roulé rouge sans manches avec des ballerines noires, avant de me coiffer. Mes cheveux tombaient toujours sur mes épaules et mes mèches avaient gardé le même éclat qu'à ma mort. Un souci en moins. Et puis, je n'osais pas changer de coiffure. Si elle ne me plaisait pas, je risquerais de devoir la supporter pour l'éternité. Quoiqu'un petit dégradé...

— Je te rapporte une tasse, lui promis-je en me dirigeant vers la porte.

— Je n'ai pas soif ! me répondit-elle.

Il me fallut dix minutes pour trouver la cuisine. Même si je vivais ici depuis plusieurs jours, il m'arrivait encore de me perdre. Heureusement que j'avais un odorat surdéveloppé !

Un mot de Jessica m'attendait sur la table.

« Bets, le propriétaire a encore appelé. Il tient vraiment à nous vendre la maison. Il n'arrête pas de baisser le prix. Je pense sérieusement à accepter. Qu'est-ce que tu en dis ? »

— Que c'est trop cher ! Voilà ce que j'en dis ! commentai-je à voix haute. (Autant en discuter avec moi-même, c'était le seul moyen d'avoir le dernier mot.) La maison est tellement grande qu'on ressemble à des petits pois abandonnés au fond d'une boîte de conserve ! Et en plus, l'odeur des boiseries commence à me donner mal à la tête !

— Jamais contente, celle-là ! bâilla Jessica en entrant dans la cuisine, vêtue d'un pyjama en soie verte.

La couleur mettait en valeur son teint d'ébène. Garce.

— C'est la vérité. (Pas la peine de lui avouer que je commençais à m'y habituer et que j'adorais les rangements dans ma chambre.) Tu n'arrives pas à dormir ?

— Non, j'ai mis mon réveil pour pouvoir te parler.

— Oh ! Merci, mais tu as besoin de dormir.

Elle haussa les épaules.

— Je ferai une sieste cet après-midi. Tu ne travailles pas ce soir, pas vrai ?

— Non, j'ai deux nuits de congé. Même si j'ai du mal à imaginer comment *Macy's* peut tourner sans moi. Tu as vraiment l'intention d'acheter cette baraque ?

— Si le propriétaire continue à baisser son prix, je serais idiot de passer à côté d'une telle affaire. Tu dois bien admettre que cette maison est magnifique.

— C'est vrai.

Je me servis un verre de lait chocolaté. Tant pis pour le thé. Je n'avais pas la patience de le préparer.

— Magnifique. Immense. Je vais devoir acheter d'autres chaussures pour remplir les placards. Ils sont trop vides.

— Dieu nous vienne en aide ! Alors, quoi de neuf ? À part que tu dois être le seul vampire au monde à porter une moustache de lait ?

— Eh bien, nous avons une bande de petits cons en ville qui tuent des vampires. Je ne savais pas trop quoi en penser jusqu'à ce qu'ils s'en prennent à Tina...

— Elle va bien ?

— Elle est de nouveau sur pieds. (Pas la peine de lui parler de l'épisode de la baignoire.) Sinon, mon patron prend des vacances et m'a chargée de m'occuper du rayon chaussures.

— Dieu nous vienne en aide...

— Tu rabâches. Oh ! Et après-demain, on va essayer d'attraper les tueurs. Et j'envisage sérieusement d'appeler une assistante sociale au sujet de Marie.

Jessica étouffa un autre bâillement et se leva pour préparer du café.

— Qui ?

— La jolie petite fille qui est toujours dans mes pattes. Ça ne me dérange pas vraiment. Elle ne fait pas de caprice ou quoi que

ce soit, mais elle est toujours là ! À n'importe quelle heure de la nuit ! Je suis sûre que son père ne pense pas à mal en l'emmenant avec lui, mais ça devient ridicule.

— Ce n'est pas pour ça que tu dois appeler les services sociaux. Pourquoi ne pas demander conseil à Nick ? Ne me regarde pas comme ça ! OK, ce n'est peut-être pas une bonne idée.

— Je suis déjà bien assez nerveuse de vivre sur son terrain de juridiction. Je m'attends à le voir débarquer à tout moment : « Mais tu es morte ! J'avais complètement oublié ! »

Je frissonnai.

— Sinclair a effacé sa mémoire, ça ne risque pas d'arriver ! Pour en revenir à la petite... Je pourrais parler à son père, proposa-t-elle. Comment s'appelle-t-il ?

La question me prit au dépourvu.

— Tu sais quoi ? Je n'en ai pas la moindre idée ! Je vais lui poser la question. Elle doit toujours être dans ma chambre. Je suis sûre qu'elle s'amuse à essayer mes chaussures quand je ne suis pas là.

Quand je remontai en courant dans ma chambre, Marie avait déjà disparu et elle ne répondit à aucun de mes appels.

CHAPITRE 11

— **R**appelle-moi pourquoi j'ai hérité du rôle de l'appât ?

— Vous êtes parfaite pour le rôle !

— Parce que je suis une vampire ?

— Oui, répondit Monique.

— Je suis la seule vampire à pouvoir le faire ?

— Oui, dit Tina.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée non plus, intervint Sinclair.

Merci, Sinclair.

— Mais si je joue les appâts, ils vont se douter de quelque chose ! contra Tina. Pareil pour Monique. Nous nous sommes échappées de justesse la dernière fois et pourtant, nous nous promenons sans prendre la moindre précaution ? Ça leur paraîtra bizarre. Quant à toi, Éric, tu es bien trop impressionnant. Ils n'oseront pas t'attaquer.

— Merci, répondit-il.

— Attends, il faut que j'aille vomir. Pourquoi ne pas demander à quelqu'un d'autre ?

— Il y a bien Sarah... mais c'est une solitaire. Elle vit en retrait depuis cinquante ans.

— Qui est... ?

— Et puis, vous êtes la reine ! m'interrompit Monique. Vous êtes responsable de tout ceci, en quelque sorte.

— Tu peux remplacer le « en quelque sorte » par « entièrement ».

— Qu'est-il arrivé au « S'ils veulent vous atteindre, ils devront d'abord me passer sur le corps, Majesté » ? C'était il y a à peine trois mois !

— Ça n'a rien à voir, répondit Tina d'un air insupportablement calme. À ce moment-là, vous ignoriez tout de vos responsabilités.

— Et puis merde ! OK, OK, je vais le faire ! Vous allez au moins couvrir mes arrières, pas vrai ?

— Bien sûr ! s'exclama chaleureusement Monique.

Je lui souris. Enfin quelqu'un qui s'inquiétait de me voir finir en pièces détachées !

— Nous vous surveillerons. Si, à nous quatre, nous ne parvenons pas à maîtriser une bande d'adolescents, autant nous enfoncer un pieu dans le cœur sur-le-champ.

— Je passe mon tour ! rétorquai-je, inquiète, en voyant Sinclair et Tina hocher la tête. OK. Qu'est-ce qu'on fait ?

Six heures plus tard, je commençais à en avoir marre.

— Ça ne marche pas ! m'écriai-je. Le soleil va bientôt se lever. Ce n'était qu'une perte de temps !

Soudain, j'eus la peur de ma vie (de ma mort ?) en voyant Sinclair se matérialiser devant moi. Par pur réflexe, je portai ma main à ma poitrine pour calmer mon cœur.

— Il semblerait que tu aies raison. Nous devons réessayer une prochaine fois.

— C'est pas vrai ! s'exclama Tina derrière moi. (Je poussai un cri de surprise et me retournai vivement.) Je veux attraper cette bande d'ordures tout de suite !

— Bientôt, la rassura Sinclair en passant un bras autour de ses épaules. (Elle était tellement petite qu'il dut presque se plier en deux.) Retournons à l'hôtel pour nous reposer. Où est passée Monique ?

— Je suis là ! lança l'intéressée de l'autre côté de la rue.

Elle traversa pour nous rejoindre sans attendre que le feu passe au vert. Ah ! Ces vampires ! De vrais rebelles !

— Ce n'est vraiment pas de chance ! J'espérais...

— La prochaine fois ! l'interrompit Sinclair.

— Vous comptez sérieusement gâcher une autre nuit pour ça ? marmonnai-je. Génial, j'ai hâte d'y être ! Rappelez-moi de poser un jour de congé, au fait.

Sinclair marmonna dans sa barbe. Heureusement pour lui, sa remarque ne parvint pas à mes oreilles.

— J'aime beaucoup vos chaussures ! s'exclama Monique en les montrant du doigt.

— Merci, répondis-je fièrement.

J'étais entièrement habillée de noir. Cliché, je sais, mais tout à fait adéquat pour notre petite promenade nocturne. En revanche, mes chaussures, elles, étaient des Lucite claires à talons compensés avec des papillons sur chaque talon. Les seules chaussures en plastique que je possédais. L'exception qui confirme la règle !

— Et je ne les ai payées que 69,95 dollars avec ma réduction !

— Ce sont de vrais insectes ? s'enquit Tina.

— Non ! répondis-je d'un ton offensé.

— Oh ! c'est vrai, vous êtes inscrite à P.E.T.A.

— Plus maintenant. Leurs actions devenaient un peu trop extrêmes à mon goût. Comme tout le monde, je suis contre l'utilisation de mousse à raser dans les yeux des lapins. Mais je n'accepte pas le fait qu'ils entravent la recherche contre le sida.

— C'est fascinant, intervint Sinclair d'une voix douce, comme tes opinions politiques sont aussi changeantes que ta garde-robe !

— Euh... Merci ! (Mais était-ce vraiment un compliment ?) Bref, ce n'est pas pour ça que je me balade avec des insectes morts dans mes chaussures.

— Elles sont confortables ? demanda Monique. Les talons paraissent vraiment hauts !

— Le confort est un détail ! C'est le prix à payer pour porter ces merveilles.

— Cette discussion est passionnante, railla Sinclair, mais le soleil est sur le point de se lever. Je ne tiens pas à finir en charbon à cause d'une histoire de chiffons.

— Toujours en train de râler ! À plus tard, alors.

— Je te raccompagne à ta voiture, répondit-il rapidement.

J'éclatai de rire.

— Pourquoi ? Que pourrait-il bien m'arriver ? Les grands méchants loups n'ont visiblement pas l'intention de se montrer, ce soir. En tout cas, pas dans ce quartier.

Il hésita un long moment. Avait-il l'intention de se jeter sur moi dans le parking ?

— Très bien. Bonne nuit alors.

— Bonne nuit ! Dors bien, Tina. Salut, Monique !

Cinq minutes plus tard, je me trouvais déjà dans le parking à niveaux de la *US Bank*. Ma voiture était la seule garée au troisième étage. Si je n'avais pas déjà passé l'arme à gauche, j'aurais été morte de trouille. Comparée à bien des villes, Minneapolis avait un taux de criminalité ridicule. Toutefois, mieux valait ne pas tenter le diable.

Après avoir déverrouillé ma portière, j'étais sur le point de l'ouvrir quand un détail attira mon attention. Était-ce une éraflure près de mes orteils ? Deux paires en une semaine ! J'en avais marre : mon nouveau style de vie n'était décidément pas adapté à mes chaussures.

Alors que je me penchai pour les examiner de plus près, un bruit de tôle me fit rapidement relever la tête. Une flèche en bois épais s'était fichée dans le métal entre la vitre et le toit de ma voiture.

Je fis volte-face. Un gamin de dix-huit ou dix-neuf ans se tenait près d'un des piliers de béton, arbalète à la main. J'eus à peine le temps de m'écarter qu'une seconde flèche fit voler ma vitre en éclats.

— Arrête ça tout de suite ! criai-je. C'est quoi, ton problème ?
Bouge !

Je me baissai de nouveau. Tandis que le gamin disparaissait derrière le pilier, deux flèches fendirent l'air dans sa direction. Génial ! Il y en avait un autre derrière moi.

— Quoi ? Vous êtes trop bien pour notre piège ? m'exclamai-je. J'ai perdu toute une nuit, je vous signale ! Vous avez du culot de vous montrer maintenant ! La prochaine fois...

Je vis la flèche arriver vers moi au ralenti. J'eus tout le loisir de m'écarter. Je pouvais remercier mon adrénaline surnaturelle.

— ... prenez rendez-vous !

— Rends-toi ! Sale chienne de vampire ! cria quelqu'un derrière moi.

— Comme c'est charmant, rétorquai-je. Vous ne me connaissez même pas !

J'entendis des pas étouffés approcher. En tout cas, ils étaient doués. Je ne m'étais pas rendu compte que je me dirigeais tout droit vers un piège.

Désormais, je remarquais les moindres détails. Il y avait au moins trois personnes autour de moi. Peut-être quatre.

L'envie de bouger me chatouilla de nouveau. Merci, sixième sens. Quelques instants plus tard, trois balles s'enfoncèrent dans la portière de ma voiture. Une autre me toucha à l'épaule.

— Aaaaaïe !

J'avais l'impression qu'on m'avait frappée avec une batte de base-ball. La douleur disparut rapidement. Je ne sentais plus mon épaule.

— Estimez-vous heureux que j'aie un million d'autres tee-shirts à la maison. Qu'est-ce que je vous ai fait, à la fin ?

Ceux que se trouvaient derrière moi chuchotaient entre eux tandis que le gamin au pilier (un blond aux yeux bleus aux allures de surfeur) m'observait d'un air ahuri. Il semblait attendre une réaction de ma part. Quoi ? J'étais censée exploser ? Il y avait quelque chose de spécial dans les balles ?

— Raté ! intervint une voix féminine.

Au bout d'un moment, le surfeur prit la parole.

— Ne bouge pas, sale buveuse de sang !

— Tu as fumé ? Est-ce qu'il y a écrit « grosse truffe » sur mon front ?

— Non, admit mon tueur potentiel.

— Hé ! Vous voulez bien arrêter de saccager ma voiture ? J'aimerais bien qu'elle me dure encore un an. (Heureusement que les Ford étaient solides !) À qui ai-je l'honneur ?

— Nous sommes les Lames de la Justice, répondit une femme derrière moi.

Elle se cachait tellement bien que je ne distinguais pas ses vêtements. Quand je levai les yeux au ciel, le gamin arrêta un instant de recharger son arme pour m'observer, bouche bée.

— Nous exécutons des vampires.

Je ricanai. Les ados, alors ! Au moins, ils avaient arrêté de me tirer dessus.

— Les Lames de la Justice ? Vous êtes sérieux ? Vous avez vraiment voté pour ce nom ?

Il y eut un silence gêné.

— Et pour ce qui est de l'exécution de vampires, continuai-je d'un air satisfait, vous ne me paraissez pas très doués. Combien de munitions avez-vous gâchées ce soir ?

— Pas assez, visiblement.

— Hé, on se calme ! Ce n'est pas moi qui me promène habillée en Kevlar avec une arbalète à la main en plein milieu de la nuit comme un geek en mal de sensations fortes. Et puis quatre contre une ? Autant dire que vous ne prenez pas de risques !

— Mais tu es une vampire ! s'indigna la femme.

Elle s'était approchée de trois mètres. Oups ! Ils me faisaient parler pour me cerner discrètement.

— Tu tues des gens.

— Bien sûr que non ! Je n'ai tué qu'une seule personne dans ma vie... et elle était déjà morte. Je vous ai déjà dit que vous ne connaissiez rien de moi ! Quoi ? Je suis une vampire, alors je mérite qu'on me tire dessus ?

— Euh... Oui.

— N'importe quoi ! Vous êtes des ados et pourtant je n'essaie pas de vous tuer, que je sache. Enfin, si vous continuez à abîmer ma voiture, je n'aurai peut-être plus autant de scrupules, marmonnai-je.

Une fois mon sermon terminé, je me rendis compte qu'il était temps de disparaître avant que ma chance tourne. Dieu merci, j'étais garée à côté de la rampe d'accès.

Après avoir rapidement traversé les deux mètres qui me séparaient du mur et évité une balle et deux flèches, je sautai par-dessus le rebord sans demander mon reste aux Lames de la Connerie, avant de me réceptionner sur mes pieds dans la rue en dessous.

CHAPITRE 12

Je m'échappai en boitant, attrapai le premier sans-abri venu et, non sans m'être excusée platement, l'attirai derrière une benne à ordures pour un en-cas régénérant. Comme d'habitude, boire du sang plaisait à mon corps, mais pas à mon esprit. Mes propres actions me dégoûtaient.

Au bout de quelques secondes (c'était toujours très rapide), je déposai mon donneur de sang endormi, le sourire aux lèvres, sur une pile de cartons. La nuit était chaude. Il s'en remettrait facilement. De plus, à cet endroit, personne ne le remarquerait.

Je fus étonnée de constater que mon épaule avait guéri avant même que je quitte l'allée. La balle se libéra de la plaie et tomba dans mon soutien-gorge.

Je l'attrapai et l'observai gravement. Non. Je n'aurais pas su faire la différence entre une balle et un godemiché. Alors, je la remis à sa place pour la montrer à Sinclair plus tard. Ou peut-être à Nick Berry... Il devait en savoir long sur le sujet. Mais oserais-je l'impliquer dans cette affaire ?

Je hélai un taxi et réussis à rentrer à la maison juste avant l'aube. Cependant, au moment de le payer, je me rendis compte que j'avais laissé mon portefeuille dans ma voiture. Qu'à cela ne tienne : je me servis de mon pouvoir surnaturel. Tant pis pour ma conscience. Au moins, il repartit de bonne humeur !

Comme prévu, ce fut panique à bord sitôt que je mis un pied dans la maison. Jessica et Marc crièrent à l'unisson en me voyant. Puis, Jessica s'empara de son téléphone portable tandis que Marc m'incitait à retirer mon tee-shirt pour inspecter ma blessure.

— Euh..., fit-il en tapotant mon épaule comme s'il s'agissait d'une côte de bœuf. Je ne vois rien du tout.

Je toussai. Pas la peine de leur expliquer comment je m'étais guérie.

— Qui est-ce que tu appelles ? demandai-je à Jessica.

— Tu le sais très bien, répondit-elle avant de s'exclamer : Betsy a été attaquée ! Elle vient de rentrer !

— Ah non ! Pas Sinclair ! Je n'ai vraiment pas besoin de ça ! (Je jetai un coup d'œil à ma montre.) De toute façon, il n'arrivera jamais à temps.

— C'est vrai qu'il ne t'a pas aidée du tout, jusqu'à présent, rétorqua Marc avant de rouler mon tee-shirt en boule. Autant le jeter, ma belle. Il est foutu. Alors ? Ça fait quoi de se faire tirer dessus ?

— J'arrive pas à croire qu'un docteur me pose cette question ! Ça fait mal, pardi !

— Est-ce que c'est différent pour les vampires ? J'ai vu beaucoup de blessures par balle à l'hôpital, mais aucune ne s'est jamais refermée aussi vite !

— Comment pourrais-je le savoir ? C'est la première fois qu'on me tire dessus ! Bien sûr, je pouvais voir les balles arriver vers moi...

— Cool ! Comme dans *Matrix* ?

— Non, plutôt comme des balles de base-ball très rapides. J'ai réussi à en éviter la plupart, mais c'était sportif.

— Dieu merci, tu vas bien ! s'exclama Jessica.

Je rougis de plaisir avant qu'elle gâche tout en ajoutant :

— Imbécile ! À quoi est-ce que tu pensais ?

— Hé ! Pas la peine de crier ! J'allais juste récupérer ma voiture pour rentrer à la maison ! Je suis la victime, dans l'affaire. Je ne vois pas ce que j'ai fait de mal.

— Je vais étrangler ce Sinclair, marmonna-t-elle.

Quand Jessica était en colère, elle mordait l'intérieur de ses joues, ce qui faisait ressortir ses pommettes. Ainsi, elle avait l'air d'une reine égyptienne en manque de milk-shakes.

— Il t'a entraînée dans cette histoire... Il t'a mise en danger...

— Ça n'a rien à voir avec notre plan de départ. C'est arrivé après. Les... (Je n'arrivais pas à dire leur nom sans glousser.) Les Lames de la Justice m'attendaient dans le parking.

Marc et Jessica échangèrent un regard ahuri.

— Croyez-moi, je sais très bien ce que vous pensez...

— Ça craint ! répondit Jessica.

— Carrément ! ajouta Marc.

— Je parlais de leur nom, mais vous avez raison. Une embuscade, ce n'est pas cool de leur part du tout. Euh, écoutez, il faut que j'aille prendre une douche. Je me sens sale. On en reparlera tout à l'heure, OK ?

Ils attendirent derrière la porte de la salle de bains que j'aie fini de me laver. N'importe quoi ! Au moins, Marie n'était pas dans les parages. Je n'aurais jamais pu raconter toute cette histoire devant un enfant.

Une fois propre, j'enfilai un short en coton et un tee-shirt avant de me diriger vers l'escalier. Pendant tout le trajet jusqu'au salon, Jessica et Marc me bombardèrent de questions.

— Comment as-tu réussi à t'enfuir ? Dis-moi tout ! m'ordonna finalement Jessica quand elle comprit que je ne leur prêtais pas attention. Commence par : « J'ai décidé de jouer aux appâts, il y a six heures, comme la blonde que je suis. » et finis avec : « Et alors je suis rentrée, couverte de sang et l'air crevé. »

— Ça ne peut pas attendre ? négociâi-je. Je vais devoir tout répéter à Sinclair de toute façon. Quelle nuit ! J'ai hâte d'être à demain. Ce soir, je veux dire.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit dans un tel fracas que nous sursautâmes à l'unisson. Faites place au prince des ténèbres !

— Tu vas bien ? demanda Sinclair en traversant la pièce en un éclair pour examiner mon visage.

— Bien sûr ! Entre, voyons ! fis-je d'un ton sarcastique. Et n'oublie pas de t'essuyer les pieds. Je vais bien. Ce n'était pas la peine d'accourir jusqu'ici. Qu'est-ce que tu as fait de tes chaussures ?

Jessica toussa nerveusement.

— Je lui ai plus ou moins promis de le tenir au courant.

Cette information me fit oublier le fait que Sinclair avait les pieds nus sous son costume trois-pièces.

— Tu as fait quoi ?

— Vous discuterez de ça plus tard, remarqua impatiemment Sinclair.

Il faisait glisser ses mains sur mon visage, mon cou, mes épaules et mes bras. Je le repoussai quand il tenta de soulever mon tee-shirt pour observer mon ventre.

— Au contraire, je veux en parler maintenant.

Avant d'avoir pu ajouter quoi que ce soit, je me rendis compte que j'étais fatiguée. Vraiment très fatiguée. Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées. Il commençait à faire clair dehors.

— Oups, murmurai-je tandis que Sinclair et le salon s'éloignaient et que je me rapprochais dangereusement de la moquette.

— Je déteste ça, marmonnai-je exactement quinze heures plus tard.

Je sursautai en ouvrant les yeux. Sinclair était assis sur une chaise à côté de mon lit. Il avait enlevé sa veste.

— Oh ! mon Dieu !

Il frissonna.

— Ne m'appelle pas comme ça. Bonsoir.

— C'est injuste ! Pourquoi est-ce que tu n'as pas besoin de dormir toute la journée ?

— Parce que je suis plus vieux que toi. Bien, dit-il en refermant son livre.

Il s'agissait d'un vieux manuel scolaire de la collection de Jessica. Le pire passe-temps du monde, si vous voulez mon avis, *ex æquo* avec le golf, peut-être.

— Raconte-moi tout ce qui s'est passé hier soir.

Je fis comme si je n'avais pas entendu sa requête.

— Est-ce que tu as dormi, au moins ? demandai-je d'un air suspicieux.

Je commençais à le connaître. Il m'adressa un sourire moqueur.

— Je me suis allongé près de toi pendant quelques heures.

— Pervers !

— Non, mais si je l'étais, abuser de toi aurait été un jeu d'enfant.

— Est-ce que je t'ai déjà dit que je ne t'aimais vraiment, vraiment pas ?

— Ah ! s'exclama-t-il d'un air enjoué. Il y a du progrès : ce n'est plus de la haine.

— Vraiment, vraiment pas ! Où sont mes colocataires ? Je n'ai pas envie de me répéter.

— On est là ! firent-ils en chœur en entrant dans la chambre.

— Moi aussi, ajouta Tina en les suivant. Est-ce que vous allez bien, Majesté ?

J'avais abandonné l'idée de la faire m'appeler par mon prénom.

— Je vais très bien. Une seule balle m'a touchée, répondis-je en ignorant le ricanement de Marc.

Je vis la mâchoire de Sinclair se crispier. Étrange.

— Ils t'ont tiré dessus ? demanda-t-il d'un calme effrayant.

— Crois-moi, ma voiture est la plus à plaindre dans l'histoire. Ce qui me fait penser que je dois aller la récupérer. Ainsi que mon sac. Avec toutes ces émotions...

— Reprends depuis le début, s'il te plaît.

Alors, je leur racontai tout ce dont je me souvenais. Sans rien omettre. Et personne ne m'interrompit... ce qui fut une expérience nouvelle pour moi.

— Ils savaient que vous étiez une vampire, remarqua Tina une fois mon récit terminé.

Elle paraissait affectée par cette information.

— Euh... oui ! Bonne observation. Comment l'ont-ils su ? Après tout, beaucoup de vampires ne me croient pas !

— Ça marche aussi pour les précédentes victimes, glissa Marc.

— Dans ce cas-là, je suppose qu'un vampire les dirige dans l'ombre ? proposai-je.

— Sûrement, acquiesça Jessica. Qui d'autre saurait distinguer un vampire d'un humain ?

Sinclair hocha la tête.

— Et ils t'attendaient. (Malgré son air détaché, il ne cessait de serrer et desserrer les poings.) Ils savaient où te trouver.

— Apparemment. (Je n'avais pas eu le temps de réfléchir à l'étrangeté de la situation.) Arrête de faire ça, ça me stresse. Oh ! J'ai failli oublier !

Sautant du lit, je courus vers ma commode où j'avais posé la balle après avoir mis mes vêtements au sale.

— J'ai une preuve ! m'exclamai-je fièrement en la montrant à tous.

— Génial, Nancy Drew ! dit Marc d'un air moqueur.

— Ta gueule. Jetez-y un coup d'œil, dis-je en la donnant à Sinclair qui l'examina brièvement avant de la tendre à Tina.

— C'est une balle à tête creuse, répondit-elle, surprise.

— Ça alors, une vampire spécialiste en armes à feu ! s'exclama Jessica.

— Ça m'occupe, rétorqua l'intéressée. Je l'examinerai de plus près tout à l'heure.

— J'ai pensé qu'on pourrait la montrer à Nick.

— L'inspecteur Nick Berry ? Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, remarqua Sinclair. Il vaut mieux ne pas l'impliquer dans nos affaires.

— Il l'est peut-être déjà. Il m'a arrêtée l'autre jour pour me poser un tas de questions. Ne t'inquiète pas, ajoutai-je en voyant les regards interrogatifs de Tina et Sinclair, ton pouvoir fait toujours son effet. Il ne se souvient pas du tout de ma mort.

— Et pourtant, il est venu te voir, dit Tina, visiblement troublée.

— C'est une coïncidence, la rassurai-je. Il a reconnu ma voiture, alors il m'a fait signe de m'arrêter.

Silence de mort.

— Tu ferais mieux de te reposer, m'ordonna finalement Sinclair en se levant de sa chaise. Passe la nuit au lit.

— Merci, mais j'ai déjà passé la journée au lit, je te signale. Ça suffit largement.

Comme d'habitude, il ne prêta aucune attention à ce que j'avais à dire.

— Tina et moi allons réfléchir à...

— Je vais bien ! Combien de fois vais-je devoir vous le répéter ? Arrêtez de vous moquer de moi ! De toute façon, je dois aller travailler. Je ne peux pas rester au lit.

— Hors de question.

— Et puis quoi encore ? m'exclamai-je en le fusillant du regard. Quand est-ce que tu finiras par comprendre que tu n'as aucun droit de me donner des ordres ?

Jessica s'éclaircit la voix.

— Euh, Betsy !

Je ne lui accordai pas la moindre attention.

— Je n'écoute jamais...

— Ça, je m'en suis rendu compte.

— Le seul effet que ça a sur moi, c'est de m'énerver.

— Bets.

— Franchement, il y a des choses bien pires que de m'écouter, lança Sinclair. Ce faux air d'indépendance que tu essaies d'afficher commence à me fatiguer.

— « Faux » ? Écoute, sale con...

— Betsy ! (Jessica m'attrapa le bras si fort que je ne l'aurais pas supporté si j'avais encore été en vie.) Il faut que je lui parle, lança-t-elle à l'attention des autres personnes dans la pièce avant de m'entraîner vers la salle de bains.

J'eus du mal à me défaire de sa poigne de fer.

— Quoi ? Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, j'étais en pleine conversation ! Ça ne pouvait vraiment pas attendre ?

Elle baissa la voix, consciente que les vampires de l'autre côté de la porte pouvaient tout entendre.

— Je voulais t'empêcher de t'enfoncer encore plus.

— M'enfoncer ? Je commençais à peine à m'échauffer, ma belle !

— Bon. Je sais que tu ne l'apprécies pas... ou, du moins, que tu t'es persuadée que tu ne l'aimes pas. Mais Bets ! C'était la scène la plus romantique au monde ! Il t'a rattrapée avant que tu tombes par terre, tête la première. Il a bougé instinctivement. Après, il t'a portée jusqu'à ton lit – même si je ne sais toujours pas comment il a su où se trouvait ta chambre. Et après, il n'a plus quitté ton chevet.

— Beurk !

— Au contraire. Quand je suis venue vérifier que tout allait bien, sur les coups de midi, vous... euh... reposiez en paix tous les deux, son bras était autour de tes épaules et tu t'étais blottie contre lui.

— C'est faux ! rétorquai-je, sous le choc.

N'avais-je aucune dignité lorsque je dormais ?

— Je dis la vérité, Bets. Quand je suis revenue quelques heures plus tard...

— La curiosité te tuait, c'est ça ? Tu commences à m'inquiéter...

— Hé ! La situation était intéressante, j'y peux rien ! Bref, Éric s'était réveillé. Il m'a demandé s'il pouvait m'emprunter un de mes vieux livres et si j'aurais l'amabilité de lui apporter un café. Un vrai gentleman !

— Tu n'es pas une serveuse.

— Non, mais je suis une bonne hôtesse de maison. Ce que je veux dire, c'est qu'il a été très agréable et il est très attentionné avec toi.

— Pas du tout !

— Tu devrais le traiter plus gentiment, dit-elle sur un ton plein de reproches.

Traîtresse ! Je pris une grande inspiration qui me fit tourner la tête.

— Et moi, je pense que...

Un coup sur la porte nous interrompit. Nous retournâmes aussitôt dans ma chambre. À ma grande surprise, Sinclair et Tina avaient disparu.

— Il a préféré partir, répondit Marc à ma question silencieuse. Tina, elle, m'a dit très poliment au revoir avant de le suivre. (Il secoua la tête.) Tu comptes vraiment aller travailler ce soir ?

— Évidemment !

— C'est juste que... (Marc paraissait inquiet, ce qui lui arrivait rarement.) Tes agresseurs savaient qui tu étais. Ils vont peut-être essayer de te retrouver.

Cette idée m'étonna autant qu'elle me déplut.

— Je ne crois pas, répondis-je finalement après y avoir réfléchi un instant. Comment connaîtraient-ils mon lieu de travail ?

— Ils savaient où tu t'étais garée, remarqua-t-il.

— Je dois y aller. Sinon ce salaud de Sinclair va croire que je lui ai obéi.

— Quelle horreur ! se moqua Jessica. Tu as raison, mieux vaut ne pas suivre les conseils avisés d'un homme beaucoup plus expérimenté et intelligent que toi !

— Si c'était moi, je ferais tout ce qu'il me dit, rétorqua Marc d'un air béat. Une vraie montagne de muscles. Et il se la joue placide et sérieux, mais je suis sûr qu'une fois entre les draps...

— Ça suffit ! criai-je en chœur avec Jessica.

— Tu sais que c'est vrai. (Il remua les sourcils d'un air pervers.) Après tout, Betsy, tu as pu le vérifier toi-même il n'y a pas si longtemps...

— Je n'ai pas envie d'en parler, répondis-je sur un ton sans appel. Il m'a roulée. Il savait pertinemment qu'il deviendrait roi s'il couchait avec moi.

Non, je n'avais vraiment aucune envie d'en parler. Pourtant, j'y pensais énormément. Ça avait été l'expérience sexuelle la plus intense et la plus jouissive de toute ma vie. Pendant qu'il était en moi, j'avais pénétré à l'intérieur de son esprit. J'avais pu lire ses pensées. Des pensées plutôt agréables. À ce moment-là, durant l'acte, il avait eu une réelle affection pour moi.

Peut-être même m'avait-il aimée...

— Allez, fit-il de sa plus belle voix de docteur, c'était il y a trois mois. Il y a prescription, pas vrai ? Et puis, il est clair que Sinclair et Tina t'adorent. Où est le problème ? Quand est-ce que tu vas finir par leur pardonner ?

— Un millier d'années, répondis-je en tâchant de ne pas montrer mes émotions.

Marc avait le béguin pour Sinclair. Il ne pouvait pas comprendre. Quant à Jessica, elle m'avait demandé d'être plus gentille avec lui. Génial !

— C'est le nombre d'années de galère dont j'ai écopé, grâce à lui.

— Je sais et, crois-moi, j'en suis désolé. Ne pleure pas, dit-il sur un ton plus doux. Mais tu dois admettre qu'il y a pire que d'être traitée comme une reine par des vampires, pas vrai ?

— Je ne veux plus en parler.

— OK, répondit aussitôt Jessica. (Elle fusillait Marc du regard.) Ne te force pas à faire quoi que ce soit. Habille-toi. Je

vais te préparer une tasse de thé et après, on ira récupérer ta voiture.

Je reniflai bruyamment.

— OK. Je viendrai te rejoindre dans la cuisine. Je meurs de soif. Hé, arrêtez de me dévisager !

— Désolé ! s'excusèrent-ils à l'unisson.

— Oh ! pitié ! Comme si j'avais envie de vous mordre, marmonnai-je. Je me change et j'arrive.

Au moment où ils quittèrent la pièce, je crus entendre la porte d'entrée s'ouvrir. Génial, encore des visiteurs ! C'était reparti !

Quand je me retournai vers mon placard, je faillis tomber à la renverse sur Marie.

— Ne refais plus jamais ça ! criai-je avant de me calmer. Je suis désolée, ma puce, mais je ne peux pas jouer avec toi ce soir. J'ai eu une très mauvaise nuit et, pourtant, elle ne fait que commencer. Va voir ton père.

— OK, répondit-elle avec l'air le plus sérieux du monde, mais si j'étais vous, je n'ouvrirais pas la porte.

Oui, oui, c'est ça... Elle était partie quand je sortis de la salle de bains. J'enfilai un chemisier par-dessus un short et mis des sandales noires. Puis, je me peignai rapidement les cheveux avant de me décider à redescendre.

Au moment où j'ouvris la porte, j'eus la surprise de ma vie.

CHAPITRE 13

*Journal du père Markus, prêtre paroissien,
Église Saint-Pieux, 129 E. 7^e Avenue,
Minneapolis, Minnesota.*

Exécuter les démons ne se révèle pas aussi satisfaisant que je l'avais pensé. Je n'arrive pas à croire que j'écris une chose pareille ou que j'ose même le penser. Après ma mort, ces notes reviendront à la Sainte Église. Que pensera-t-on alors de moi ? Pire, que pourrai-je dire pour ma défense face à notre Père Tout-Puissant ?

Au début, je voyais la main de Dieu en notre employeur. Aujourd'hui, je me demande s'il ne s'agissait pas plutôt de celle du Diable me poussant au péché d'orgueil. Je doute à présent de la validité de certaines de mes certitudes. Si je me suis trompé, qu'advient-il de moi ? Et des enfants ? On dit que tout arrive pour une raison... et si Dieu avait également créé les vampires ?

L'argent, l'équipement, l'entraînement des Lames de la Justice... les informations sur les vampires à attaquer. Je pensais sincèrement agir pour le mieux. La Sainte Bible dit : « Tu ne tueras point », mais ces créatures ne sont-elles pas déjà mortes ? Je pensais que Dieu agissait à travers moi, à travers les enfants, mais maintenant...

Tout a commencé lorsque les deux femelles se sont échappées. Elles étaient toutes les deux très belles, l'air jeune, et avaient la puissance de dix tigres. Malgré les blessures que nous avons infligées à la plus petite, elle est parvenue à nous fausser compagnie. C'était la première fois que nous faillions à notre mission. Le moral des enfants s'en est ressenti. Même Ani, qui

est pourtant d'une nature optimiste, n'a pas pu dissimuler son inquiétude.

Et puis, il y a eu la vampire du parking.

J'arrive à me demander si elle en était vraiment une.

Notre employeur ne s'est jamais trompé, mais cette femme n'a pas retroussé les babines quand nous l'avons acculée. Elle n'a même pas essayé de nous mordre. Elle semblait surprise et énervée. Malgré son allure féline, elle ne s'est pas servie des armes habituelles des morts-vivants : hypnose, contrôle de l'esprit ou séduction. Au lieu de ça, elle a crié sur Jon et s'est moquée du reste d'entre nous. Elle nous a donné l'impression d'être des idiots. Pire, nous avons fini par le penser nous-mêmes. Et au lieu de nous attaquer, elle s'est enfuie. Ça nous a permis d'apprendre une nouvelle leçon : l'altitude convient aux vampires.

Ani a trouvé un sac dans la voiture de la femme... de la vampire. Voilà encore autre chose. Cette vampire possède une voiture, un travail, une vie. Elle avait tous ses papiers sur elle, jusqu'à sa carte de bibliothèque !

Des vampires allant à la bibliothèque.

Le nom était bien le bon : Elizabeth Taylor. Mais rien d'autre ne semblait en phase avec ce que je connaissais des morts-vivants.

Le doute nous tiraille tous. Il risque de nous être fatal.

Jon nous a alors proposé un plan simple, mais osé. C'est comme ça que nous nous retrouvâmes le lendemain soir sur Summit Avenue.

À notre grande surprise, la porte d'entrée n'avait pas été verrouillée. Il y avait plusieurs voitures garées dehors et, une fois à l'intérieur, nous aperçûmes une cuisinière en train de traverser le hall d'entrée, les bras chargés de courses. Elle nous accorda un regard blasé avant de disparaître dans une autre pièce. Soudain, une voiture démarra à l'extérieur. Bill alla voir ce dont il s'agissait. Il nous informa que le jardinier venait de partir.

— Bizarre, commenta Ani.

Elle étudiait la philosophie à l'université. Nous avons beaucoup de respect pour son opinion.

— Pourquoi conduit-elle une vieille Ford si elle vit dans une maison pareille ? Et que font tous ces gens ici ? Sont-ils au courant ? Dans ce cas-là, sont-ils de son côté ? Ou des prisonniers retenus contre leur gré ? Je n'ai remarqué aucune marque sur leur corps. Ils ne semblent pas avoir servi de nourriture...

Avant que nous ayons pu répondre à ses questions toutes plus troublantes les unes que les autres, une très jolie Afro-Américaine dévala l'escalier, suivie d'un médecin ! C'était un jeune homme à l'air vif avec des cheveux châtons. Il portait une blouse vert clair. Il avait l'air très surpris de nous voir.

— Génial, marmonna la femme.

Malgré son allure émaciée, elle était ravissante. Sa peau d'ébène semblait avoir des reflets rouges et ses pommettes saillantes lui donnaient un air de royauté. Ses yeux prirent un éclat menaçant lorsqu'elle s'approcha de nous. Elle me parut soudain étrangement familière.

— Laissez-moi deviner : Les Lames de la Justice. Ça tombe bien, j'ai deux mots à vous dire.

— C'est notre amie que vous avez attaquée ! ajouta le docteur sur ses talons.

Quelle situation embarrassante ! Nous n'avions aucun pouvoir face à des humains. Nous ne pouvions pas les tuer ! Et c'était la première fois que nous rencontrions une vampire qui avait des amis vivants.

Où avais-je bien pu rencontrer cette femme ?

— Peut-être qu'il s'agit d'animaux de compagnie, suggéra Ani derrière moi.

— Peut-être que vous êtes dans une propriété privée, rétorqua froidement la femme. La mienne. Alors à moins que vous soyez venus vous excuser auprès de mon amie, je vous conseille de dégager. Non, en fait, on ne veut même pas entendre vos excuses. Cassez-vous.

— La porte était ouverte, intervint Jon.

— Oh ! Alors ça change tout, remarqua le docteur en souriant. On peut pas parler d'effraction si aucune serrure n'a été fracturée.

Sa tentative de plaisanterie réussit à nous détendre légèrement, mais la femme campa sur ses positions.

— Sortez d'ici, répéta-t-elle d'une voix menaçante. Je vais compter jusqu'à trois. Après quoi, je sors le fusil de chasse. Si ça ne suffit pas, je remplirai des pistolets à eau de Javel. Je peux aussi lâcher les chiens sur vous et...

— Jessica Watkins ? demandai-je, surpris.

Elle cligna un instant des yeux, clairement déstabilisée.

— Oui, et alors ?

— Je suis le père Markus. Vous avez fait un don d'un demi-million de dollars à ma paroisse.

J'avais enfin réussi à resituer son visage. Je ne l'avais pas reconnue avec son jean délavé et son tee-shirt Gap. Lorsque je la voyais dans des galas de charité, elle était toujours habillée en tailleur.

— Quelle surprise ! C'est toujours un plaisir de vous voir !

Prise au dépourvu, elle me laissa lui serrer la main.

— Euh... oui ! C'est un plaisir de vous voir également. Que faites-vous avec ces idiots ?

— Ce sont mes enfants, la corrigeai-je d'une voix ferme.

Elle me dévisagea.

— Alors vous êtes ce genre de prêtre !

Comme la réputation de l'Église avait beaucoup souffert ces dernières années, je choisis de passer outre à son commentaire.

— Je m'occupe d'eux, expliquai-je patiemment, et ils m'aident aussi car je commence à me faire vieux. Nous accomplissons la volonté de Dieu.

— Pas cette fois, mon père ! Betsy ne vous a jamais rien fait. Laissez-la tranquille !

— Nous sommes ici pour résoudre ce mystère, répondis-je. Nous ne sommes pas sûrs de savoir si votre amie est... ce que nous pensons qu'elle est.

— C'est pour ça que vous vous introduisez chez moi armés jusqu'aux dents ? Je suis surprise que vous ne vous soyez pas présentés ici à midi comme les lâches que vous êtes ! s'exclama-t-elle d'une voix emplie de venin.

Aucun doute, elle était bien la fille de son père. Cet homme était connu pour faire pleurer les directeurs des entreprises qu'il rachetait.

— Nous ne ferions jamais une chose pareille, répondis-je, offensé. Même les morts-vivants méritent un sort honorable.

— Vous voulez dire à cinq contre un, acculé pour finir avec un pieu dans le cœur ? Père Markus, je ne pensais pas que vous étiez un tel couard.

Ces mots me blessèrent. J'étais un honnête homme et un bon prêtre. Je luttais contre les morts-vivants. Je sauvais des vies. Je n'avais rien d'un lâche.

Comme à son habitude, Ani ne put s'empêcher de prendre ma défense.

— Ne parlez pas au père Markus comme ça, menaça-t-elle. À part si vous voulez avaler vos dents, bien sûr !

Ani était une grande femme. Elle faisait presque ma taille. Elle avait des cheveux de jais coupés juste sous les oreilles et des yeux en amande. Sa mère était japonaise. Elle n'avait jamais connu son père, mais si on se fiait à la couleur de sa peau et à sa stature, il avait sûrement été originaire d'Europe du Nord. Grâce à ses membres longs et fins, elle courait plus vite que tous les gens que je connaissais. En fait, quand nous l'avions recueillie, elle hésitait à se présenter aux jeux Olympiques.

— Ani, murmurai-je.

— Tu t'en prends même aux gens normaux, la bimbo ? rétorqua Jessica. Vous entrez chez moi pour trouver mon amie, sans frapper, armés jusqu'aux dents et maintenant tu oses me menacer ? Ma belle, tu aurais dû rester au lit, ce matin !

Les enfants paraissaient mal à l'aise. Je ne pouvais pas leur en vouloir. Chasser les vampires était une chose. Mettre l'une des plus grandes fortunes du pays en colère en était une autre. D'ailleurs, même sans argent, Jessica aurait été impressionnante. Elle avait la prestance de son père.

— Écoutez, pourquoi ne pas essayer de s'entendre ? intervint le docteur, brisant le silence gêné qui s'était installé. Mon Père, pourquoi ne vous rendez-vous pas à l'étage dans la chambre de Betsy...

— Betsy ? répétais-je.

— ... pour l'asperger d'eau bénite. Ainsi, vous auriez la réponse à votre question, pas vrai ?

— Marc, commença Jessica.

Il la fit taire d'un mouvement de tête.

— Eh bien, répondis-je en toussant, elle serait gravement brûlée. Cela pourrait même la tuer ou la rendre aveugle. Il s'agit de votre amie.

— C'est un risque que nous n'avons pas peur de prendre ! s'exclama le docteur.

— Nous venons avec lui, fit Jon.

— Très bien, mais vos joujoux restent ici. Ne prenez que l'eau bénite. Ça devrait être suffisant pour des chasseurs de vampires de votre calibre, n'est-ce pas ?

Son sourire amical contredisait ses paroles. S'il s'agissait d'un piège, je n'arrivai pas à comprendre lequel.

— Oui.

— Allez-y alors. On vous attend ici !

Son air joyeux était déstabilisant.

Derrière moi, les enfants déposèrent leurs revolvers et leurs couteaux. Quand ils eurent fini, il y avait un tas impressionnant sur la table en merisier. Quant à moi, je n'avais jamais eu besoin que de ma croix et de mon eau bénite. Les vampires ne m'attaquaient jamais, ils se dirigeaient vers les enfants.

— Bien, repris-je en inspirant profondément. Allons-y. Mais avant toute chose... (Les enfants baissèrent la tête tandis que je fermai les yeux.) Oh ! Père Tout-Puissant, guide ma main et protège notre famille. En ton nom, Amen.

— Amen, répétèrent-ils à ma suite.

Étonnamment, le docteur et Jessica nous imitèrent.

— Deuxième étage, m'indiqua-t-il. Cinquième porte sur la gauche. Faites attention à la septième marche, elle grince.

Je ne pus m'empêcher de le dévisager, perplexe. La situation devenait plus étrange de minute en minute. Mais nous avions une mission à remplir. Nous avions même reçu la permission de la terminer.

Après avoir ouvert la bouteille d'eau bénite, j'ouvris le chemin vers l'escalier.

CHAPITRE 14

À l'instant où j'ouvris la porte, à ma grande surprise, je reçus une pleine bouteille d'eau à la figure. Je toussai un instant avant de me mettre à éternuer.

Génial. De l'eau bénite ! Ce truc-là était pire que du poivre. Je ne cessai d'éternuer, de tousser et de hoqueter jusqu'à ce que ma vision s'éclaircisse.

Il y avait foule dans le couloir, mais mon regard fut tout de suite attiré par le grand homme habillé en noir qui brandissait sa croix dans ma direction.

— Alors là, merci ! rétorquai-je. Qu'est-ce que je vous ai fait, d'abord ? Je n'embêtais personne à ce que je sache, et on m'asperge d'eau bénite ? Regardez un peu mes cheveux ! Et mon chemisier ! Putain, je venais juste de me changer ! (Je secouai l'eau de mes pieds. Heureusement pour eux, c'étaient les sandales de la saison précédente. Puis, je me frayai un chemin au milieu de la bande de cinglés.) C'est ça qu'on vous apprend à l'école, petits cons ? Est-ce que je me permets de venir chez vous pour vous balancer de l'eau bénite au visage moi, hein ?

— Nous... euh...

— Franchement !

Je dévalai l'escalier et les entendis essayer de suivre mon rythme. Personne ne bronchait. Tant mieux ! J'étais loin d'avoir fini.

— Encore une chose ! On ne vous a jamais appris à frapper ? Qu'est-ce que vous fabriquiez dans mon couloir ? Vous n'avez rien de mieux à faire ?

Marc et Jessica m'attendaient aux pieds de l'escalier. Marc avait un sourire de vainqueur. Jessica paraissait furieuse. Rien de bien nouveau.

— Quelque chose ne va pas ?

— Vous n'allez pas me croire ! m'exclamai-je. Quand j'ai ouvert la porte de ma chambre, cet imbécile en noir m'a aspergée d'eau bénite !

— Pas étonnant, c'est Marc qui lui a demandé de le faire.

— Tu as quoi ?

— Nous n'étions pas sûrs, commença le gros idiot en noir. (Il paraissait perplexe, effrayé et repentant à la fois.) Nous pensions que vous étiez une vampire.

J'étais une créature de Satan sans cœur. Je n'allais pas me laisser attendrir comme ça. Peu importait le fait qu'il ressemble à un grand-père – au mien, pour être précise.

— Évidemment que je suis une vampire, crétin ! Je devrais t'arracher les dents pour jouer au craps avec.

— Mais, mais, c'est impossible ! s'exclama l'un des ados.

Je le fusillai du regard... et le reconnus soudain. Ils firent un pas en arrière en voyant mon expression.

— Hé ! Je vous reconnais ! Vous êtes les Justiciers Lamentables !

— Les Lames de la Justice, corrigea le surfeur de la nuit précédente.

— Vous bousillez ma voiture et vous avez le culot de vous pointer chez moi ? (Je me retournai vivement vers Marc et Jessica.) Ils ne vous ont pas fait de mal, au moins ?

— Nous ne ferions jamais une chose pareille ! s'exclama l'idiot en noir qui eut le culot de paraître offensé. Nous ne tuons que les morts.

Je me rendis enfin compte qu'il portait une robe de prêtre. Aussi, je résistai à l'envie de lui arracher la tête pour jouer au foot avec. Irais-je en enfer pour avoir insulté un saint homme ? Même s'il le méritait ? Je m'en préoccuperais plus tard.

— Nous... (Je pris une inspiration qui faillit me faire tomber dans les pommes.) Nous vous cherchions.

— Le contraire m'aurait étonnée, rétorqua la femme.

Elle était très belle, grande – à peu près ma taille –, mais avec un air mauvais. Elle ressemblait un peu à Lucy Liu, avec une coupe de cheveux ratée.

— Vraiment étonnée.

— Vous croyiez vraiment qu'on ne se rendrait pas compte de votre petit manège ? (C'était un mensonge, bien sûr, puisque je n'avais rien remarqué.) Vous êtes dans de sales draps !

Attendez un peu que je raconte à Sinclair comment j'avais attrapé les Larmes de la Justice ! Et toute seule en plus !

— Je ne crois pas..., commença le prêtre, mais j'étais encore trop remontée pour le laisser terminer.

— C'est quoi votre problème ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

— Eh bien, répondit l'idiot en noir. Rien du tout, à dire vrai.

— Ce n'est pas une vampire, insista le surfeur.

— Bien sûr que si, contra le plus petit en blanc avec des cheveux noirs coiffés en brosse.

— Non !

— Si !

— Non !

— Si !

Le sosie de Lucy Liu se dirigea vers la grande table du hall d'entrée et s'empara d'un couteau aussi long que mon avant-bras. Puis, elle le tendit manche vers l'avant à un Marc très étonné.

— Pourriez-vous, demanda-t-elle d'une voix aimable, m'enfoncer ceci dans l'oreille pour m'éviter d'écouter ces âneries ?

Je ne pus m'empêcher d'exploser de rire. J'avais du mal à rester en colère dans ces conditions. Ridicule, je sais.

— Je persiste à croire qu'elle n'est pas une vampire, reprit Bill une demi-heure plus tard.

Il avait une moustache de crème, mais je ne comptais pas lui faire la réflexion.

— Tu vas devoir me croire sur parole, rétorquai-je.

Nous nous étions installés dans le petit salon, l'un des nombreux de la maison. Jessica jouait les hôtes pour les gens qui avaient essayé de me tuer.

— Je suis vraiment une vampire. On ferait mieux de trouver un terrain d'entente.

— Vous ne pouvez pas nous en vouloir d'être surpris, remarqua Ani.

Elle s'appelait Ani Goodman. Un nom adéquat pour une chasseuse de vampires. La seule chose qui lui manquait, c'était une bonne coupe de cheveux.

— Vous avez l'air si...

— Prétentieuse ? l'aida Marc.

— Bruyante ? ajouta le père Markus.

— Agaçante, dit Jessica à son tour.

— Est-ce qu'on a déjà dit « prétentieuse » ? s'enquit Jon, le meneur qui ressemblait à un surfeur.

— Très drôle, répondis-je en croisant les bras et les jambes pour ne pas perdre la face. C'est bon ? Vous avez fini ?

— Pas tout à fait, répondit Marc.

— Tout ceci est très gênant, intervint le père Markus.

— Sans blague !

— Jusqu'à maintenant, nous pensions satisfaire la volonté du Seigneur.

— Oh ! Je croyais que vous parliez encore de moi.

— Ne vous inquiétez pas, ça ne saurait tarder, rétorqua Ani d'une voix douce qui fit éclater Jessica de rire.

Quand elles échangèrent un regard complice, l'ambiance devint un peu plus chaleureuse. Peut-être pourrions-nous réellement trouver un terrain d'entente.

— Les vampires que nous avons tués étaient des abominations. (Décidément, impossible de le faire changer de sujet !) Mais après les récentes révélations...

Je me tortillai sur ma chaise. Je connaissais très bien les atrocités dont étaient capables les vampires. Mais j'étais leur reine, même si ça paraissait ridicule, et je devais prendre mes responsabilités. Malheureusement, je ne savais pas par quoi commencer.

— Vous vous êtes réveillés un matin avec l'envie de tuer des vampires ? demanda Marc.

Il se fourra un éclair dans la bouche. Je faillis baver... Les pâtisseries avaient l'air tellement bonnes ! De la crème pâtissière s'échappa de l'extrémité du gâteau pour venir s'écraser sur son assiette. En relevant la tête, je me rendis compte que Jon me dévisageait. Détournant le regard, je pris une gorgée de thé.

- C'était dans votre horoscope ou un truc dans le genre ?
- Non, répondit Jon. Le père Markus a beaucoup de connaissances dans sa paroisse, des gens que nous n'avons jamais rencontrés, des gens du monde entier.
- C'est la vérité, concéda modestement le prêtre.
- Il y a quelques mois, il a commencé à recevoir des e-mails, puis de l'argent est apparu sur nos comptes bancaires pour que l'on s'achète des armes et de l'équipement. Quelque temps après, nous avons commencé à recevoir des listes de noms et d'adresses. L'endroit où frapper... et on y est allés.
- Comment vous ont-ils connus ? Où avez-vous appris à vous battre ?
- Ce sont des orphelins qui ont échappé au système, dit calmement le père Markus.
- Et alors ? demandai-je, étonnée.
- On a grandi dans la rue, répondit Ani, la bouche pleine. Elle avala son biscuit avant de continuer :
- Rien de tel pour apprendre à se battre.
- J'ai attrapé Jon et Bill qui essayaient de voler mes pneus derrière l'église, se remémora le prêtre d'un air attendri. Je les ai pris sous mon aile. Ils ont incité les autres à nous rejoindre.
- Ooooh ! C'est trop mignon. Sauf qu'on n'en a rien à foutre, marmonnai-je.
- Pour le titre de meilleure hôtesse, on repassera.
- Qui vous finance ? demanda Jessica.
- Les Barjes de la Justice se concertèrent du regard.
- Pour tout vous dire, répondit prudemment le père Markus, nous l'ignorons. Notre...
- Manipulateur, l'interrompit Jessica.
- ... bienfaiteur préfère demeurer anonyme.
- Jessica leva les yeux au ciel tandis que Marc haussait les épaules. Je pensais aussi que c'était étrange, mais je ne fis aucun commentaire. Avec Jessica dans la même pièce que moi, c'était du temps perdu.
- Si j'ai bien compris, on vous procure tout ce dont vous avez besoin pour tuer des vampires, on vous offre tout ça sur un plateau d'argent et vous ne vous posez pas de questions ? Vous vous contentez de commencer la chasse ?

— Nous y avons réfléchi au début, se défendit Ani. Mais quand le premier vampire a failli tuer Drake, il a été plus facile de nous convaincre.

— Qui est Drake ?

— Il ne fait plus partie de l'équipe. Il réapprend à marcher.

— Oh ! dis-je en même temps que Marc.

— Bref, reprit-elle. Après cet accident, c'est devenu facile. Nous ne questionnions plus la moralité de nos actions. La plupart du temps, quand nous acculions un vampire, il était sur le point de mordre quelqu'un. Ou s'en prenait à une âme innocente pour s'amuser.

Je m'abstins de tout commentaire.

— Tout allait bien jusqu'à ce qu'on croise votre chemin.

Je pouvais enfin prendre la défense des vampires.

— Jusqu'à ce que vous croisiez le chemin de Tina et de Monique, en fait. Elles se sont échappées, elles aussi. Et pour votre gouverne, ce sont des crèmes ! Mais ce n'est pas comme si vous aviez pris la peine de le vérifier.

— Écoutez, on est vraiment désolés, dit-il en faisant tomber des miettes de biscuits à la vanille par terre.

Et puis quoi, encore ? Ne comptez pas sur moi pour passer l'aspirateur !

— Mais qui aurait l'idée de vérifier les références d'un mort-vivant ? Ce sont des vampires, donc ils sont maléfiques, donc il faut les tuer.

— Tu sais où tu peux te les mettre tes « donc » ? marmonnai-je.

Malheureusement, même si je ne pouvais pas l'avouer, il marquait un point. Que pouvais-je leur dire ? Étais-je censée les tuer tout de suite ? Je n'avais jamais tué une personne vivante auparavant.

Et comment pouvais-je penser à une chose pareille alors que nous partagions du thé Orange Pekoe et des biscuits ? Devais-je attendre qu'ils aient fini ou leur sauter dessus pendant qu'ils se resservaient ? Être un citoyen maléfique se révélait parfois très difficile !

Pendant que je me versais une tasse de thé et envisageais un massacre, j'entendis la porte d'entrée claquer, un étage en

dessous, mais ne fis aucune remarque. Nous avions déjà assez de problèmes comme ça.

Soudain, quelqu'un tapa à la fenêtre derrière moi. Quand je me retournai, je faillis recracher mon thé. Tina m'observait à travers la vitre, ce qui était déroutant puisque nous nous trouvions au premier étage.

« On arrive, articula-t-elle. Restez calme. »

— Pour l'amour du ciel ! m'exclamai-je en traversant la pièce pour ouvrir la fenêtre.

Tout le monde sursauta et Jessica poussa un cri de surprise en voyant qui se trouvait à l'extérieur. Je me rendis compte que j'étais la seule à l'avoir entendue frapper.

— Rentre et viens prendre le thé avec nous comme une personne civilisée. Tu as l'air d'un gros papillon de nuit, à flotter comme ça, à côté de la maison. Dépêche-toi.

Elle entra d'un air bougon, puis fusilla les Lames du regard.

— Nous sommes là, dit-elle dignement, pour vous sauver d'une mort certaine.

— Un biscuit ? proposa gentiment Ani.

La porte du petit salon s'ouvrit à la volée. Surprise : Sinclair déboula dans la pièce. Sans y être invité, comme d'habitude. Il ne resta pas immobile très longtemps. En un instant, il avait soulevé Jon du sol et le secouait comme un cocotier.

Un vrai chaos. Thé renversé. Biscuits éparpillés par terre rapidement écrasés sur le tapis vieux de deux cents ans.

Je m'interposai aussitôt entre Sinclair et Jon, les bras écartés, juste à temps pour être à nouveau aspergée d'eau bénite. Je secouai la tête pour faire tomber les gouttes de mes yeux avant de repousser Jon. Un petit peu trop fort. Il fit un vol plané et atterrit sur deux chaises dans un grand fracas qui fit trembler la porcelaine.

— Arrête ! criai-je. Ça ne fait pas avancer les choses, imbécile !

Je me retournai vivement pour éternuer sur la veste de Sinclair.

Les deux petits, Bill et Devo, s'étaient réfugiés derrière le père Markus qui brandissait sa croix. Ani avait la main refermée sur un couteau à beurre et était prête à bondir.

— Sa Majesté ne semble pas requérir d'assistance, remarqua Tina.

— Sans blague ? Merci d'avoir remarqué. Et si on s'asseyait tous gentiment pour boire une tasse de thé et manger les biscuits qui n'ont pas encore été écrasés.

— Pourquoi, demanda Sinclair en sortant un mouchoir de sa poche pour m'essuyer le visage, prends-tu le thé avec les chasseurs de vampires ?

— Parce qu'ils sont trop jeunes pour boire de l'alcool ?

Tina dissimula un sourire derrière sa main.

— Hé ! Je te reconnais ! s'exclama soudain Ani en dévisageant Tina.

— Tu te trompes, répondis-je rapidement. Tu ne l'as jamais vue. Tu dois la confondre avec une autre buveuse de sang.

— Bien sûr que non, rétorqua Tina. La dernière fois que je l'ai vue, elle était à l'autre bout d'une arbalète et je prenais mes jambes à mon cou.

Ani eut le culot de rougir. Je sentis la main de Sinclair se crispier sur mon épaule. Je poussai un cri de surprise.

— Ah non, ne recommence pas ! le prévins-je en battant frénétiquement des bras. Asseyons-nous et discutons comme des gens civilisés.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? demanda-t-il froidement.

— Parce que je te le demande gentiment ?

Il observa le mouchoir qu'il tenait. Maintenant qu'il ne me touchait plus, il commençait à se consumer. Si je comprenais bien, une fois éloignée de ma peau, l'eau bénite recommençait à blesser les vampires ? Étrange ! Il jeta le tissu dans une poubelle avant de se retourner vers les Nullards de la Justice.

— Selon le bon vouloir de ma reine, cracha-t-il entre ses dents, à ma grande surprise et au soulagement de tous les autres.

CHAPITRE 15

— **V**ous êtes conscients que vous n'êtes qu'une arme à la solde d'un inconnu ? Vous êtes un instrument. Un gros instrument stupide, fit Jessica en enfournant un nouveau cracker dans sa bouche. Vous le savez, au moins ?

— C'est pas vrai ! se plaignit Bill le Sauvage.

— Bien sûr que si ! Vous n'étiez même pas une équipe avant que ce Manipulateur apparaisse. Maintenant, vous vous amusez à enfoncer des pieux dans le cœur des vampires. Et vous ne savez même pas pourquoi !

Sinclair hocha la tête en guise d'approbation tout en sirotant son thé Earl Grey. Les vampires étaient tous confortablement installés d'un côté de la table, tandis que tous les autres s'étaient entassés de l'autre côté. Le père Markus portait son crucifix bien en vue par-dessus sa robe, ce qui mettait mal à l'aise les immortels. Quand ils essayaient de se tourner vers lui, la gêne était trop forte et ils détournaient le regard.

De l'autre côté de la table, les autres faisaient des bons d'un mètre chaque fois que Tina ou Sinclair se resservait du thé. C'était amusant à voir !

— Alors, qui peut bien être ce Manipulateur ? demanda Tina. Est-ce que quelqu'un a une petite idée ?

— Non, répondit Ani.

— Oh ! allez !

— Je vous le jure ! Notre correspondance a toujours été anonyme. On pensait qu'il s'agissait d'une victime de vampires pleine aux as. Vous savez, quelqu'un qui a perdu un être cher aux mains de... l'un des vôtres.

— Biiip ! Mauvaise réponse ! Merci d'avoir joué avec nous. Qu'avons-nous pour elle, Johnny ?

— Arrête de jouer au présentateur travelo, Marc, rétorquai-je. Les vampires ne comprennent pas. Ils ne regardent pas la télévision.

— En tout cas, pas pendant la journée, fit remarquer Sinclair d'un air hautain.

Marc sourit.

— Quoi qu'il en soit, je doute que ce soit le cas. Rappelez-vous, on a déjà dit que ce devait être un vampire car il sait reconnaître les morts des vivants. Comment une personne normale pourrait avoir de tels renseignements ? Ce n'est pas comme si Éric avait une liste... « Ah ! John Smith s'est relevé d'entre les morts. Je ferais mieux de le noter. »

— Non, répondit Sinclair en souriant. (Dieu merci.) Je ne tiens pas de liste.

— Hé ! C'était mon idée ! intervint Jessica. Mais tu as raison, le coupable est l'un de vous.

Elle désigna le côté vampirique de la table. En fait, elle me montrait du doigt en particulier. Je repoussai sa main.

— Vous devez découvrir qui et pourquoi. Et aïe ! Pas si fort, Betsy !

— Désolée, j'ai tendance à être nerveuse quand quelqu'un parle de meurtriers en me pointant du doigt. Alors pourquoi ? Pourquoi un vampire voudrait-il en tuer un autre ?

— Si nous le savions, nous saurions déjà de qui il s'agit, dit Tina d'un ton patient.

— Vous savez au moins d'où vient l'argent qu'on vous verse, dit Sinclair.

Ce n'était pas une question.

— Tous les transferts proviennent d'un compte suisse, expliqua le père Markus.

— Ah ! Les Suisses, marmonna Tina. Consultants en finances des Nazis, des dictateurs du tiers-monde et des vampires meurtriers.

Personne ne sut quoi répondre.

Le père Markus s'éclaircit la voix.

— Tout ce qui concerne nos instructions et notre *modus operandi* nous parvient par e-mails anonymes.

— « *Modus operandi* » ? me moquai-je.

Encore un qui avait trop regardé *Alias*.

— Devo, notre expert en informatique, a été incapable de tracer les messages.

— Ah ! Vous avez quand même pris la peine d'essayer ? demanda poliment Sinclair. (Même assis, il faisait passer tout le monde pour des nains.) Je pensais que vous vous étiez contentés de recevoir les ordres et de vous y plier, comme les bonnes petites marionnettes de chair que vous êtes.

— Sinclair ! m'exclamai-je.

Des marionnettes de chair ? Où était-il allé chercher ça ?

— A-t-on des suspects potentiels ? s'enquit rapidement Jessica.

Elle se leva pour faire les cent pas. Ça m'agaçait toujours, mais elle le faisait depuis quinze ans. Elle n'allait pas perdre l'habitude maintenant.

— Enfin, à supposer que vous vouliez connaître la vérité.

— Bien sûr ! répondit le père Markus, offensé.

— Pourquoi ? l'interrogea Tina. Nous sommes toujours des vampires et vous, vous êtes toujours notre nourriture, que je sache !

— Pas moi, jeune femme, remarqua-t-il gravement. (Marrant quand on savait que Tina avait plus de quatre-vingt-dix ans de plus que lui.) Servir le Seigneur est une chose, découvrir que l'on s'est servi de nous en est une autre, surtout quand on ne sait pas qui, ni pourquoi.

Tina paraissait convaincue, Sinclair, amusé.

— Découvrir ? intervint Marc en secouant la tête. Vous avez toujours su que quelqu'un se servait de vous. Il a fallu qu'un bon citoyen vous fasse la remarque pour que vous l'admettiez.

Le père Markus haussa les épaules, mais la rougeur de ses joues trahissait son malaise. Il ne savait pas quoi répondre.

— Nous pensons donc qu'il s'agit d'un vampire, récapitula Jessica qui fit tomber des miettes sur le tapis en se levant pour faire les cent pas. (Et merde !) Nous avons le suspect idéal dans cette salle.

— Qui ? demandai-je, surprise.

— Moi, répondit Sinclair.

— Eh bien, si vous nous avez envoyé tout cet argent, dit Ani, je vous en remercie.

— Réfléchissez un peu : Sinclair ? Le Manipulateur ? Bon, OK, c'est dans son caractère, mais il ne tuerait jamais d'autres vampires ! Hein ? Pas vrai ?

— Pourquoi pas ? s'enquit Marc. Je ne veux pas vous vexer, Sinclair, mais vous ne semblez pas apprécier la compétition...

— Vous êtes très observateur, Docteur Spangler.

Bien que sarcastique, le compliment le fit rayonner. Pour ma part, je voulais savoir comment Sinclair connaissait le nom de famille de Marc. Je ne le lui avais jamais donné.

— Et maintenant que Nostro est mort, continua Marc, à la manière de cette vieille femme d'*Arabesque*, en plus jeune, plus masculin et plus gay, vous pouvez réguler la population. Et vous n'auriez aucun problème pour financer les Lames de la Justice.

— C'est ridicule ! m'emportai-je. C'est peut-être un répugnant balai à chiottes qui prend son pied à jouer au chef, mais il ne massacrerait jamais ses propres sujets !

— Merci, Elizabeth, répondit-il poliment.

— Oh ! Il en serait capable, fit Tina avec son honnêteté habituelle, mais il le ferait lui-même. Il ne refilerait pas le sale boulot à une bande de... à d'autres personnes.

— Et puis, ajouta posément Sinclair, je ne m'en prendrais jamais à la reine.

Je ne pus m'empêcher de sourire. *Il m'aime, il m'aime vraiment, vraiment beaucoup !*

— Alors, on en revient à toi, Bets. (Mon sourire s'évanouit.) Tout le monde sait que tu détestes ton statut de reine et que tu ne peux pas voir la plupart des vampires en peinture. Tu n'es pas le genre à te salir les mains... Tu recruterais plutôt une équipe pour faire le travail à ta place.

Je voulais rétorquer quelque chose comme « Très drôle ! » ou « Va te faire voir ! », mais je ne pouvais rien nier. Alors, je me contentai de prendre une gorgée de thé en lui lançant un regard assassin.

— Ce serait oublier qu'elle n'a aucun intérêt pour la politique vampirocrate et n'y participe pas. Elle ne saurait pas non plus distinguer un vampire d'un humain. Sans parler du fait qu'elle

n'a pas les fonds nécessaires au financement de l'opération. Ce qui nous amène..., dit Sinclair d'un air relâché, à Jessica.

— Oh ! Arrêtez un peu ! m'exclamai-je.

Jess, elle, ne sembla pas désarçonnée.

— C'est vrai, je suis le suspect idéal ! (Elle se mit à énumérer les raisons sur ses longs doigts fins.) J'ai l'argent. Je compatis avec mon amie, qui n'accepte pas son statut de reine. Je ne suis pas touchée par la mort des vampires. Désolée, les gars. Je suis assez riche pour nettoyer derrière moi. Il n'y a qu'un seul problème...

— Ce n'est pas elle, intervint le père Markus.

— Ah bon ? demanda Jessica en souriant.

— Non, répéta-t-il fermement. Je connais votre famille depuis que vous êtes toute petite, mademoiselle Watkins. Ce n'est pas votre genre.

— Dans ce cas-là, vous connaissiez mon père ? continua-t-elle sur le même ton.

— C'est pour ça que j'insiste : ce n'est pas votre genre.

— Bonsoir ? appela Monique en passant la tête par la porte.

Tina et Sinclair n'eurent aucune réaction. Tous les autres firent un bond d'un mètre de haut.

— J'ai raté quelque chose ?

— Qui est-ce ? s'enquit Jon en bavant.

— T'occupe. Qu'est-ce que tu fais là, Monique ?

— Comme il n'y avait personne à l'hôtel, j'en ai déduit que vous étiez ici. Qu'est-ce qui se passe ? Oh ! Quelle pièce magnifique !

Elle s'installa entre Tina et moi, adorable dans son pantalon beige et son pull sans manches rouge.

— Nous essayons de découvrir l'identité du Manipulateur, expliquai-je. Euh... Monique, tu ne serais pas riche, par hasard ?

Elle se versa une tasse de thé sans en mettre une goutte à côté.

— Bien sûr que non ! s'étonna-t-elle. Pas, en tout cas, comparée à d'autres.

Sourcils levés, elle désigna Sinclair et Tina.

— Et ce cher détective Nick Berry ? suggéra Sinclair.

— Quoi ? Nick ?

J'étais surprise. Je n'aurais jamais pensé à le soupçonner.

— Ne vient-il pas de réapparaître dans ta vie après trois mois d'absence ? En tant qu'agent de police, il a accès à des renseignements auxquels le reste d'entre nous ne peut que rêver.

— C'est vrai... Mais il est tellement gentil !

— Il ne donnait pas cette impression lorsqu'il rampait sur votre moquette en bavant, au printemps dernier, dit franchement Tina.

— Il ne s'en souvient même pas !

— Vous en êtes sûre ?

Cette question me cloua le bec. Je n'en avais pas la moindre idée.

— Après cette expérience, il aurait de bonnes raisons d'en vouloir aux vampires, ajouta Sinclair.

— Nous avons trop de suspects, se plaignit Tina. Il pourrait également s'agir d'un fidèle servant de Nostro. Après tout, Betsy n'est pas... la bienvenue aux yeux de tous. Certains doutent qu'elle soit la reine.

— Bâtards, marmonna Monique dans sa barbe.

— Certains vampires y voient peut-être une chance de prendre le pouvoir, élaborait Tina.

— Ce qui réduit le nombre de suspects à seulement trois cents, remarquai-je sombrement.

— Plutôt trois cent mille, me corrigea Sinclair.

— Il y a autant de vampires sur la planète ? demanda Ani, visiblement choquée.

— À une centaine près.

Nous continuâmes à débattre du sujet jusqu'à environ 4 heures du matin. Il était temps d'arrêter. Nous n'avions plus de thé et il ne nous restait que des biscuits écrasés.

Tina et Sinclair s'éclipsèrent en premier, en tournant le dos aux Lames de la Justice. Ils ne risquaient rien, mais le geste était symbolique et je ne pouvais que leur en être reconnaissante. Je voulais savoir pourquoi ils étaient venus plus tôt ce soir. J'allai les suivre lorsqu'Ani m'attrapa par le bras.

— Euh... Betsy ? Je peux t'appeler Betsy, pas vrai ?

— C'est mon nom, répondis-je, étonnée, tandis que Marc et Jessica nous dépassaient en se disputant, comme d'habitude.

— Je... Je me demandais, à propos de Tina...

— Tina ?

— Petite, jolies jambes, blonde, grands yeux... Tina, quoi.

— Oh ! fis-je en comprenant enfin. Cette Tina-là ! Qu'est-ce qu'elle a ?

— Quelle est, tu sais, sa situation ? (Ani sautait pratiquement d'un pied sur l'autre. Je me demandai si elle n'avait pas bu trop de thé.) Est-ce qu'elle sort avec ce Sinclair ?

— Euh... non.

Ça, c'est moi. Enfin, en quelque sorte.

— Et quelle est son histoire ?

— C'est une vampire centenaire, qui pourrait te croquer au petit déjeuner avant de te briser la colonne vertébrale comme une baguette, répondis-je pour éviter de l'encourager. Elle est loyale envers Sinclair, féroce comme une lionne et têtue comme une mule. Un prédateur qui boit du sang. Voilà son histoire.

— OK, mais... est-ce qu'elle sort avec quelqu'un ?

— Ani, tu es une chasseuse de vampires !

— Vous avez passé une bonne partie de la nuit à nous expliquer que vous n'étiez pas méchants ! rétorqua-t-elle. Tu n'as rien à voir avec les vampires que je connais. Tu ressembles davantage aux pom-pom girls avec qui je suis allée au lycée ! Je pense que pour arranger les relations morts/vivants, il faudrait...

— J'en ai assez entendu. Va-t'en. Elle ne sort avec personne. Mais étant donné que la dernière fois que vous vous êtes croisées, tu as essayé de lui couper la tête, j'ai des doutes sur la viabilité de votre relation naissante... Aaaah !

Tina venait de passer la tête par la porte. Et merde ! J'allais finir par leur mettre une cloche autour du cou, à Sinclair et elle !

— Ani, ma chère, tu as laissé tes phares allumés. J'ai préféré te prévenir.

— Merci ! s'exclama-t-elle en manquant de me balancer sur la table au passage. Je vais m'en occuper tout de suite. Et je... je voulais te parler. Pour... euh... m'excuser d'avoir essayé de te tuer.

— Ce n'est pas grave, ma belle. Tu ne pouvais pas savoir.

— Exactement ! C'est vrai ! Je pensais que tous les buveurs de sang étaient des tueurs sans cœur. Maintenant, je commence à comprendre que j'avais tort. (Même si la porte se referma derrière elles, je continuai à entendre Ani.) On pourrait peut-être en discuter autour d'une tasse de café ou autre ? Un jour ?

— Hic ! m'exclamai-je.

Mais qui m'écoutait ? Personne.

CHAPITRE 16

Quand j'ouvris les yeux, Marie était penchée sur moi.

— Il faut vraiment que tu cesses de faire ça, remarquai-je en repoussant les couvertures.

— Je m'ennuie.

— Je ne peux pas y faire grand-chose, ma puce. Va voir ton père.

— Et tu ne te réveilles jamais quand je t'appelle.

— Ne t'occupe pas de ça, fis-je en bâillant. (Une nouvelle nuit au turbin.) Du vent ! Il faut que je m'habille.

Sur ce, je sautai dans la douche, puis me préparai pour aller travailler. Marie m'avait obéi. Pour une fois, j'étais seule dans ma chambre.

Tandis que j'appliquais mon mascara, Jessica frappa à la porte. Je lui criai d'entrer.

— Bonsoir, la morte. Euh... Pourquoi est-ce que tes livres sont rangés à l'envers ?

Je haussai les épaules.

— OK, ne me dis rien. Sinclair a appelé. Il amène des gens avec lui ce soir.

— Je suis ravie de l'apprendre, mais je ne serai pas là.

— Ça faisait longtemps que tu ne t'étais pas enfuie.

— Je ne m'enfuis pas ! Je travaille. Et puis, il n'avait qu'à me demander la permission avant de venir.

— Si tu le dis. Au fait, tu comptes surveiller les Lames de la Justice ?

— Moi ? demandai-je, surprise.

Quelle idée avais-je eue d'acheter du mascara bleu marine ?
« Nouveau noir », mon cul ! Mes cils avaient l'air malades !

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Pour t'assurer qu'ils ne vont pas continuer à tuer des vampires, par exemple ?

— J'en doute. Nous avons tout mis sur la table hier soir. Ce ne sont que des jouets aux mains de leur Manipulateur, blabla. Ils doivent arrêter de tuer des morts et découvrir ce qui se passe.

— Je crois quand même que quelqu'un devrait les surveiller.

— À toi l'honneur !

— Génial ! répondit-elle en riant.

— Aucun d'entre eux n'est assez âgé pour entrer dans un bar. Je n'aimais déjà pas traîner avec des ados quand j'en étais une, alors...

— Dit-elle alors qu'elle a été élue Miss Burnsville !

— Ce n'est pas ma faute, répondis-je dignement, si mes camarades m'appréciaient plus que moi, je ne les aimais.

— Pourquoi est-ce que tu n'utiliserais pas leur énergie à d'autres fins ? suggéra-t-elle.

Je faillis me crever un œil avec la brosse de mon mascara.

— Vas-y, toi ! Tu es la seule qui s'inquiète, ici. Je m'occupe des morts, pas des vivants.

— Je pense vraiment qu'ils attendent d'être guidés, insista-t-elle. Jon t'a déjà appelée cinq fois aujourd'hui.

— Pendant la journée ? Quel idiot !

— Je crois qu'il a un faible pour toi.

— Je comprends mieux pourquoi tu me parles de tout ça. Génial. Il ne manquait plus que ça.

— Hé ! Ça pourrait être bien pire !

— Comme quoi ?

— Je ne trouve pas d'exemple, mais je vais y réfléchir !

Mon humeur ne s'était pas arrangée lorsque je sortis de la maison. Malheureusement pour moi, je ne fus pas assez rapide. Je tombai sur Sinclair, Tina, Monique et une vampire que je ne connaissais pas.

— Comme c'est gentil de venir à notre rencontre, dit Sinclair. Tu vas bien ?

— Je pars au travail, répondis-je en jetant un coup d'œil à ma montre. Je n'ai que vingt minutes pour y aller. Bye !

— Je te présente Sarah, poursuivit-il comme si de rien n'était. Sarah, voici Elizabeth I^{ère}, notre reine.

Première ? J'étais une première ?

Sarah hocha gravement la tête. Elle était aussi petite que Tina, avec des cheveux bruns coupés court et des yeux tachetés de vert. Elle portait un pantalon noir et un col roulé sans manches assorti, avec des chaussures en crocodile, comme sa ceinture. La classe !

— Sarah est venue vous présenter ses respects, expliqua Tina en brisant le silence.

— Pas vraiment, marmonna Sarah.

Tina lui assena un coup de coude dans les côtes, mais l'expression de la vampire ne changea pas.

— Enchantée de te rencontrer, répondis-je pour détendre l'atmosphère. (En général, au bout de quelques décennies, les vampires réussissaient à trouver leur style.) J'aime beaucoup tes chaussures.

— Vous avez tué Nostro.

Ce n'était pas une question.

— Oui.

— C'est vous qui l'avez fait...

— Sarah ! l'interrompt Sinclair d'un ton menaçant.

— Hé ! C'était de l'autodéfense ! En quelque sorte. OK, pas vraiment. Mais il aurait sûrement encore essayé de me tuer ! Il avait déjà essayé deux fois... ou trois ? Bref, je l'ai juste arrêté à temps. Ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est lui ! Et en plus, techniquement, ce n'est pas moi qui l'ai tué. Bon, OK, je suis responsable parce que j'ai lâché les Monstres sur lui, mais je ne lui ai pas arraché la tête en personne !

Sarah me dévisageait, bouche bée, tandis que Tina tentait vainement de ne pas glousser. Sinclair, lui, avait fermé les yeux d'un air exaspéré.

— Quoi ? m'exclamai-je. Je lui ai dit la vérité ! Maintenant, je dois vraiment y aller. Vous pouvez entrer, Jessica est là. La prochaine fois, prévenez-moi que je m'arrange pour être à la maison.

Comme si ! J'essayais simplement d'être polie.

— Je refuse d'entrer dans cette baraque, cracha Sarah.

— Qu'est-ce que tu as contre ma maison ? Est-ce que tu es la fille que Tina et Monique ont essayé d'emmener la dernière fois, mais qui s'est énervée et a mis les voiles ?

— Je ne me suis pas énervée.

— Si tu le dis. (Bizarre, celle-là !) Je m'en fous, je ne veux pas savoir. Je vais finir par être en retard.

— C'est ce que vous n'arrêtez pas de répéter, se moqua Tina, mais vous n'êtes toujours pas partie.

— Nous devons discuter d'affaires urgentes, me rappela Sinclair le rabat-joie.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour découvrir l'identité du Manipulateur. Allez discuter avec les justiciers.

— Ils nous rejoignent ici plus tard dans la soirée.

Il fit apparaître une carte. D'où ? je n'en avais pas la moindre idée. Il ne portait pas de veste et sa chemise ne possédait aucune poche.

— Nous en avons discuté hier. Jon m'a donné ceci.

— Ils ont des cartes de visite ? (Je levai les yeux au ciel.) Mon Dieu, pourquoi est-ce que ça ne m'étonne pas ? (Ils tressaillirent.) Vous voulez bien arrêter de sursauter chaque fois que je prononce le nom du Seigneur ?

— Il y a des choses qui ne dépendent pas de vous, rétorqua Sarah, glaciale.

— Oui, oui, c'est ça. Allez, salut !

En m'éloignant, je sentis leurs regards vissés sur moi. C'était aussi agréable que ça en avait l'air.

— Croyez-moi, vous feriez mieux d'en choisir d'autres, murmurai-je. Elles ne sont pas vraiment brodées à la main. C'est un mensonge.

— Oh ! répondit ma future cliente. Les malins !

— Pourquoi n'essayez-vous pas les Prada ? suggérai-je. Je sais qu'on les voit partout, mais elles le méritent. Regardez un peu ce modèle ! On dirait un kimono pour pieds !

— Elles sont jolies, mais...

— Oh ! mon Dieu, c'est donc vrai ! Tu travailles pour *Macy's*.

Je me retournai vivement. Jon, le meneur des Lourdauds de la Justice, échappé d'une plage de surf, se tenait près de la caisse, les yeux écarquillés.

— Et alors ? rétorquai-je. (Puis, me rappelant que nous n'étions pas seuls, je me forçai à sourire.) Je suis à toi dans un instant.

— Prends ton temps. J'ai déjà des tonnes de chaussures.

Je me retournai vers ma cliente qui essayait de rentrer son pied dans une paire d'Escada en 36 alors qu'elle faisait visiblement du 40.

— Arrêtez, vous allez abîmer la dentelle ! m'exclamai-je. Je vais vous chercher votre pointure.

— C'est ma pointure !

Pas de problème. Ce n'est pas moi qui vais avoir des ampoules grosses comme une prune.

— Je serai là-bas, si vous avez besoin de quoi que soit, la prévins-je poliment avant d'attraper Jon par le bras et de le tirer vers le rayon des bottes.

Il poussa un petit cri en sentant ses pieds quitter le sol. Je le reposai par terre.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je voulais voir ça de mes propres yeux, chuchota-t-il. (Son souffle me chatouillait l'oreille.) Tu es sûre que tu es une vampire ?

— Si tu savais le nombre de personnes qui m'ont déjà posé la question !

— Ça ne m'étonne pas ! fit-il en scrutant mon badge.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu vas boire le sang de ta cliente ?

— Bien sûr que non !

— Pas la peine de crier, c'était juste une question ! On ne pourrait pas essayer de s'entendre ?

— Dit-il alors qu'il tue des vampires !

— J'ai arrêté, répondit-il d'un air blessé.

— Mouais...

— Pourquoi est-ce que tu portes des lunettes de soleil à l'intérieur ?

— Parce que je suis fan de Corey Hart ?

Son regard vide me rappela mon grand âge. Visiblement, il n'avait aucune culture des années 1980.

— Aucune importance. C'est Sinclair qui t'envoie ? Oh ! mon Dieu ! Il n'est pas venu avec toi, au moins ?

Je jetai un coup d'œil autour de moi, mais il n'y avait que des clients.

— C'est ton petit ami ?

— Tu es en fac de droit ? C'est quoi cet interrogatoire ? Et non, ce n'est pas mon petit ami !

— Pourtant il agit comme tel.

— Raison pour laquelle je le déteste. Tu n'es pas censé avoir rendez-vous avec Sinclair et Tina pour découvrir qui vous a montés contre nous, au lieu de me faire perdre mon temps ?

Il se dandina d'un pied sur l'autre.

— Eh bien... Ani est avec eux. Elle est la plus intelligente du groupe.

— Ani ?

— Alors j'ai pensé que je pourrais venir te rendre une petite visite. Mais si tu veux vraiment que je m'en aille...

— Miracle ! Il a enfin compris. Je veux que tu t'en ailles. Merci d'être passé, fis-je en le poussant en direction de la sortie. Au revoir.

Il m'obéit, les mains dans les poches de son jean délavé bien trop serré. Même à quelques mètres, je pouvais voir ses cheveux blonds briller sous la lumière artificielle. En le regardant, on ne pouvait pas douter de sa gentillesse.

— Je suis désolé d'avoir essayé de te tuer, dit-il soudain.

Je fis mine de fermer ma bouche à clé et de jeter la clé par-dessus mon épaule. Après un dernier sourire, qui avait dû lui valoir moult visites chez l'orthodontiste, il se retourna et se dirigea vers Starbucks.

Un gentil garçon. Si Jessica avait raison, je devrais le repousser sans lui faire de mal. Ça ne pourrait jamais marcher. Nous avions dix ans d'écart, il était vivant et, pour couronner le tout, j'étais une vampire et lui un chasseur de vampires.

Et puis, entre mon travail et mon rôle de reine des morts-vivants (sans oublier la résistance à Sinclair), je n'avais vraiment pas le temps de m'occuper d'un petit ami.

Dommage !

CHAPITRE 17

La sonnerie de mon téléphone portable retentit alors que je roulais sur la 494 West. C'était toujours *Funkytown*, un vieux tube des années 1980. Je ne pensais jamais à changer de sonnerie.

— Allô ?

— Où es-tu ? demanda Jessica. J'ai passé toute la nuit à m'occuper de Sinclair et de Tina, je te signale !

— C'est pas mon problème. Ils n'avaient qu'à appeler avant de venir. Je vais voir les Monstres.

— Ooooh, cool ! Quand est-ce que tu me les montreras ?

— Jamais.

— Oh ! S'il te plaît !

— Oublie. Ils sont trop dangereux.

— Tu dis ça chaque fois que c'est intéressant.

— Oh oui ! Super intéressant ! Je te rappelle qu'on parle de buveurs de sang qui se rapprochent plus de l'animal que de l'homme. Crois-moi, si je ne me sentais pas responsable d'eux, je m'en tiendrais éloignée.

— OK, OK. À plus tard.

— Colle une baffe à Sinclair de ma part !

Après avoir raccroché, je lançai mon téléphone sur le siège passager. Pas question de risquer la vie de ma meilleure amie pour lui faire plaisir. Même si elle avait fait réparer les vitres de ma voiture pendant que je dormais.

Je me garai devant la maison de Nostro. Les monstres étaient le résultat d'une de ses expériences tordues. Nous les gardions dans son ancienne propriété. Pourquoi pas ? Après tout, il n'en avait plus besoin.

Les Monstres étaient le résultat atroce que l'on obtenait si on empêchait un vampire nouveau-né de se nourrir. La soif les

avait rendus fous et leur avait fait perdre une bonne partie de leur QI. Sans oublier la faculté de marcher debout et de se laver régulièrement. C'était écœurant et triste à la fois.

Quand je me dirigeai vers la grange (sûrement la seule de Minnetonka), j'aperçus les Monstres gambader sous le clair de lune comme une bande de gros chiens morts-vivants. À mon approche, ils accoururent vers moi pour me renifler. Je me sentis un peu ridicule en leur caressant la tête. Après tout, ils avaient été humains. Je m'en voulais de les traiter comme des animaux de compagnie, même s'ils se comportaient un peu comme tels, en plus dangereux, instables et assoiffés de sang.

— Majesté ! s'écria Alice en traversant le jardin.

Elle avait environ quatorze ans quand Nostro, ce sale type, l'avait transformée. Coincée à jamais dans les affres de l'adolescence ! Pire que la mort.

— Salut Alice ! (Elle était très mignonne ce soir-là avec sa robe chasuble et son chemisier blanc. Elle avait coiffé ses cheveux en arrière avec un serre-tête bleu. Pieds nus. Orteils peints en bleu.) Comment ça se passe ?

— Très bien, Majesté.

— Pour la millionième fois : Betsy.

— Ils ont l'air contents de vous voir, remarqua-t-elle pour changer de sujet.

— Oui. Ils semblent en pleine forme. Tu fais du bon travail.

Alice rayonnait. Peut-être venait-elle de se nourrir car ses joues avaient une teinte rosée. Quant aux Monstres, ils ne buvaient que du sang de porc. Je ne vous raconte pas la note à la boucherie ! C'était un cas très étrange puisque tous les vampires que j'avais rencontrés, moi y compris, avaient besoin de sang « vivant » pour survivre.

Leur manque d'humanité en était peut-être la cause.

— Ils vont de mieux en mieux, dit Alice. Je leur ai laissé des livres et, pour une fois, ils n'ont pas fait caca dessus. En revanche, ils les ont mordillés.

— Je n'avais pas envie d'entendre ça, mais merci ! Et toi, comment vas-tu ?

— Oh ! Vous savez, commença-t-elle en désignant la grande maison vide derrière elle, je me sens un peu seule ici, mais Tina vient me tenir compagnie de temps en temps.

— Alice, tu n'es pas prisonnière, tu sais ? Tu peux partir quand tu veux. Tu n'es pas obligée de rester vivre ici.

— C'est mon travail, maintenant, répondit-elle sérieusement. Il n'y a rien de plus important que ça.

— Bien. Euh... merci encore.

— Vous servir est mon plaisir, Majesté.

— N'en rajoute pas, non plus. Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Oui, bien sûr ! répondit-elle, enthousiaste.

Après avoir vécu sous le régime de Nostro, une reconversion en gardienne de zoo pour vampires sauvages devait être une promenade de santé. Personnellement, je serais morte d'ennui depuis longtemps. Pourtant, Alice ne se plaignait jamais. Quand je lui avais proposé de demander à quelqu'un de la remplacer un peu, elle avait failli fondre en larmes.

— Je reviendrai la semaine prochaine. Tu as mon numéro, de toute façon. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Merci, Majesté.

Je soupirai.

— Essaie de t'habituer à m'appeler Betsy, OK ?

Elle se contenta de sourire.

— Tu ferais mieux de leur enfoncer un pieu dans le cœur.

— Mon Dieu ! (Je faillis tomber dans les bras d'Alice. Elle fit mine de me retenir pour m'aider à garder l'équilibre, mais retira sa main à la dernière minute, comme si l'idée de me toucher l'effrayait.) Sinclair, je te jure que si tu n'arrêtes pas de faire ça...

Dans le clair de lune, il ressemblait à un démon en colère.

— Majesté, le salua Alice en baissant la tête.

— Alice, répondit Sa Majesté.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Il haussa les épaules.

— Merci pour cette réponse instructive ! J'étais sur le point de partir, de toute façon. N'en profite pas pour les tuer.

— Je viens avec toi.

Génial. Pourquoi est-ce que cette pensée se révélait aussi excitante qu'agaçante ?

— À bientôt, Alice !

— Majestés.

— Bonne nuit, Alice.

Alors que nous nous éloignons, les Monstres gémirent de mécontentement. Puis, il y eut un gros « splash » et je les entendis laper. Beurk ! L'heure du repas au zoo ! J'espérais qu'Alice n'avait pas sali sa jolie robe.

Sinclair me prit la main jusqu'à la voiture. Comme un vrai couple de morts-vivants ! Si c'était pas mignon !

— Il y a eu un nouveau meurtre.

Je faillis mettre le pied dans un trou de taupe.

— Quoi ? Quand ? Pourquoi est-ce que tu n'en parles que maintenant ?

— Tina et moi pensons qu'il vaut mieux ne rien dire aux autres vampires pour le moment.

— Oh ! (Si ça pouvait s'appliquer à moi, je m'en porterais tout aussi bien.) On connaît la victime ?

— Non. Il s'agit d'une certaine Jennifer. Relativement jeune pour un vampire. Tina a trouvé son certificat de décès. Il date de moins de vingt ans.

— Une jeunette. C'est bizarre, Jon ne m'a pas dit qu'il avait tué quelqu'un, tout à l'heure. Si je l'attrape, je l'étrangle !

Je sentis la main de Sinclair se crispier dans la mienne.

— Tu as vu Jon, ce soir ?

— Oui, il est venu m'emmerder au boulot.

— Je vais lui en toucher un mot.

— Hors de question, répondis-je, agacée. Quoi ? Tu es le seul qui ait le droit de m'empêcher de travailler ? Et puis lâche-moi, d'abord !

— Oui. Et non.

— On s'éloigne du sujet.

— C'est le risque de toute conversation avec toi. Mais tu as raison. Jon et Ani ont juré qu'ils n'avaient rien à voir avec cette histoire.

— Tu crois qu'on peut leur faire confiance ?

— Oui. À Tina aussi. Elle a passé une grande partie de la soirée avec Ani, après tout.

— Ça ne marchera jamais, tu sais ? remarquai-je. Ani n'acceptera pas de servir de jouet à Tina. Et ne me dis pas que Tina cherche une relation stable, je ne te croirai pas.

— Je ne dirai rien, alors.

— Et puis, réveille-toi, elles n'ont absolument rien en commun ! Sans parler de leur différence d'âge ! Plus de cent ans !

— Je ne crois pas qu'une telle différence d'âge soit insurmontable, répondit-il doucement avant d'ajouter : De toute façon, ça ne nous concerne pas.

— Oh ! la ferme ! Et lâche-moi.

— Je refuse. Arrête de te débattre. Cette Jennifer est morte, ce qui signifie que quelqu'un continue à tuer.

Je donnai un coup de pied dans une motte d'herbe qui vola comme une balle de golf.

— Au moins, ce n'est pas un coup fourré des gosses et du prêtre. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On examine le corps. On trouvera peut-être des détails qui nous avaient échappé.

Je me figeai. Comme Sinclair continuait à avancer, il faillit me faire tomber en avant.

— Non, non, non ! Ne comptez pas sur moi. Ce n'était sûrement pas sur ma liste des réjouissances pour ce soir !

— Cette responsabilité t'incombe, fit-il sur un ton sans appel.

— Oublie ! Sans rire, Éric, les cadavres me terrifient. Je ne peux même pas regarder *La Nuit des morts-vivants* toute seule !

Il se massa le front comme pour apaiser une soudaine migraine.

— Elizabeth...

— Tu ne comptes pas vraiment gâcher ma soirée comme ça, pas vrai ? le suppliai-je. C'est la pire chose qui puisse m'arriver.

Il éclata de rire.

— Parfois... souvent... tu es tout simplement adorable.

— Qui est-ce qui s'éloigne du sujet, là ? Comme si je ne m'étais pas rendu compte que tu m'emmenais à la voiture et essayais de me... Hé ! Pas les cheveux ! l'avertis-je tandis qu'il

me poussait à l'intérieur de sa Lexus. Sinclair ! Cette conversation est loin d'être terminée !

— Nous pourrons la continuer sur le chemin de la morgue, répondit-il en s'asseyant à son tour.

Comme si toute cette histoire n'était pas déjà assez glauque, il se révéla que la morgue se trouvait – écoutez bien – dans le sous-sol de ma maison. Vous avez bien entendu. Chez moi.

— Achevez-moi, marmonnai-je en descendant l'escalier.

— Tu as une meilleure idée ? demanda Marc.

Il n'avait pas tort. Comme personne ne mettait en doute les allées et venues d'un médecin, il s'était occupé de rapatrier le corps.

— Au *Marquette* ?

— N'importe où, mais pas chez nous !

— Tu passes ton temps à râler, de toute façon.

— Depuis avril, répondis-je, froidement, j'ai eu beaucoup de raisons de me plaindre.

Marc sembla y réfléchir sérieusement avant de hocher la tête.

— Pas faux.

Il y avait foule à la morgue. Il nous fallut un moment pour les rejoindre : le sous-sol s'étendait sous toute la longueur de la maison. Tout au fond, se trouvait une pièce dont je ne connaissais pas l'existence. Tina, Monique, l'étrange Sarah, Ani, Jon et Jessica nous y attendaient. Ainsi que le cadavre bien sûr. Comment aurais-je pu l'oublier ?

— Je répète que je ne suis pas d'accord, dit Sarah en guise de salut.

— Tais-toi, ordonna Sinclair.

— Tu as un problème avec cette maison ? demandai-je, surprise. Je peux comprendre que tu ne m'aimes pas, si tu préférerais Nostro – même si je me permets de douter de ta capacité de jugement... Mais ces murs ne t'ont rien fait, que je sache.

— Je travaillais ici, répondit-elle, les yeux dans le vague. Je n'aimais déjà pas cette baraque à l'époque.

— Oooh ! Désolée, ma chère. Personne ne t'oblige à rester, tu sais.

— Faux, intervint Sinclair en adressant un regard sombre à Sarah qui baissa la tête, docile.

Je me demandais ce qui se passait réellement. Puis je compris : Sarah ne m'aimait pas. Elle était en colère parce que j'avais tué Nostro et venait tout juste d'arriver en ville. Si elle avait de l'argent, ça faisait d'elle un très bon suspect. Pas étonnant que Sinclair préférât garder un œil sur elle !

Sarah releva la tête.

— C'est Nostro qui m'a transformée.

— Oh !

Voilà qui rendait les choses plus claires. Même si ça avait été un connard de première, ses vampires, surtout ceux qu'il avait transformés, lui avaient été loyaux. Personnellement, je ne comprenais pas pourquoi, mais qu'est-ce que je connaissais de la politique vampirocrate ? *Nada*.

— Je ne l'aimais pas vraiment, continua-t-elle. Pourtant, il méritait ma loyauté. Il m'a offert l'immortalité. Il a fait de moi une déesse parmi les hommes.

— Et une tarée parmi nous. (Savait-elle que ses révélations la rendaient encore plus suspecte ?) Au moins, on sait que nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes.

— J'en doute.

— Merci à tous d'être venus, intervint Tina avant que Sarah puisse en dire davantage. Surtout dans un contexte aussi grave.

— Je t'avais bien dit qu'il nous fallait une grande maison, me murmura Jessica à l'oreille.

— Oui, mais... pour ça ?

Je fis un pas en avant. La vampire morte, Jennifer, était étendue sur une vieille table de bois au centre de la pièce. En deux morceaux.

Écœurée, je détournai la tête. Je sentis Sinclair me caresser le dos. Étrangement, ce geste me redonna courage. Au bout d'un instant, je pus regarder de nouveau. Je n'étais pas la seule que ce spectacle affectait. Jessica avait tellement pâli qu'elle paraissait plus grise que noire. Tina avait les yeux lourds de tristesse.

— Avant que vous nous posiez la question, dit Jon qui ne semblait pas affecté, ce n'est pas nous qui lui avons coupé la tête.

— Je sais, rétorqua Sinclair. Sinon, il n'y aurait pas qu'un seul corps sur cette table.

— Ne commencez pas, les garçons ! lançai-je automatiquement. (La main de Jon se rapprochait dangereusement de son couteau.) Vous n'avez pas la moindre idée de la personne qui aurait pu faire ça ?

— C'est le premier meurtre qui n'a pas lieu un mercredi, répondit Tina.

— Nous nous sommes toujours rassemblés le mercredi, dit Ani. (Elle marchait autour de la table pour examiner la pauvre Jennifer décapitée.) C'est le seul soir où nous sommes tous libres.

— Ah ! ah ! m'exclamai-je. J'avais raison depuis le début ! Tu te rappelles la nuit où Tina et Monique ont été attaquées ?

— Oui, oui, tu es la plus maligne..., répondit Sinclair, l'air absent.

Il observait le corps, lui aussi.

— Laissez-moi deviner, fis-je à l'attention de Jon. Vous bossez dans un magasin d'informatique.

— Comment tu le sais ?

— Une intuition, monsieur le geek.

— On lui a tiré dessus, intervint soudain Sinclair.

— Avant de lui couper la tête ? Quelqu'un a fait du zèle, marmonna Jessica.

Je frissonnai.

— Avec les vampires, il vaut mieux s'assurer qu'ils ne se relèvent pas, remarqua Ani, d'un air coupable.

— Pendant que j'y pense, dit Tina. La balle avec laquelle vous avez touché Sa Majesté la Reine est une balle à tête creuse remplie d'eau bénite.

— Pas étonnant que ça m'ait fait un mal de chien !

— Vous y avez survécu ? s'exclama Monique, bouche bée. Je n'arrive pas à y croire !

— Oh ! tu sais..., répondis-je modestement.

Monique m'adressa un regard plein d'admiration. Ce n'était pas désagréable, pour une fois. La plupart des vampires me voyaient comme un insecte à écraser.

— Oui, notre Elizabeth est pleine de surprise, rétorqua Sinclair avec une touche de sarcasme. Lequel d'entre vous a inventé cet ingénieux procédé ?

Après un moment d'hésitation, Ani leva lentement la main. Elle rougit sous le regard plein de reproches de Tina.

— Hmm...

— Ne lui en voulez pas trop, dit Marc. Vous devez admettre que c'est une idée de génie.

— Oui, avoua Tina. Je vais vérifier si les balles sont toujours dans son corps. S'il s'agit du même type de balle, nous saurons que votre Manipulateur a tué Jennifer. Ce qui serait très intéressant.

Je levai la main.

— Euh, pourquoi ?

Je trouvais ça bien plus écœurant qu'intéressant.

— Parce que nous, les Lames de la Justice, avons décidé d'arrêter de tuer des vampires jusqu'à ce que nous découvrions qui tire les ficelles, me répondit Jon. Nous avons beaucoup discuté après vous avoir rencontrés hier soir...

— Et avoir pris le thé avec nous, ajoutai-je d'un air triomphant en regardant Sinclair.

— Et nous pensons cesser nos activités pour le moment.

— Pour le moment ? s'exclamèrent Tina et Sinclair à l'unisson.

Jon fit comme si de rien n'était.

— Nous avons envoyé un e-mail à notre employeur ce soir. Mais apparemment, il continue à tuer des vampires. Ou il a trouvé quelqu'un d'autre pour le faire. (Il paraissait perplexe.) Mais pourquoi ? Est-ce qu'il s'en prend à des vampires bien précis ? Ou s'agit-il d'un tueur en série de morts-vivants ? Après tout, il est sûrement sorti tuer juste après avoir reçu notre message. Pourquoi ?

— Qui dit que c'est un homme ? observa Monique.

— Excellente remarque, euh...

— Monique.

Jon la dévorait du regard. Ce n'était pas surprenant. Elle était magnifique dans son tailleur Ann Taylor avec ses collants et ses escarpins noirs. En contraste, ses cheveux paraissaient presque argentés.

Pour être franche, je n'avais pas rencontré beaucoup de vampires repoussants. Seulement un, en fait. Et il était davantage quelconque que moche.

Après tout, ça paraissait logique. Chaque vampire avait été tué par un autre qui l'avait choisi parce qu'il le trouvait à son goût. L'échange de sang était quelque chose de sensuel, de sexuel même... La plupart des gens cherchaient un partenaire attirant. Les vampires ne dérogeaient pas à la règle.

Monique était magnifique. Aucun doute là-dessus. Tina n'était pas désagréable à regarder non plus. Jennifer, aussi, avait dû être jolie, même si ses longs cheveux bruns étaient désormais imbibés de sang et que...

— Attendez ! Taisez-vous deux minutes ! m'exclamai-je en me tenant la tête entre les mains.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda Marc.

— Je connais cette expression, dit Jessica. Elle a une idée. Ou alors, il lui faut un laxatif.

— Suis-je la seule à m'être rendu compte que toutes les victimes étaient des femmes ? m'écriai-je.

Tina parut perplexe.

— Euh... Oui, ça m'en a tout l'air. C'est le deuxième point commun des meurtres : ils ont lieu le mercredi et...

— Vous ne trouvez pas ça bizarre ? demandai-je à Tina et à Sinclair avant de me tourner vers Jon et Ani. Vous non plus ?

— Ça ne change pas grand-chose à l'affaire, répondit Ani. Nous pensions que vous étiez tous à mettre dans le même panier.

— On est féministes, ajouta Jon sur un ton des plus sérieux. Tuer des vampires femelles ne nous a pas dérangés.

— Ça pourrait nous éclairer sur son mobile, fit Sinclair.

— Non ? Tu crois ? répondis-je de manière sarcastique.

— Les femmes qu'il a attaquées ne se ressemblaient, pas vrai ? demanda Jessica. Donc le meurtrier ne les choisit pas en

fonction de leur physique. Il s'en est pris à Betsy, Tina et Monique, qui n'ont rien en commun. Même pas la taille.

En d'autres termes, j'étais une grande gigue à côté des délicates Tina et Monique... Merci !

— Il se fait tard, remarqua Monique après un long moment de silence pendant lequel je réfléchissais à ma taille et les autres à je-ne-sais-quoi. On devrait peut-être continuer demain ?

Même si je venais d'arriver, je n'allais pas la contredire. Malheureusement, la suggestion de Monique me promettait une troisième nuit d'affilée passée avec ces rabat-joie à jouer au détective. Je réprimai l'envie de leur rappeler que ce n'était pas dans la liste des compétences d'une secrétaire.

— Est-ce que quelqu'un pourrait me prêter un couteau ? s'enquit Tina. J'aimerais essayer de retirer les balles.

— Sans moi ! marmonnai-je en me tournant. (C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.) Tina, tu devrais songer à te trouver un passe-temps.

— Pour l'instant, répondit-elle gravement, mon passe-temps est de trouver le coupable. Après, je vous promets de me mettre à la couture.

— Je m'en souviendrai !

Alors, Sinclair lui tendit un couteau de poche qu'elle déplia bruyamment. La lame mesurait presque dix centimètres de long. Visiblement, Sinclair avait une âme de scout. Tina se pencha sur le corps de Jennifer pour examiner sa poitrine.

Je m'enfuis vers l'escalier en courant.

CHAPITRE 18

Jon me suivit jusqu'à ma chambre.

— Tu sais, dit-il en m'empêchant de refermer la porte sur lui. C'est moi qui ai persuadé les Lames de suspendre nos activités.

— Génial ! On t'a envoyé une médaille de bonne conduite par la poste. Pourquoi ne vas-tu pas vérifier ton courrier ?

— Après t'avoir rencontrée, je ne voyais pas l'utilité de continuer.

— OK ! Bonne nuit !

— Oui, euh, écoute, tu n'as pas besoin de boire du sang, pas vrai ? demanda-t-il d'un ton qui trahissait une pointe d'espoir.

Je me sentais coupable de lui dire non. Et puis, ce n'était pas une manière de se comporter pour un chasseur de vampires !

— Est-ce qu'on t'a déjà dit que tu avais les plus beaux yeux verts du monde ?

— Ils ne sont pas verts. Ils sont couleur caca d'oie. Jon, j'aimerais vraiment aller me coucher, fis-je, en essayant de ne pas paraître trop exaspérée. Quand le soleil se lève, si je ne suis pas couchée, je tombe par terre, peu importe où je me trouve.

— C'est vrai ? Tu t'endors n'importe où ? Complètement sans défense ?

— Ce n'est pas aussi excitant que ça en a l'air. (Je posai une main sur son visage pour le repousser.) Bonne nuit !

— À demain, commença-t-il avant d'être tiré sur le côté.

Sinclair entra dans ma chambre et referma la porte derrière lui.

— Pour l'amour du ciel, m'écriai-je, quand est-ce que ma chambre est devenue le dernier endroit à la mode ?

Adossé contre la porte, Sinclair croisa les bras sur son torse.

— Tu devrais décourager cet enfant sur le champ.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, c'est ce que j'étais en train de faire. Ce n'est pas ma faute s'il aime les vampires !

Sinclair ricana.

— Il n'aime pas les vampires. Il s'intéresse seulement à toi.

— Ce n'est pas mon problème, rétorquai-je. J'ai déjà bien assez de choses à penser comme ça.

— Ainsi que les plus beaux yeux verts du monde...

— Arrête d'écouter aux portes ! Va-t'en maintenant, il faut que je me prépare pour aller au lit.

— Tu vas encore mettre cet affreux pyjama avec des sushis dessus ?

— Hé ! Il est confortable ! Allez ouste !

— Rappelle-moi de t'offrir quelque chose de décent.

— Je me méfie de tes cadeaux comme de la peste. (Je tirai la poignée de la porte en vain.) Tu veux bien t'en aller ? Tu ne dois pas retourner au *Marquette* avant de prendre feu ?

— Oh ! Je ne sais pas trop, répondit-il d'un air détaché. Avec toutes ces chambres vides, je me suis dit que je pouvais rester ici.

Je le savais ! Je savais que vivre dans une aussi grande maison serait une mauvaise idée. À présent, je n'avais plus aucune excuse pour refuser d'héberger des invités.

— Très bien ! Mais je te préviens, tu ne dors pas ici.

— Non ?

— Non.

— Je rentre au *Marquette*, proposa-t-il, si tu m'embrasses.

— OK, OK ! Tu me fatigues ! (Je l'attrapai par les cheveux pour lui faire baisser la tête et l'embrassai sur le bout du nez avant de le relâcher. Quand il essaya de m'attirer à lui, je réussis à l'éviter.) Va-t'en. On a passé un marché...

Il s'exécuta, bougon. Dieu merci ! Enfin, je crois...

Le lendemain soir, à mon réveil, je restai allongée un instant, angoissée sans trop savoir pourquoi. Puis, tout me revint en mémoire : les meurtres, l'enquête, Jon et Sinclair. Et encore, ce n'était que la partie émergée de l'iceberg.

Marie était assise sur une chaise à côté de mon lit, le regard plein de reproches.

— Quoi ?

— Tu passais beaucoup plus de temps ici, avant..., dit-elle d'un air mélancolique.

— Désolée, ma puce. J'ai des problèmes à régler... Peu importe.

Pas question de parler de têtes coupées à une élève de maternelle. Au lieu de ça, je m'assis sur le rebord du lit.

— Tu le trouves moche, mon pyjama ?

— Non, je l'aime bien.

— Moi aussi ! (Idiot de Sinclair.) J'ai des choses à faire ce soir, mais peut-être que demain nous pourrions... Ah !

En voulant descendre de mon lit (qui mesurait la taille d'une locomotive), je me pris les pieds dans les draps et tombai sur Marie.

Non, pour être tout à fait précise, je tombai à travers Marie. J'avais l'impression d'avoir plongé dans un lac en plein mois de février. Après avoir heurté bruyamment le sol, je vis ses petits pieds sortir de mon bras.

— Mon Dieu ! m'exclamai-je.

Heureusement que je n'avais pas besoin de respirer parce qu'à ce moment-là, j'en aurais été totalement incapable.

— Ne te mets pas en colère, m'implora Marie. Je ne voulais pas que tu le saches.

— Oh ! Mon Dieu, répétais-je. Tu es... Tu...

Lorsque j'agitai les mains, elles s'enfoncèrent dans son crâne. Oh ! Putain ! Il y avait un fantôme dans ma chambre !

Aussitôt, je me relevai d'un bond et me précipitai vers la porte, sans prêter attention aux supplications de Marie. Par chance, la porte était ouverte, autrement, je l'aurais défoncée. En chemin, je faillis renverser Jessica dans l'escalier, mais je ne m'arrêtai pas et sortis dans l'allée, où je rentrai dans Sinclair... si fort que je rebondis contre son torse et m'étais par terre sur le dos, comme un insecte en mauvaise posture.

— Je croyais t'avoir dit de te débarrasser de ce pyjama ridicule !

Me relevant d'un bond, je grimpai sur lui comme dans un arbre.

— Éric, Éric, une chose terrible, la plus terrible qui soit... là-bas... dans ma chambre, bafouillai-je en lui désignant la maison.

Il m'attrapa par les bras.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es blessée ? Est-ce que quelqu'un t'a touchée ? Jon ? Je vais lui arracher la carotide, à ce petit...

— Ma chambre... dans ma chambre... là-haut... Marie... dans ma chambre...

— Majesté ! Calmez-vous ! Qu'y a-t-il ? s'écria Tina en remontant l'allée.

Ils venaient sûrement de se garer. Génial ! Ne prévenez surtout pas de votre arrivée, les gars. Même en pleine panique, ils arrivaient à m'agacer.

— Quelqu'un a-t-il essayé de vous tuer ? Encore une fois ?

— J'aurais préféré ! Dans ma chambre. Il y a une fille morte dans ma chambre !

— Il y en a une devant moi, remarqua Sinclair, perplexe.

— Pas moi, imbécile !

— OK, montre-moi.

Il me prit par la main pour me tirer vers la maison. Je le repoussai si fort qu'il faillit tomber à la renverse.

— Non ! Je refuse d'y retourner, Éric. J'en suis incapable ! Je préfère encore venir vivre avec toi au *Marquette*, OK ? Mais alors, promets-moi qu'on va y aller tout de suite. Je conduis. Dis oui !

Éric releva les sourcils si haut qu'ils semblèrent sortir de son front.

— Eh bien, commença-t-il, si tu insistes...

— Tu n'as pas intérêt ! rétorqua Tina. Sale petit opportuniste ! Elle ne sait pas ce qu'elle dit !

— C'est comme ça que tu parles à ton roi ? demanda-t-il d'un air faussement blessé.

Elle ricana.

— Seulement quand le roi en question se comporte comme un salaud. Venez, Majesté. Allons voir votre morte.

— Vous êtes complètement fous ! Je ne retournerai plus jamais là-dedans.

— Mais, et vos chaussures ?

Elle marquait un point. Je devais les sortir d'ici. Pas question de prendre le risque de laisser Marie les salir avec son protoplasme de fantôme.

— Vous voulez bien m'accompagner ? demandai-je d'une voix que j'espérais ne pas être trop pathétique. Tous les deux ?

— Bien sûr, dit Sinclair en passant une main dans mes cheveux.

Je n'arrivais pas à lui en vouloir. J'avais des problèmes plus importants à régler.

— N'aie pas peur. Je ne peux pas croire que c'est la même femme qui a lâché les Monstres sur Nostro.

— C'était complètement différent !

— Pour tout te dire, j'ai toujours cru que tu étais trop inconstante et capricieuse pour ressentir la peur.

Je retirai ma main de la sienne.

— Va te faire foutre !

— Voilà qui est mieux ! La reine est de retour parmi nous !

Soudain, Jessica ouvrit la porte, l'air agacé.

— Tu as failli me tuer ! cria-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

Je tremblais comme un chien mouillé.

— Tu ne le croiras jamais.

Sans arrêter de râler, elle nous suivit à l'étage jusqu'à ma chambre où j'entrai rapidement avant de perdre tout courage. Marie était toujours assise sur sa chaise, mais elle faisait la moue et m'adressa un regard noir.

— Là, regardez ! C'est elle !

— De quoi est-ce que tu parles ? s'enquit Jessica.

Je désignai la fillette du doigt.

— Elle est juste là. Sur la chaise à côté du lit. Tu la vois ?

Ils me dévisageaient tous. Même Marie.

Je refis une tentative.

— Elle est juste là. En salopette, avec un serre-tête et des jolis souliers vernis. Comment pouvez-vous ne pas voir ces merveilles ? (Je me tournai vers Tina et Sinclair.) Vous, vous la voyez, pas vrai ? Super vision vampirique ou un truc dans le genre ?

— Non, s'excusa Tina.

— Bien sûr que si ! Elle est juste là !

— Je suis désolée, Majesté, mais non. (Puis Sinclair, qui regardait toujours fixement la chaise, lui donna un coup de coude et ses yeux s'écarquillèrent.) Si !

— Vous êtes complètement fous ! marmonna Jessica. Je commence à avoir mal à la tête et je ne vois rien du tout !

— Moi si, répondit Sinclair. Une petite fille. Blonde. Avec de grands yeux. Les cheveux emmêlés.

— Ha ha ! Vous la voyez, maintenant !

— Nous la voyons, dit Sinclair en cherchant ses mots, parce que tu nous y as aidés.

Qu'est-ce que c'était encore, ces conneries ?

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Vous nous avez obligés à la voir, expliqua Tina.

— De quoi est-ce que vous parlez, à la fin ? cria Jessica.

Alors, Marie éclata en sanglots.

— Arrêtez, pleura-t-elle. Je déteste ça ! Je déteste quand les gens parlent de moi comme si je n'étais pas là !

— Jess, ça suffit, remarquai-je rapidement.

— Quoi ?

— Elle dit qu'elle n'aime pas quand les gens parlent d'elle comme si elle n'était pas là.

— Dis-lui qu'on est désolés, souffla Jessica en levant les yeux au ciel.

Les larmes de Marie redoublèrent.

— Je vous entends !

— Jessica, casse-toi, s'il te plaît, rétorquai-je. Tu ne nous aides pas du tout.

— Aucun problème ! J'en ai marre de vos hallucinations collectives ! En plus, je n'ai pas pu faire de sieste aujourd'hui. Ces réunions nocturnes commencent à me fatiguer, s'exclama-t-elle avant de claquer la porte derrière elle.

— Marie.

Je commençais enfin à me calmer. Bien sûr, elle était morte, mais elle n'avait pas voulu m'effrayer. Elle était si jeune !

— Marie, pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit que tu... euh...

— Parce que je savais comment tu réagirais, répondit-elle en continuant à pleurer.

J'avais du mal à le supporter. Pauvre petite ! Morte et coincée dans une maison trop grande avec moi. Pour l'éternité.

Traversant rapidement la pièce, je m'agenouillai devant elle pour la prendre dans mes bras. Je faillis la relâcher aussitôt. Elle était froide comme un glaçon. Mais au moins, j'arrivais à la toucher.

— Ne pleure pas, murmurai-je dans sa petite oreille de fantôme. Tout va rentrer dans l'ordre.

Elle renifla et me serra davantage. Elle avait de la force, pour une gamine.

— Non. Personne ne peut y faire quoi que ce soit.

— Nous n'avons rien à voir avec les gens qui ont habité ici jusque-là, commenta Sinclair.

Asseyant Marie sur mes genoux, je me retournai pour le regarder.

— Tu peux l'entendre, maintenant ?

— Oui. Très faiblement au début, mais à présent, je la vois et je l'entends parfaitement. (Il me regardait d'un air étrange.) Grâce à toi.

— Oh ! Arrête avec ça ! Écoute Marie, est-ce que tu sais pourquoi tu es coincée ici ? Est-ce qu'on doit chercher tes... ossements ?

— Non.

— Ça ne nous dérange pas, je t'assure.

— La parfaite activité pour un dimanche soir, marmonna Sinclair.

Sans lui prêter la moindre attention, je continuai sur ma lancée.

— Oui, on va les chercher. Et quand on aura trouvé ton... quand on t'aura trouvée, on pourra t'enterrer en bonne et due forme, et tu pourras aller au paradis.

— Je suis enterrée dans le jardin à l'avant de la maison, dit-elle. Sous la barrière à gauche près de l'orme.

Je me retins de vomir. Il y avait des corps de petites filles dans mon jardin ! Quelle horreur !

— Eh bien... euh... c'est...

Je ne savais pas quoi dire.

— Marie, intervint Tina en se baissant pour la regarder dans les yeux, pourquoi restes-tu ici ?

— J'attends ma maman.

— Et quand es-tu... Quand est-ce que les gens ont arrêté de te voir ?

Marie réfléchit un instant.

— J'ai cinq ans, répondit-elle finalement. J'ai cinq ans depuis très longtemps.

Tina essaya de nouveau.

— En quelle année es-tu née ?

— Mon anniversaire est en avril, déclara-t-elle fièrement. C'est le mois du diamant ! Le 10 avril 1945.

Il y eut une pause.

— Ma puce, reprit Tina avec tact, il y a de grandes chances pour que ta mère soit déjà morte. Pourquoi n'essaies-tu pas de la trouver de l'autre côté ? Je suis persuadée qu'elle t'attend.

— Elle n'est pas morte, déclara sombrement Marie, ses yeux, emplis de larmes, levés vers Tina.

— Comment le sais-tu ? demandai-je, curieuse.

— Parce que je suis toujours là.

— Et... tu n'as jamais changé de place ?

Elle secoua la tête.

— Putain de merde ! m'exclamai-je.

J'étais comme ce gamin bizarre dans *Le Sixième Sens*. Je vois des gens qui sont morts !

Tout paraissait soudain plus clair. La maison passait de main en main. Le propriétaire voulait à tout prix la vendre. Il n'arrêtait pas de baisser les prix. Marie ne mangeait et ne buvait jamais avec moi. Elle était toujours là, peu importait l'heure. Les humains ordinaires ne pouvaient pas la voir, mais ils devaient sentir que quelque chose n'allait pas. Après tout, cette maison était sur le marché depuis une éternité.

— Est-ce qu'on peut... (Je déglutis difficilement.) Est-ce qu'on peut te déplacer ?

Marie haussa les épaules.

Note à moi-même : déterrer le corps de la gamine le plus vite possible et la virer de mon jardin !

— Tout ceci est très intéressant, intervint Sinclair, et mériterait qu'on s'y attarde plus longuement, mais nous avons du travail.

— Éric Sinclair, tu n'es qu'un connard sans cœur ! m'écriai-je avant de me couvrir la bouche. Oh ! Merde ! Je n'aurais pas dû dire ça. Oh ! Merde ! Et ça non plus !

J'entendis Marie glousser.

— C'est pas grave, dit-elle. Je connais ces mots-là. Une fois, quand les ouvriers rénovaient le sous-sol, l'un d'eux s'est laissé tomber un bloc de ciment sur le pied...

— Ne t'en fais pas, je devine très bien la suite.

— Ce n'est rien de personnel, ma jolie, expliqua doucement Sinclair à Marie, mais nous avons des problèmes urgents à régler.

— Salaud, toussai-je dans mon poing.

— Elle est ici depuis un demi-siècle, remarqua-t-il avant de se retourner vers Marie. Nous ne t'oublierons pas.

— C'est pas grave, répondit-elle du tac-au-tac. Betsy peut me voir. Elle l'a toujours pu. Et maintenant, elle peut même me toucher. Tu vas revenir, pas vrai ?

— Bien sûr ! Et puis, je n'ai pas vraiment le choix. Je vis dans cette pu... dans ce mausolée. Mais tu dois me promettre d'arrêter de me faire peur, d'accord ?

— OK.

— J'adore la faire sursauter, moi aussi, lui confia Sinclair d'un air conspirateur.

Marie rit de bon cœur.

— Pourquoi est-ce que tu es aussi pressé ? demandai-je. Quelqu'un d'autre a été... Il s'est passé quelque chose ?

— Des vampires fraîchement débarqués souhaitent vous présenter leurs respects, expliqua Tina.

— Oh...

— Désolée. Quant aux balles que j'ai... trouvées hier soir. Elles correspondent bien à celles dont se servent les gamins.

— Oh !

— Nous avons beaucoup de choses à discuter.

— OK. (Je me tournai vers Marie.) Ce sont des conversations d'adultes très ennuyeuses, désolée. Mais je reviendrai.

— Je ne bouge pas, répondit-elle sans la moindre ironie.

CHAPITRE 19

Les questions fusèrent dès que la porte d'entrée se referma derrière nous.

— Comment as-tu pu ne pas t'apercevoir que c'était un fantôme ? demanda Sinclair. Depuis combien de temps est-ce que tu vis dans cette maison ?

— Hé ! J'ai eu beaucoup de choses à penser ces derniers temps ! répliquai-je sur la défensive. Je n'allais pas faire subir un interrogatoire à une mouflette de cinq ans, à ce que je sache ! Et puis, elle ne me l'a jamais dit !

— Ça ne t'a pas gênée qu'elle porte toujours les mêmes vêtements ?

— Visiblement, tu ne connais pas les enfants. Plus têtus, tu meurs. Quand j'étais en CE1, j'ai porté les mêmes chaussures pendant deux mois.

— Je dois admettre que je n'aurais jamais cru voir une chose pareille, intervint Tina tandis que nous nous entassions dans la décapotable de Sinclair.

Au moins, elle n'était pas rouge. Pour un type aussi taciturne, il avait un goût pour le tape-à-l'œil !

— Pourtant, je suis en vie depuis un bout de temps.

— Voir quoi ? Un fantôme ? C'est vrai que c'est bizarre. J'en suis encore toute retournée.

— Eh bien, essaie de te ressaisir, me conseilla Sinclair en démarrant. (Le moteur se mit à ronronner.) La reine des vampires ne doit pas avoir peur des fantômes.

— Encore un mémo que je n'ai pas reçu !

— C'est la première fois que j'en voyais un, commenta Tina.

— Moi aussi, ajouta Sinclair avant de reculer sans regarder en arrière.

Prétentieux.

— C'est vrai ? Mais vous êtes beaucoup plus morts que moi, pourtant ! (Hmm... Ce n'était peut-être pas la meilleure formulation.) Je veux dire que vous êtes là depuis plus longtemps que moi.

Beaucoup, beaucoup plus longtemps.

— La faculté de voir les morts et de leur parler est un honneur réservé à la reine. Et à ses sujets, si elle le choisit.

— Vraiment ? Comment tu le sais ?

— C'est écrit, répondirent-ils à l'unisson.

Puis Tina ajouta :

— C'est dans le *Livre des Morts* : « Et la reine reconnoitra les morts, sans exception, et ils ne pourront se cacher d'elle, ni lui dissimuler le moindre secret. » Ou quelque chose comme ça.

Je faillis me cogner la tête contre le toit.

— Bon Dieu, mais c'est pas possible ! m'écriai-je.

Sinclair faillit sortir de la route tandis que Tina serra les dents. Aucune importance. J'étais trop en colère pour m'en soucier.

— J'en ai marre ! Chaque fois qu'un truc bizarre m'arrive, vous l'expliquez avec un : « Ah ! oui, c'était dans le *Livre des Morts* aussi. On a oublié de te le dire ? Oups ! » Alors maintenant, ça suffit. On va aller lire ce foutu bouquin tout de suite, du début à la fin. Où est-il ? À l'hôtel ? Allons le chercher !

— Impossible, répondit Sinclair.

— Pourquoi ?

— Parce que le lire d'une traite rendrait fou n'importe qui.

— La belle excuse ! rétorquai-je en croisant les bras.

Je refusai de leur parler jusqu'à notre arrivée à l'hôtel.

Trois heures improductives plus tard, je traversai rageusement le trottoir avant d'ouvrir la porte et de me jeter sur le canapé du hall d'entrée, tête la première.

— C'est un désastre, marmonnai-je dans le coussin.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Marc qui se tenait quelque part à ma droite. Tu vas bien ?

— Non.

— Ils changeront d'avis, nous interrompit Tina. Il leur faut juste un peu de temps.

— Genre !

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Jessica en dévalant les marches.

Je m'étonnai de la facilité que j'avais à les repérer sans les voir. Le soleil allait bientôt se lever, pourtant, ils m'avaient attendue. Et pourquoi est-ce que ce canapé vieux de quatre-vingts ans sentait-il le pop-corn ?

— Il y a eu un nouveau meurtre ?

— Non, répondit Tina. Nous avons rencontré des vampires qui viennent d'arriver en ville... Ça ne s'est pas très bien passé.

— En effet, ajouta Sinclair en s'asseyant près de moi, mais c'est très intéressant.

Je me retournai pour le dévisager. Intéressant, mon cul !

— Comment ça ?

Environ une dizaine de vampires avaient fait tout leur possible pour ne pas me parler. L'ambiance de la pièce était tellement glaciale que je n'avais pas arrêté de frissonner.

En revanche, ils étaient parfaitement courtois envers Sinclair. « Mon Roi » par-ci, « Majesté » par-là. Personne ne m'avait prêté attention.

— Ils sont simplement jaloux, expliqua Tina avant que Sinclair puisse répondre.

Elle s'assit sur le fauteuil en face du canapé, le regard empli de sympathie à mon égard. Le hall ressemblait davantage à un quatrième salon qu'à une entrée.

— Aucun vampire n'a jamais réussi à faire tout ce dont vous êtes capable.

— Et alors ?

— Betsy, vous portez une croix autour du cou ! Même moi, j'ai du mal à vous regarder parfois.

— Merci, je me sens beaucoup mieux, rétorquai-je, sarcastique.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Et pour leur défense, tout s'est passé très vite. Beaucoup d'entre eux ont vécu aux côtés de Nostro pendant des centaines d'années, alors que vous n'êtes au pouvoir que depuis trois mois.

— Sinclair aussi, je te rappelle. Pourtant, personne ne l'ignore, lui.

Tina ne répondit pas.

— Ce sont des imbéciles. Mais tu le savais déjà, intervint Jessica. Pourquoi est-ce que ça te mine, tout à coup ?

— Bonne question. J'en sais rien. La semaine a été longue et j'ai oublié d'aller travailler ce soir. Ça fait deux fois que je fais passer *Macy's* en deuxième. Mon patron est loin d'être ravi. Et pour couronner le tout, ces vampires qui me réservent un accueil glacial. On aurait dit l'Antarctique, dans cette chambre d'hôtel.

— En fait, je trouve ça plutôt encourageant, remarqua Sinclair. Nous avons notre mobile.

— Ah bon ?

— J'étais curieux de savoir comment les vampires qui n'habitent pas en ville réagiraient face à toi. C'est pour ça que j'avais besoin de toi, ce soir. Maintenant, il est clair que tu suscites beaucoup de ressentiment au sein de la communauté vampirique.

— Quelle bande de pleurnichards !

— Je soupçonne quelqu'un d'avoir mis ta tête à prix. En fait... (Il s'interrompit. Il devait s'étonner d'avoir l'attention de tout le monde.) En fait, je pense que ces meurtres font partie d'un plan pour te rayer du tableau.

— Quoi ? m'exclamai-je en même temps que Jessica et Marc. Tina se frotta les yeux.

— Oh ! Merde, murmura-t-elle. Ça paraît logique maintenant, pas vrai ?

— C'est pour ça que toutes les victimes sont des femmes ? s'enquit Marc, sceptique.

— Mais pourquoi tuer d'autres vampires, dans ce cas-là ? demanda Jessica à ton tour.

— Pour s'entraîner, répondit Tina. Ils se fraient un chemin jusqu'à vous, Majesté.

— C'est la pire chose que j'aie jamais entendue ! (Je me redressai, horrifiée.) Vous vous trompez ! C'est impossible !

— Pourtant, c'est la solution la plus probable, admit Jessica.

— Non... c'est horrible ! Pour des tas de raisons !

Tuer des gens pour s'entraîner ? Se frayer un chemin jusqu'à moi ? Soudain, je sentis une vague de culpabilité m'envahir.

Pauvre Jennifer ! Elle n'avait même pas été une vraie victime ; elle avait simplement servi d'entraînement.

— Nostro est resté au pouvoir pendant des milliards d'années et personne n'a essayé de le tuer, alors que moi, je ne suis là que depuis le printemps dernier et la chasse est déjà ouverte ?

— En un mot, oui.

— Mais...

— Les vampires vous voient comme une menace, expliqua Tina. Vous êtes indépendante. Vous n'avez pas besoin de protection, ni de mout... de compagnons humains. Nous devons nous nourrir tous les jours, Majesté. Tous les jours. Alors que vous, vous pouvez rester une semaine sans boire. (En vérité, mon record personnel était de dix jours, mais ça ne regardait personne.) La lumière du soleil n'a aucun effet sur vous...

— Si elle n'a aucun effet, pourquoi est-ce que je m'écroule comme une souche dès que l'aube pointe son nez ? marmonnai-je.

— Tout le monde a besoin de se reposer, répondit Sinclair d'un air moqueur et apaisant à la fois.

— Les croix, l'eau bénite, continua Tina, plus les Monstres, que vous n'avez pas créés mais qui vous obéissent au doigt et à l'œil. Vous avez une riche bienfaitrice. Et puis le roi... (Elle laissa sa voix mourir. J'eus l'impression qu'elle cherchait ses mots.) Le roi vous aime beaucoup.

Comme un loup aime un bon steak saignant, oui.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut leur faire ? Ce n'est pas comme si je m'impliquais entièrement dans la politique vampirocrate.

— Pas encore, glissa Sinclair.

— Oh ! J'en ai vraiment marre ! Les vampires me détestent et tout le monde essaie de me tuer !

— Pas tout le monde, répondit Sinclair, d'un air sérieux. Toutefois, tu vas avoir besoin d'une garde rapprochée, composée d'humains la journée et de vampires le soir. Notre Manipulateur ne semble pas près de s'arrêter.

De mieux en mieux ! Si j'avais encore été en vie, j'aurais eu une migraine. Je me rassis sur le canapé avec un soupir.

— Je n'arrive pas à y croire.

Mais c'était un mensonge. Tina avait raison. Malgré l'horreur de la chose, tout concordait.

— Il va falloir garder un œil sur Sarah, fit Tina après un moment de silence.

— Oui, c'est la suspecte idéale.

— Elle est très étrange, c'est vrai. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? (Je me pris le visage entre les mains.) J'ai vraiment besoin de m'éloigner de tout ça. (Me relevant d'un bond, je me mis à faire les cent pas.) Je vous jure, c'est la pire semaine que j'ai vécue depuis ma mort !

— Tu veux aller faire un tour au paradis ?

Bien que surprise, je fus touchée par l'offre de Jessica. Elle détestait le shopping et encore plus le *Mall of America*. Je suppose que lorsqu'on pouvait tout se payer en six exemplaires, le lèche-vitrine perdait son intérêt.

— Non. On ne peut pas de toute façon, il est déjà 3 heures du matin. Le *Mall* est fermé. Les bars aussi, d'ailleurs.

— On pourrait aller faire du bowling ! suggéra Marc d'un air enjoué. Il y a un très bon club ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre à cinq minutes d'ici.

— Bowling ? (La pièce se mit à tourner autour de moi. Je m'assis avant de tomber... sur les genoux du Sinclair.) Tu veux que je mette mes pieds dans des chaussures de location ?

— Non, mais ça va pas ? s'exclama Jessica. Tu ne fais qu'empirer les choses !

— Hé ! Désolé ! J'avais oublié son obsession pour les chaussures.

— Tout va bien, les rassurai-je tandis que Sinclair m'éventait avec un coussin. Laissez-moi une petite minute pour me remettre.

— Notre Manipulateur n'a même pas besoin de te couper la tête, remarqua Marc. Il lui suffit de te mettre des chaussures d'occasion aux pieds. Tu mourras de désespoir.

Quand Sinclair éclata de rire, je lui arrachai le coussin des mains pour le frapper avec.

CHAPITRE 20

Lorsque je retournai enfin dans ma chambre, Marie m'y attendait. J'étais contente de la voir. J'avais réfléchi à quelques questions à lui poser. Après tout, j'étais prête à tout pour me changer les idées, même faire passer un interrogatoire à une enfant de maternelle.

— Tu hantes encore ma chambre ?

— Non ! J'aime bien être ici, c'est tout.

— OK. Écoute, je voulais te demander : Comment est-ce que tu... pourquoi es-tu comme ça ?

Elle fronça les sourcils et un mignon petit pli vertical se forma sur son front.

— Personne ne m'a jamais posé cette question. Tu es la première à me parler...

Finalement, être la reine des vampires présentait des avantages. Je me forçai à sourire pour l'encourager à continuer.

— Eh bien, ma maman travaillait ici. On dormait dans la chambre de Jessica. Tu sais, quand elle avait fini de travailler. Une fois, un méchant monsieur est venu. Je l'ai entendu arriver. Je me suis réveillée et je suis sortie en courant. Je l'ai vu faire du mal à maman, alors j'ai voulu le frapper, mais il m'a poussée très fort. Après ça, personne ne m'a plus jamais vue.

Elle s'était sûrement brisé le crâne en tombant. Puis, ce connard qui l'avait balancée comme une poupée de chiffon avait enterré son corps dans le jardin. Malheureusement, personne ne l'avait vu et la police n'en avait rien su.

J'avais l'impression de passer à côté de quelque chose, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Putain ! Pourquoi avais-je reçu la beauté au lieu de l'intelligence ? D'habitude, ça m'était égal, mais ce soir...

— Oh ! répondis-je finalement. (Que pouvais-je dire d'autre ?) Merci de m'avoir répondu.

— J'aimerais que maman arrive enfin. J'ai vraiment envie de la voir.

Elle voulait sa maman depuis soixante ans, pauvre gosse ! C'était une raison étonnante pour hanter cette maison. Dans les livres, les esprits attendaient toujours que leur meurtrier soit jugé. Mais ce fantôme-là attendait simplement sa maman.

J'étais sur le point de pleurer.

— Tu veux voir ma nouvelle robe ? proposai-je pour changer de sujet. Je l'ai achetée en solde à moins soixante pour cent.

— D'accord !

Pendant mon défilé impromptu, j'eus soudain un éclair de génie. J'allais devenir sa mère ! Je ne pouvais plus avoir d'enfants. Si je ne pissais plus, je ne risquais pas d'ovuler... Mais je pouvais m'occuper de Marie. Ça lui permettrait peut-être d'oublier un petit peu sa vraie maman.

C'était l'idée la plus réconfortante que j'avais eue depuis longtemps. Le fait de ne pas pouvoir tomber enceinte me pesait. Pas tous les jours. Mais une fois de temps en temps, cette pensée me prenait par surprise.

Je n'avais pas particulièrement envie de porter les enfants de quelqu'un. Surtout pas de Sinclair. De toute façon, il ne pourrait jamais me mettre en cloque avec son sperme mort. Pourtant, j'aurais aimé avoir le choix...

C'était le cas à présent. Je pourrais... je pourrais... adopter des fantômes !

Bon, OK. Ce plan méritait des améliorations, mais j'avais tout le temps du monde devant moi.

La nuit suivante, je me garai devant la maison de mon père. Bien trop grande pour deux personnes, elle était située dans le quartier huppé d'Edina et était beaucoup trop chère pour le marché actuel. En d'autres termes : parfaite pour ma belle-mère, Anthonia, dite le Thon.

— Je parie qu'ils n'ont pas de termites, eux, marmonnai-je en observant la bâtisse.

— Quoi ?

— Rien.

Une fois hors de la voiture, nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée. Avant que Jess ait eu le temps de frapper, je passai un bras autour de ses épaules.

— Je m'excuse d'avance pour ce que ma belle-mère va dire et tout ce que mon père ne dira pas.

— Aucun problème.

— Merci de m'avoir accompagnée.

— C'est un plaisir. Je suis sûre qu'on va s'amuser ! mentit-elle.

Nous savions toutes les deux que la soirée allait être longue et désagréable.

Il s'agissait du barbecue traditionnel des Taylor pour le 4 Juillet. Mais à cause de l'emploi du temps de ministre de mon père (directeur d'une compagnie d'éponges), il avait lieu le 18 juillet.

Le Thon profitait de cette fête pour frimer. Elle invitait des tas de gens différents : riches, pauvres, collègues, membres de la famille, amis, politiciens... Jessica avait reçu son propre carton d'invitation parce qu'elle était riche. Ça compensait sa couleur de peau.

— Franchement, continuai-je en tapant à la porte. Je suis désolée.

— Du calme. Tu crois qu'elle va encore me proposer du poulet frit et de la patate douce ?

Je grognai avant de me forcer à sourire quand ma belle-mère ouvrit la porte.

Elle pâlit en me voyant. Rien de bien nouveau. J'aurais été choquée si elle avait souri ou n'avait pas eu de réaction du tout. Je ne pourrais jamais lui pardonner d'avoir brisé le mariage de mes parents et elle ne me pardonnerait jamais d'être revenue d'entre les morts. Dans ces circonstances, l'ambiance des repas de famille laissait à désirer.

— Joyeux 4 Juillet, lui souhaitai-je poliment.

Le Thon hocha la tête.

— Jessica. Merci d'être venue.

Laissant la porte ouverte, elle disparut.

— Elle croit que tu t'appelles Jessica, me souffla Jessica.

— Très drôle, fis-je en suivant le Thon dans la maison où, à mon grand étonnement...

— Maman ?

— Coucou ma puce ! (Ma mère posa son verre de Dewar's avant de me prendre dans ses bras. J'avais l'impression d'être collée à un coussin sentant la cannelle et l'orange.) J'espérais te voir ici.

Elle m'embrassa bruyamment sur la joue avant de faire subir le même traitement à Jessica. Celle-ci lui retourna son étreinte avec joie.

— Docteur T ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

Très bonne question. Le Thon détestait ma mère et ce sentiment était réciproque. Elles avaient tout fait pour ne pas partager la même ville, alors la même pièce ! Je n'imaginais pas quelles étranges circonstances avaient poussé ma mère à se retrouver dans la maison de mon père.

— Tu ne te souviens pas ? J'ai reçu une promotion le mois dernier.

— Si, tu es chef de ton département, maintenant.

Ma mère était professeur à l'université du Minnesota. Elle était spécialiste de la guerre de Sécession, en particulier de la bataille d'Antietam. Personnellement, ça me donnait envie de bâiller.

— Tu mènes tous les autres professeurs par le bout du nez.

— Ce qui m'a valu, répondit ma mère avec un sourire mutin, une invitation personnelle au barbecue des Taylor.

Je me massai les tempes. Le Thon ne reculait devant rien pour grimper l'échelle sociale. Voilà qu'elle se mettait à inviter des professeurs d'histoire ! Je n'y comprenais rien. Idiote ! Les professeurs n'étaient pas riches et ils plombaient les soirées comme personne. Pas ma mère, bien sûr. Mais quand même !

— Dieu merci, dit Jessica. Je vais pouvoir parler à quelqu'un sans qu'on me prenne pour la domestique.

— Oh ! Ne commence pas. Personne ne t'a jamais traitée comme ça. À part... Non, personne.

— Ça fait plaisir de te voir ici, dis-je finalement.

Ma mère me regarda en clignant des yeux. Je la dépassais depuis le collège.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Mauvaise semaine, répondit Jessica avant d'attraper un verre sur le plateau d'un serveur. Politique vampirocrate, vous savez.

— Et comment va Éric Sinclair ?

— Il est toujours aussi agaçant, rétorquai-je en arrêtant un autre serveur.

Celui-ci portait un plateau de bloody mary. Après avoir bu une gorgée, je grimaçai. Si je mettais la main sur celui qui avait eu l'idée géniale de ruiner du jus de tomate avec de la vodka et de la sauce piquante...

— Il est arrogant, énervant, il n'écoute jamais quand je parle, il débarque sans prévenir...

— C'est le roi des vampires, murmura ma mère.

Elle essaya de prendre l'air amoureux, mais son expression semblait sortir tout droit d'une pub pour laxatifs. Ma mère était petite, enrobée avec des cheveux blancs et bouclés, un peu comme une grand-mère de série télé.

— Et il t'aime beaucoup, ma chérie.

— Pitié ! m'exclamai-je en finissant mon verre.

J'attrapai une tasse de punch sur le plateau d'un nouveau serveur. Combien le Thon en avait-elle employé ? Tout ça pour un prétendu « barbecue à la bonne franquette » ?

— Euh... Tu devrais peut-être ralentir la cadence, ma puce. Tu conduis, pas vrai ?

— Maman, est-ce que tu sais combien de verres il faut pour saouler un vampire ?

— Non !

— Eh bien moi non plus !

L'occasion parfaite pour le découvrir ! Je finis mon verre et terminai celui de Jessica.

— Tu as vu mon père ?

— Il est dans le coin avec le maire, là-bas. Bonne chance pour le déloger. Ma puce, si tu ne vas vraiment pas bien, je peux venir habiter chez toi pendant quelques jours, tu sais ?

Je frissonnai. Comme si j'avais besoin que ma mère se mêle à tout ça. J'avais déjà bien assez de problèmes avec Sinclair, Jon, le Manipulateur qui voulait me tuer et le fantôme d'une

mouflette qui hantait ma chambre en chantant *Il était une bergère* jusqu'à ce que ma tête explose.

— Peut-être le mois prochain, Docteur T, répondit rapidement Jessica en me voyant au bord de l'évanouissement. C'est un peu... compliqué pour le moment.

— Ne t'en fais pas, maman, ajoutai-je le plus gentiment possible.

Ma mère, contrairement à mes autres figures parentales, ne faisait pas cas de mon statut de morte-vivante et tentait de m'aider du mieux qu'elle pouvait. Elle était même contente que je sois devenue vampire. Au moins, elle savait que je ne me ferais jamais attaquer ou violer. Ce n'était pas sa faute si ma vie était devenue aussi incroyablement – quel était l'adjectif qu'avait employé Jessica ? – compliquée ! Oui, aussi compliquée que le sillage d'une tornade.

— Je crois que je suis ici pour une tout autre raison, continua ma mère à voix basse. Ta belle-mère semble mourir d'envie de dévoiler un secret. Je pense que la grande annonce aura lieu ce soir.

— Oh !

Qu'est-ce qu'elle avait encore inventé ? Avait-elle forcé mon père à lui payer un jet privé pour aller faire son shopping ? Voulait-elle lancer un nouveau bal de charité ?

— On peut partir ?

— Tu n'étais pas obligée de venir, remarqua Jessica.

Je haussai les épaules. En avril, peu de temps après mon réveil, mon père m'avait clairement fait comprendre qu'il me considérait comme morte. Si je n'avais pas la décence de rester dans mon cercueil, je devais au moins les laisser tranquilles. De mon côté, je lui avais rétorqué que j'étais sa fille et que, morte ou non, son job était de m'aimer. Depuis, nous coexistions dans une sorte de trêve. J'avais assisté à leur repas de Pâques et maintenant, au barbecue de juillet.

— Est-ce que tu as... mangé ce soir ?

— Je vais bien, maman. Ne t'inquiète pas pour ça.

— Parce que j'ai eu une idée. Je reviens tout de suite.

Elle se dirigea vers la cuisine, rapide comme une petite souris dodue.

— Je n'arrive pas à croire que ta belle-mère ait invité ta mère !

— Moi, je n'arrive pas à croire que ma mère ait accepté !

Jessica me dévisagea. Dans la cuisine, un mixeur se mit en route.

— Bien sûr qu'elle est venue ! Elle voulait s'assurer que ton père et le Thon ne seraient pas désagréables avec toi.

Je souris pour la première fois de la soirée. Jess avait sûrement raison. Malgré les apparences, ma mère pouvait avoir le caractère d'un pitbull quand il s'agissait de me protéger.

Avant de pouvoir en discuter davantage, ma mère revint avec ce qui ressemblait à un milk-shake au chocolat.

— C'est du roastbeef, m'expliqua-t-elle. (Je faillis faire tomber le verre.) Comme tu ne peux plus manger de nourriture solide, j'ai pensé que tu pourrais le boire...

— Hmm, murmura Jessica, pensive.

— Excusez-moi, mesdames, je vais vous montrer vos sièges.

Les serveurs conduisaient tout le monde à la grande table de la salle à manger. Étrangement, le Thon nous avait placées en tête de table, près de mon père et elle. D'habitude, elle m'éloignait le plus possible. Pour vous donner une idée, j'avais été reléguée à la table des enfants jusqu'à mes vingt-six ans !

— Bonsoir papa ! le saluai-je tandis qu'il s'asseyait.

Il me sourit, l'air mal à l'aise, en renversant son verre de vin au passage.

— Darren, lança ma mère à son tour. Tu as l'air en forme.

Mon père se passa une main dans les cheveux pendant qu'un serveur redressait son verre et tapotait la tache avec une serviette.

— Merci, Elise. Toi aussi. Encore toutes mes félicitations pour ta promotion.

— Merci. Tu ne trouves pas que Betsy est resplendissante, ce soir ?

— Euh, oui. Resplendissante.

— Merci, papa, répondis-je sèchement.

— Anthonia, continua ma mère, tandis que l'intéressée rapprochait sa chaise par à-coups. Cette fête est très réussie.

— Merci, madame Taylor.

Têtue et blessée, ma mère avait choisi de conserver le nom de mon père après qu'il l'avait quittée.

— Docteur Taylor, la corrigea-t-elle.

— Jessica, fit le Thon. Comment vas-tu ?

— Très bien, madame Taylor.

— On m'a dit que tu avais vendu ton ancienne maison... un ami à moi a failli l'acheter. Où vis-tu maintenant ?

— Sur Summit Avenue, répondit-elle sans préambule parce qu'elle savait parfaitement que cette information rendrait ma belle-mère folle de jalousie.

Le Thon avait toujours rêvé d'habiter sur Summit Avenue. Mais malgré la réussite de mon père, ils ne pouvaient pas se le permettre. Ma mère dissimula un sourire.

— La maison est bien trop grande pour nous, bien sûr, mais on s'y fera.

— Oh ! Euh... Betsy vit avec toi ?

— Oui. Nous sommes colocataires. Il y a aussi Marc, notre pote gay. (Le Thon était homophobe.) Et bien sûr, nous avons besoin de place pour loger tous les vampires qui viennent nous rendre visite. (Elle était aussi vampirophobe.)

Ma mère prit une gorgée de vin pour étouffer un éclat de rire. Comme dans toutes les soirées de ce genre, personne n'écoutait vraiment ce que disaient les autres. Jessica ne risquait pas de dévoiler ma véritable identité.

Et puis, même à mes propres oreilles, ça paraissait absurde.

Je portai le verre de roastbeef à mon nez pour le renifler. L'odeur n'était pas mauvaise. Elle était même plutôt agréable. Et le verre était bien tiède.

— Tu leur annonces la nouvelle, Thoni ? demanda mon père, encore sous le choc des propos de Jessica.

— La nouvelle ? s'enquit poliment ma mère.

— Oh ! oui.

Pour la première fois de la soirée, ma belle-mère me regarda dans les yeux. L'intensité de son regard bleu – des lentilles –, de ses cheveux blonds – une couleur – et de ses lèvres trop rouges – botoxées – me fit boire mon milk-shake de roastbeef cul sec. Ça manquait de gin !

— Darren et moi avons une merveilleuse nouvelle à vous annoncer. Nous commençons à bâtir notre propre famille !

— « Bâtir » ? demanda ma mère, perplexe.

Jessica ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire que vous êtes...

— ... enceinte, oui ! répondit le Thon avec une voix emplie de triomphe et de haine. Le bébé naîtra en janvier.

Me penchant soudain en avant, je vomis tout ce que je venais d'avaler sur les genoux de ma mère.

CHAPITRE 21

— **C**omment a-t-elle pu ? gémis-je. Comment a-t-elle pu faire ça ?

— Parce qu'elle est jalouse de toi, répondit Jessica. Elle l'a toujours été, depuis le jour où elle s'est installée chez ton père. En avril, elle a cru être enfin débarrassée de toi, mais tu as été trop stupide pour rester morte. Alors, elle a dû se dire : « Si j'ai un enfant, je récupérerai toute l'attention que l'on porte à Betsy. »

OK, c'était le Thon tout craché.

— Je dois admettre, intervint ma mère, que je suis surprise. Je ne pensais pas qu'Anthonia aurait le courage de se confronter à la maternité. (Elle éclata de rire.) Je plains ton père !

— Il l'a bien mérité, rétorquai-je.

J'étais affalée sur le siège passager, à prier pour que la mort m'emporte. Je n'avais pas voulu attacher ma ceinture de sécurité. Je n'aurais pas été contre un passage à travers le pare-brise.

— Il l'a choisie et épousée, après tout.

— Et il en paie le prix depuis, Elizabeth, dit ma mère sur un ton sans réplique. Il est temps que tu grandisses et que tu leur pardonnes. Si je ne suis plus en colère, pourquoi le restes-tu ?

— Tais-toi.

— Excusez-moi, jeune fille ?

— J'ai dit : prépare-toi. On est arrivées.

Ma mère observa la maison, bouche bée. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Moi-même, chaque fois que j'entrais dans le hall, j'avais peur qu'on me jette dehors.

— Oh ! Jessica, c'est magnifique ! Le loyer doit être ridiculement cher !

— En effet, répondit-elle modestement.

— Mon Dieu ! Quel palace !

Jessica rayonnait. Même si j'en mourais d'envie, je ne fis aucune réflexion. Depuis la mort de ses parents, ma mère était ce qui ressemblait le plus à une figure maternelle dans sa vie. Jess l'adorait.

— Suis-moi. Je vais te prêter un pantalon de survêtement.

La jupe de ma mère était foutue. Généralement, le bœuf, la bile et le cachemire ne faisaient pas bon ménage.

— Ce n'est pas la pei...

— Tu comptes rentrer chez toi en porte-jarretelles ? Pitié ! Suis-moi.

— Ah ! ces vampires, murmura ma mère à Jessica. Ils s'énervent pour un rien !

— Je te signale que je t'entends, Jess !

— C'est vrai ? lui souffla ma mère.

— Oui, c'est agaçant, continua Jessica. Je ne peux pas lâcher un pet au deuxième étage sans qu'elle l'entende au premier.

— Quelle horreur !

Nous passâmes le pas de la porte au moment où Marc traversait le hall avec un pichet de thé glacé.

— Bonsoir Docteur T. Vous arrivez pile au bon moment, les filles ! Vos invités sont là.

— Quels invités ?

— Voyons... réfléchit Marc en les comptant sur les doigts de sa main libre. Deux Lames de la Justice, le roi des vampires, le vampire qui l'a transformé, le prêtre de la paroisse locale et un autre vampire, Sarah quelque chose...

— Génial, m'exclamai-je. Suis-je la seule à prévenir avant de débarquer chez quelqu'un ?

— Visiblement, rétorqua Sinclair qui, comme à son habitude, se matérialisa tout à coup. (Ma mère sursauta. Moi aussi.) Docteur Taylor. C'est un plaisir de vous revoir.

Ma mère faillit s'évanouir lorsque Sinclair lui prit la main et se pencha vers elle comme un majordome.

— Oh ! Majesté, tout le plaisir est pour moi.

— Appelez-moi Éric, je vous en prie. Vous ne faites pas partie de mes sujets. C'est bien dommage, d'ailleurs ! soupira-t-il.

— Dans ce cas-là, appelez-moi Elise, minauda-t-elle.

— Je vais vomir. Encore, annonçai-je. Vous voulez bien arrêter cinq secondes ?

— Excusez ma fille, dit ma mère sans quitter Sinclair des yeux. D'habitude, elle est beaucoup plus agréable que ça. Elle a eu une mauvaise nuit.

— Bien sûr. Naturellement, comme il s'agit de votre fille, j'attends beaucoup d'elle.

— Oh ! Éric ! Comme c'est charmant. Betsy ne m'a jamais dit que vous...

— Vous m'écoutez, oui ? Je vais vomir pour de bon. Arrêtez ça !

— Moi aussi, intervint Sarah.

Je me tournai. Elle se tenait devant la porte qui menait au deuxième salon.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, j'aimerais partir.

— Non, répondit Sinclair.

— Oui, fis-je en même temps. Attendez, j'ai une meilleure idée. Pourquoi ne partez-vous pas tous ? Je ne suis vraiment pas d'humeur, ce soir.

— Force-toi. Nous avons d'importants problèmes à résoudre. (Son regard glacial s'adoucit lorsqu'il se tourna de nouveau vers ma mère.) Des affaires de vampires très sérieuses, ma chère. Je suis désolé, je vous aurais volontiers proposé de vous joindre à nous, une femme aussi intelligente que vous...

— Je veux sortir d'ici, cria Sarah.

Pour de bon. Et moi qui croyais être la seule à oser crier sur Sinclair.

— Je veux sortir d'ici tout de suite !

— C'est quoi, ton problème ? demanda Marc.

Le pichet de thé glacé transpirait comme une rock star en plein concert. Il chercha un meuble qui n'avait pas deux cents ans autour de lui pour le poser dessus... en vain. Il dut se résoudre à la garder à la main. Note à moi-même : acheter des sous-verres.

— On m'a dit que tu n'aimais pas cette maison. Pourquoi ?

— Si vous voulez tout savoir, répondit Sarah sur un ton assassin, j'avais une fille. Elle... Elle est morte. Ici. Dans cette maison. Je ne veux pas en parler, ni rester ici.

Elle alla se réfugier dans les bras grands ouverts de Sinclair. J'entendis ma mâchoire tomber par terre.

— Tu quoi ? m'écriai-je.

— Une fille ? Une petite fille blonde ? demanda Sinclair.

Je le poussai sur le côté.

— Est-ce qu'elle s'appelle Marie ? Elle porte un serre-tête pour empêcher ses cheveux de lui tomber dans les yeux ? Et des souliers vernis ?

Sarah éclata en sanglots. Je fus encore plus choquée que quand elle avait crié sur Sinclair.

— Comment savez-vous tout ça ? Qui vous en a parlé ? Ne me parlez pas d'elle ! Je ne veux rien entendre !

— Sarah ! Elle est enterrée dans mon jardin !

— Quoi ? s'exclama Jessica. Je ne crois pas avoir entendu parler de ça !

— Suivez-moi, fis-je en désignant l'escalier. Tous dans la chambre du vampire.

Quand je me retournai, je faillis renverser ma mère. J'avais sûrement bougé trop rapidement pour elle.

— Maman, je dois m'occuper de ce problème. On discutera plus tard, d'accord ? C'est important.

— Bien sûr, dit-elle avant de me prendre dans ses bras. Fais de ton mieux.

— Maman, grognai-je en me libérant. Pas devant les autres vampires !

Sur ce, je m'élançai dans l'escalier.

Je pénétrai dans ma chambre avec beaucoup trop de personnes à ma suite.

— Marie ? appelai-je. Marie, viens ici !

Elle se matérialisa près de moi. C'était la première fois que je la voyais faire. Étrange. Au départ, elle ne semblait pas être assise dans le fauteuil, puis une lumière bleue étincela et, petit à petit, Marie apparut.

— Quoi ? demanda-t-elle, perplexe. (Quand elle regarda derrière moi, elle écarquilla les yeux.) Maman !

Je me retournai. Sarah allait avoir besoin de mon aide.

— Sarah, tu peux voir le fantôme si...

Elle me poussa du chemin avant de s'élancer vers sa fille.

— Ma choupette !

Tina m'aida à garder l'équilibre avant de marmonner :

— Choupette ?

Je dus me retenir de ricaner, moi aussi. Malheureusement, quand Sarah voulut prendre Marie dans ses bras, elle tomba sur le fauteuil.

— Maman, où étais-tu ? Je n'ai pas arrêté de t'attendre !

Marie avait les mains sur les hanches, l'image même de l'impatience. Au lieu de répondre, Sarah éclata en sanglots.

— Marie, intervint Sinclair. À quoi ressemblait l'homme qui t'a poussée ?

— Ne lui demandez pas une chose pareille ! rétorqua Sarah.

Ses instincts maternels reprenaient le dessus. Roi ou non, Sinclair ne ferait pas de mal à sa fille. Rien que pour ça, elle remonta dans mon estime. Je m'en voulais à présent de l'avoir traitée comme une folle.

— Vous n'en avez pas besoin de toute façon. C'était Nostro. Il l'a tuée avant de me transformer.

— Et tu m'en voulais de l'avoir rayé du tableau ? demandai-je, perplexe.

— C'est... compliqué, répondit-elle.

Je commençais à détester ce mot.

Soudain, un craquement me fit relever la tête. Tina venait de briser le pied d'un fauteuil.

— Arrête ! Ce truc vaut sûrement des milliers de dollars ! lui ordonnai-je. Et maintenant ? Elles ont été réunies.

Cela voulait-il dire que Sarah allait emménager ici pour rester près de sa fille ? Merde ! Je n'avais pas pensé à ça. Si je commençais à héberger des vampires, je n'avais pas fini !

Sarah passa sa main à travers la tête de Marie.

— Allez viens, Maman, qu'est-ce que tu attends ? Il faut y aller !

Sarah se tourna vers moi. Elle semblait avoir pris dix ans en dix secondes. L'air exténué, elle continuait à sangloter.

— Betsy, ma Reine, j'ai une faveur à vous demander.

— Laquelle ?

— Est-ce que... d'après vous, nous avons une âme ? Les vampires ont une âme, n'est-ce pas ?

— Euh...

Où voulait-elle en venir ? Je commençais à avoir un mauvais pressentiment.

— Oui, c'est vrai. C'est ce que je pense, en effet.

— Alors, je le crois aussi, fit Sarah. Parce que vous êtes notre reine. Et selon le *Livre des Morts*, votre volonté est la nôtre.

Encore lui !

— OK. Tant mieux.

— Oui.

Il y eut une pause. Elle semblait rassembler son courage pour me demander quelque chose. Si elle avait été humaine, elle aurait sûrement pris une grande inspiration avant de parler.

— Alors, je dois vous demander un service. J'aimerais que vous me tuiez. Sur-le-champ.

CHAPITRE 22

— **T**u veux que je fasse quoi ?

— Je m'en charge, intervint rapidement Tina.

Soudain, je me rendis compte que le pied du fauteuil ressemblait étrangement à un pieu. Décidément, j'avais toujours un train de retard !

— Ce n'est pas le rôle de la reine.

— Euh... J'ai du mal à vous suivre...

— Je ne suis pas assez bien pour la reine ? s'enflamma Sarah. Ma mort n'est pas une mince affaire ! Elle me permettra de retrouver ma chair et mon sang, ma petite fille que j'ai perdue il y a cinquante ans.

— Euh... les filles ?

— Je voulais simplement dire que... la reine n'a pas les tripes pour ce genre de choses, ajouta Tina à voix basse. Mais, moi, ça m'est égal. Je serais contente de t'aider.

— Oh ! répondit Sarah en reculant. Alors d'accord.

— Sarah, tu es sûre de ta décision ?

Après avoir jeté un coup d'œil à Marie, je murmurai :

— Et si ça ne marchait pas ? Et si tu... (te réveillais en enfer, avais-je failli dire, mais ça manquait un peu de tact) Et si j'avais tort ?

— Vous êtes la reine, remarqua Sarah, perplexe.

— De plus, au fond de ton cœur, tu sais que tu as raison, intervint Sinclair. (Je sursautai. Il était resté si silencieux jusque-là que j'en avais oublié sa présence.) Ne me dis pas le contraire. Sinon, pourquoi porter une croix ? Ou aller à l'église ?

— Comment est-ce que tu sais que je vais à l'église ?

— Elizabeth, je sais tout de toi.

— OK, tu viens de passer du statut de pseudo-fiancé énervant à celui de harceleur. On en reparlera plus tard. Donne-

moi ça. (Tina plaça le pieu dans ma main comme l'aurait fait une infirmière vampire.) Sarah me l'a demandé à moi. Je vais le faire.

— Merci, Majesté.

Tina se contenta de hocher la tête.

— Euh... Comment dois-je m'y prendre ?

— Vise le cœur, répondit Sinclair. (Il posa sa main sur la poitrine de Sarah.) Ici. Le plus rapidement et profondément possible.

— C'est tout ?

— Oui. Aucun vampire ne peut survivre à une telle blessure, même si tu retires le pieu par la suite. Elle ne tombera pas en poussières comme dans ces films ridicules, mais elle sera bel et bien morte.

Je déglutis difficilement.

— OK. Mais avant tout de chose, Sarah, tu devrais te confesser. Tu sais, pour être toute propre avant de te présenter devant Dieu.

— Je ne peux pas me confesser à vous ? demanda-t-elle, crispée.

— Bien sûr que non ! Attends une seconde.

J'ouvris la porte de ma chambre à la volée. Ani, Jessica et Jon faillirent me tomber dessus.

— Sales petits espions ! Père Markus ! m'égosillai-je. Venez par là, on a besoin de vous !

— Je vais aller le chercher, dit Ani.

— Non, j'y vais, intervint Jon.

En un clin d'œil, les coups volèrent. Ils se frappaient et se griffaient comme des chinchillas en colère.

— Euh... Jessica...

— D'accord, répondit-elle en enjambant Job et Ani qui s'étaient retrouvés par terre, avant de descendre l'escalier.

— Très bien, dis-je en retournant dans ma chambre. Jess est allée chercher le prêtre.

— Il ne va pas me toucher avec ses... instruments, pas vrai ? demanda Sarah, tremblante. (Cette femme qui avait crié sur Sinclair avait peur d'un sexagénaire !) Ou m'asperger avec... quoi que ce soit ?

— Non. Il va seulement t'écouter. Raconte-lui tous tes péchés.

— Tous ? s'exclama-t-elle.

— Résume, rétorquai-je d'un air exaspéré. Après, j'enfoncerai ce pieu dans ton cœur et tu pourras rejoindre Marie pour l'éternité.

Et après ça, je vomirais encore une fois et je me cacherais sous mon lit pendant au moins une semaine. Le plan parfait !

Le père Markus savait faire vite, quand il le voulait. Il frappa légèrement sur la porte avant de l'ouvrir.

— Vous m'avez fait appeler ?

— Oui. Merci d'être venu aussi vite. Approchez, mon père... (Il referma la porte derrière lui pendant que je lui expliquais la situation.) Alors si vous pouviez l'arranger un peu pour se présenter devant Dieu...

— Je ne crois pas que ce soit possible, remarqua Tina. Il ne peut pas faire le signe de la... n'importe quel signe ou la toucher avec quoi que ce soit...

— Et si elle n'est pas catholique pratiquante, ce serait un peu déplacé. Pour parler franchement, étant donné sa... condition, ce n'est pas très approprié. (Regardant nerveusement autour de lui, il mit ses lunettes.) Vous êtes sûrs qu'il y a un fantôme ici ?

— Croyez-moi. Dans ce cas-là, faites pour le mieux.

L'extrême-onction marcherait-elle sur un vampire ?

Quand le père Markus sourit à Sarah qui semblait vouloir le fuir, je me rendis compte qu'il avait un visage avenant. Long et lugubre, un peu comme un basset... Mais son sourire faisait ressortir de mignonnes petites fossettes.

— Sarah, mon enfant, commença-t-il en lui prenant la main. (Elle frissonna, mais ne la retira pas.) Te repens-tu des crimes que tu as commis dans la vie et dans la mort ?

— Oui.

— Acceptes-tu notre seigneur Jésus-Christ comme ton sauveur ?

— Éric Sinclair est mon seigneur, rétorqua-t-elle. Et Betsy est ma reine.

— Dans l'au-delà, très chère.

— Je suppose que oui, marmonna-t-elle. Enfin, s'il veut bien de moi.

— Alors très bien. Je remets ton âme entre les mains de Dieu.

Il traça le signe de la croix au-dessus de sa tête. Sarah releva vivement les bras pour se protéger, mais rien ne se produisit. Elle ne prit pas feu. Je dois admettre que j'étais rassurée. La soirée avait déjà été assez difficile comme ça.

— Merci, mon père.

— Avez-vous besoin...

— Au revoir.

Tina lui ouvrit la porte.

— Je suis curieux...

— Excusez-moi, mais ce problème ne concerne que les vampires de cette pièce, répondit poliment Tina.

Elle adressa un regard si intense à Ani et Jon qu'ils s'élancèrent immédiatement vers l'escalier. Quant au père Markus, il jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule avant que la porte se referme derrière lui.

— Très bien. (Il faudrait que j'essaie de faire la même chose, visiblement, ça marchait du tonnerre.) C'est parti ! Euh... Sarah vient te mettre ici. (Je la plaçai contre le mur, puis la fis se déplacer : mes chaussures se trouvaient juste derrière.) OK, on y va. Euh... OK.

Je répétais le geste une fois pour être sûre de bien viser l'endroit que Sinclair m'avait indiqué. Mon Dieu ! Pourquoi me retrouvais-je toujours coincée dans des situations pareilles ?

— OK.

— Attendez ! s'exclama Sarah en m'attrapant par le poignet.

— Oh ! Dieu soit loué !

— Non, pas ça ! Je n'ai pas changé d'avis. Je veux parler de mes vêtements. J'ai une armoire pleine d'Armani que je ne porterai plus jamais. Tina sait où j'habite. Tout vous revient. Vous êtes plus grande que moi, mais aussi fine. Ils devraient vous aller.

— Armani ? (Je passai mes bras autour de son cou pour l'embrasser sur la joue.) Tu ne le regretteras pas, je te le promets.

— Maintenant, faites-le, s'il vous plaît.

— D'accord, d'accord.

— Maman ? fit Marie, inquiète.

— J'arrive tout de suite, ma chérie, répondit Sarah d'une voix un peu trop enthousiaste avant de me murmurer : Allez-y !

Je m'exécutai, enfonçant le pied de chaise dans son torse avec plus de force que nécessaire. J'avais tellement peur de la rater que j'avais mis toutes les chances de mon côté. Le pieu s'était logé dans le mur. Je le lâchai. Sarah ressemblait à un insecte punaisé.

Elle n'était plus là. Je pouvais le sentir. De toute façon, c'était flagrant. Ses yeux qui, un instant auparavant, m'incitaient rageusement à me dépêcher, étaient devenus vitreux. Elle tremblait comme une truite hors de l'eau, mais je savais qu'il ne s'agissait que de spasmes.

Je détournai le regard, de peur de vomir de nouveau. Sinclair me prit par le bras.

— Doucement, murmura-t-il. C'était parfait. Regarde.

Surprise, Marie observa ses mains disparaître. Puis, elle releva la tête pour me sourire. Il lui manquait des dents de lait.

— Je vais rejoindre maman au...

Elle disparut.

Il y eut un long silence pendant lequel personne ne sut quoi dire. Au bout d'un moment, Tina prit enfin la parole.

— Je vais m'occuper du corps.

— Est-ce que les vampires ont des cimetières ? demandai-je d'une voix peu assurée.

Je ne me sentais pas bien. J'avais l'impression que j'allais tomber dans les pommes d'un instant à l'autre.

Tina sourit.

— Oui.

— Très bien. Euh... écoute. La nuit a été longue. Incroyablement longue. Tina, je suis ta reine, pas vrai ? Du moins, tu l'as toujours cru.

— Évidemment, Majesté.

— Alors est-ce que tu pourrais m'accorder une faveur ? Tu pourrais demander aux Lames de la Justice de partir et dire à

Marc, Jess et ma mère que je les verrai demain ? Je ne me sens pas d'humeur à avoir de la compagnie, ce soir.

— Tout de suite, Majesté.

Elle me prit la main et l'embrassa. La sensation était étrange et perturbante à la fois.

— Vous avez été parfaite. (Quand elle sourit, son visage s'éclaira.) Plus que parfaite.

Alors pourquoi me sentais-je aussi mal ?

J'entendis Tina tirer et se débattre. Je refusai de relever la tête avant qu'elle ait sorti le corps de la pièce. Sinclair lui ouvrit la porte, la referma derrière elle. Visiblement, il ne s'était pas senti visé par mon « je ne me sens pas d'humeur à avoir de la compagnie ».

— Voilà, c'est fini, fis-je, les yeux rivés sur l'endroit où Marie avait disparu.

— Oui, je suppose que oui.

— Je suis vraiment contente pour elle.

— Moi aussi.

— Sa mère lui manquait tellement qu'elle est restée coincée ici pendant un demi-siècle. Tant d'années ! Heureusement, elles sont réunies, maintenant. C'est une bonne chose, pas vrai ?

— Oui.

Soudain, j'éclatai en sanglots et me retrouvai pressée contre quelque chose de dur et recouvert de coton : le torse de Sinclair. Il avait passé ses bras autour de moi et me caressait le dos.

— Elizabeth, ne pleure pas, ma chérie. Tu as dit ce qu'il fallait. Tu as fait ce qu'il fallait.

— Je sais, gémis-je.

— Tu es allée au bout de tes décisions. C'est toujours difficile. (Il m'embrassa sur le sommet de la tête.) Mais tu as été une vraie reine au moment où Sarah avait besoin de toi et Marie n'aurait pas pu rêver d'une meilleure amie.

Ses mots étaient tellement tendres que mes larmes redoublèrent.

— Elizabeth, pourquoi est-ce que tu sens toujours la fraise ?

Le brusque changement de sujet me surprit entre deux sanglots.

— C'est mon shampoing.

— C'est charmant.

— Oh ! Et Jessica m'a jeté une fraise dessus tout à l'heure. C'était la décoration de son daiquiri, chez mon père. Elle est tombée dans mon soutien-gorge. Je n'ai pas encore eu le temps de me changer. Enfin, je l'ai enlevée, mais il y avait du jus et des graines partout.

— Eh bien... c'est charmant aussi !

Je sentais son torse trembler sous l'effet des rires qu'il tentait de contenir. Je reculai pour le frapper.

— Ce n'est pas drôle, Sinclair. Je suis en pleine crise existentielle, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Si, je commence à en reconnaître les signes.

— C'est juste que... je me serais occupée d'elle, tu sais ? J'avais imaginé un plan. Après tout, je n'aurai jamais d'enfant. Alors, j'avais pensé que je pourrais prendre Marie sous mon aile. Je m'étais habituée à sa présence. Elle était toujours là.

— Oui. Cela devait être très stressant.

— Non, pas vraiment. J'aimais bien, en fait. Du moins, une fois que j'ai surmonté ma peur des fantômes. Mais maintenant je... je ne la verrai plus jamais. (Cette seule pensée me fit pleurer davantage.) C'est la seule manière pour moi d'avoir des enfants... attendre qu'ils se fassent tuer dans ma maison et la hantent !

— Elizabeth, ce n'est pas vrai.

— Cette semaine a été horrible.

— Oui, elle a été difficile pour toi, pas vrai ? Pauvre chérie.

— Oui ! Et quelqu'un veut me tuer et ma maison est bien trop grande, et les autres vampires me détestent, et je vais devoir écraser Jon comme un insecte pour qu'il arrête de me suivre partout, et je peux voir des gens qui sont morts, et je commence à croire que le jardinier est un fantôme lui aussi, et ma belle-monstre est enceinte...

Il me dévisagea d'un air sérieux.

— Personne ne te fera le moindre mal tant que je serai à tes côtés.

Il s'interrompit avant d'ajouter :

— Qui est enceinte ?

— Oublie. Tu sais, continuai-je en reniflant, tu peux être vraiment gentil quand tu ne me rends pas dingue.

— Tu m'enlèves les mots de la bouche, me taquina-t-il. Au fait, je ne t'ai jamais remerciée de m'avoir sauvé la vie.

— Quoi ? Quand ?

— Quand ce gamin m'a aspergé d'eau bénite. Tu t'es interposée, tu te souviens ?

— Oh ça ! Tu sais, fis-je en haussant les épaules, ce n'était rien pour moi. Je savais que ça ne me blesserait pas. Et puis, je ne pouvais pas le laisser abîmer un si beau visage.

— C'est vrai.

Quand il me caressa la joue, je ne pus m'empêcher de remarquer une fois de plus la noirceur de ses yeux. J'avais l'impression d'observer un ciel d'hiver.

Soudain, il se pencha vers moi et pressa ses lèvres contre les miennes. J'attrapai sa chemise pour le rapprocher davantage. Il sentait bon le coton fraîchement repassé et sa propre odeur mystérieuse. Moi, je sentais la fraise, bien sûr, et il semblait aimer ça. Sa langue s'était glissée dans ma bouche et je ne comptais pas le repousser.

— C'est le moment où tu me demandes de partir, murmura-t-il en faisant glisser ses lèvres jusqu'à mon cou.

Il me mordilla légèrement. Je frissonnai.

— Oui, c'est la meilleure chose à faire. Après tout, ce serait mal...

— Quoi, ma chérie ?

— Je sais très bien que je recommencerai à t'envoyer balader demain, alors ce serait mal de te laisser rester.

Il rit contre mon cou. Un phénomène rare qui me prenait toujours par surprise.

— Je prends le risque, répondit-il en retirant sa veste.

Je reculai pour l'observer se déshabiller. La vitesse à laquelle ses vêtements volèrent était impressionnante. Et mon Dieu, quel corps ! Fils de fermier, il avait été en forme parfaite à sa mort. Ses épaules étaient si larges qu'il faisait faire ses costumes sur mesure et les muscles de ses bras étaient parfaitement dessinés. Il avait quelques poils sur le torse, une taille fine et de

longues jambes musclées. Et, visiblement, il était content de me voir...

— Ça ne veut rien dire, pas vrai ? demandai-je d'une voix rauque. (Ma langue semblait lourde dans ma bouche.) Tu n'as pas oublié de mentionner un autre passage du *Livre des Morts* ? Coucher avec moi une deuxième fois ne fera pas de toi un super roi pour l'éternité, pas vrai ?

— Non. (Il me retourna pour défaire ma robe et enfouit son visage dans mon cou.) Tu comptes parler tout le temps ?

Je fis volte-face. Quand ma robe tomba à mes pieds en un tas de soie, ses yeux s'agrandirent de surprise. Pour une fois, je portais des sous-vêtements coordonnés. Vert pâle avec des papillons.

— Tu as un problème avec ça ?

— Non, non. Continue, ma douce. Je suis tout ouïe.

Riant, il me prit de nouveau dans ses bras. Position intéressante. Je pouvais le sentir, dur et ferme, contre mon ventre.

— Oh ! Elizabeth, je t'aime vraiment, vraiment beaucoup.

— J'avais cru remarquer. Et moi aussi... quand tu ne me prends pas la tête.

— En d'autres termes, quand je ne te contredis pas. Des bases parfaites pour une relation de mille ans !

Pour une fois, cette pensée ne me semblait pas si terrifiante. Son enthousiasme me remontait le moral. Je ne l'avais jamais vu d'aussi bonne humeur. Il devait vraiment adorer le sexe.

— Vivons au jour le jour, OK ?

— Comme ma reine le voudra, répondit-il avant de me soulever pour me poser sur le lit. J'aime beaucoup tes papillons, mais je pense qu'ils seraient encore mieux par terre, pas toi ?

Il ne perdit pas de temps pour me les retirer.

— Waouh !

— Oui.

— Je suis en train de haleter. J'ai le souffle coupé, alors que je n'ai même pas besoin de respirer. J'y crois pas !

Après s'être étiré, Sinclair me rapprocha de lui et m'embrassa sur la poitrine.

- Il y a de nombreuses formes d'art.
- Oh ! Alors comme ça, tu es un artiste ?
- Oui.

Je ricanai, mais je ne le contredis pas. Il avait été passionné, appliqué... vraiment parfait. Bien sûr, il avait une soixantaine d'années d'expérience derrière lui. Et même si mon cou me faisait encore mal à l'endroit où il m'avait mordue, je ne lui en voulais pas. Je savais qu'il n'avait pas pu s'en empêcher.

Je me demandais s'il ressentait la même chose.

Allongée près de lui, je cherchais un moyen de lui révéler mon petit secret, cela s'était reproduit. Pendant l'amour, je pouvais lire dans son esprit. Pas l'inverse. J'avais déjà essayé de lui envoyer des pensées, mais il n'avait eu aucune réaction. Et pour l'instant, je n'avais pas trouvé comment lui faire partager cette découverte avec tact, sans qu'il se sente menacé.

Hé ! Sinclair, tu savais que quand on fait l'amour, je peux entendre tes pensées et tes désirs ? Ça ne dérange pas une personne aussi secrète et contrôlée que toi, pas vrai ?

Mauvaise idée.

— Tu es sûr de vouloir dormir ici ? Et si le Manipulateur essayait de me tuer ?

— Qu'il essaie ! répondit Sinclair en relevant les couvertures. Je rêve de lui arracher la tête depuis quelques jours.

— Tu sais, la plupart des gens rêvent de se marier, de construire un foyer ou de partir en vacances.

— J'en rêve aussi, dit-il sérieusement.

— Oh ! C'est le moment où l'on discute et où l'on tombe amoureux ? le taquinai-je.

Je le sentis me dévisager dans l'obscurité.

— Non, dit-il finalement. Dors.

Bien sûr ! Ce n'était pas comme si j'avais pas un tas de trucs en tête. En fait, des images de notre excellente partie de jambes en l'air ne cessaient d'apparaître dans mon esprit. Ça avait vraiment été quelque chose !

Je pouvais encore sentir ses mains sur moi. Normal, puisqu'elles étaient posées sur moi, mais plus tôt dans la soirée, ses mains m'avaient caressée partout. Embrassée aussi. On aurait dit un homme affamé devant un buffet gratuit.

Et quand je disais partout, je ne plaisantais pas. Sinclair avait littéralement élu domicile entre mes jambes. Quand sa langue s'était insinuée en moi, j'avais cru devenir folle. Il m'avait léchée, embrassée, sucée... Au début, j'étais tellement occupée à lui répéter de continuer que j'avais cru qu'il parlait à voix haute.

...ne la mords pas ne la mords pas ne la mords pas...

— Qu'est-ce qui ne va pas ? avais-je demandé en haletant.

— Rien. Chut ! avait-il répondu en donnant un coup de langue.

...ne mords pas ne mords pas ne mords pas...

Je l'avais attrapé par les épaules pour l'attirer à moi.

— C'est très sympa, tout ça, mais... et si tu me baisais, maintenant ?

Je m'étais attendue à une réplique sarcastique ou à un « à vos ordres, ma Reine », mais, à la place, il s'était contenté de m'écarter les jambes pour s'enfoncer en moi d'un seul geste. J'avais eu l'impression de le sentir au fond de ma gorge. Il était monté comme un étalon. Et je n'allais pas m'en plaindre !

...ne mords pas ne mords pas ne mords pas tu vas l'effrayer ne mords pas...

J'avais entouré sa taille de mes jambes pour le rapprocher davantage et enfoui ma tête dans son cou. Les muscles de ses épaules étaient tendus par l'effort. J'avais eu l'impression de toucher de la pierre.

Puis, je l'avais mordu. Il s'était raidi avant de frissonner comme une feuille. Son sang frais et savoureux s'était écoulé dans ma bouche. Cette sensation avait suffi à me faire atteindre l'orgasme.

J'avais à peine senti ses canines percer ma peau. Tremblante, je m'étais rendu compte que les gémissements aigus que j'entendais sortaient de ma propre bouche.

Nos mouvements s'étaient faits tellement passionnés et puissants que mon lit, pourtant imposant, s'était mis à trembler. La tête de lit avait claqué contre le mur. J'avais eu l'impression que toute la maison vibrait. Tout l'univers aurait dû être affecté par ce que nous étions en train de faire. Nous n'étions pas un couple ordinaire. Pour la première fois, j'avais compris qui nous

étions et ce que nous représentions. Le roi et la reine des vampires faisaient l'amour avec tant d'intensité que des morceaux de plâtre tombaient du plafond.

— Elizabeth.

— Éric, avais-je gémi.

Dans un dernier coup de reins plus fort que les précédents, la tête de lit avait fait un ultime soubresaut et j'avais de nouveau atteint l'orgasme. Lui aussi. Ses mains s'étaient resserrées douloureusement sur moi, puis la tension avait quitté ses muscles et il avait léché la trace de morsure dans mon cou. J'avais eu du mal à reprendre mon souffle.

— Mon Dieu !

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça.

Nous étions partis dans un fou rire. Oui, ça avait vraiment été quelque chose. La question était : pouvais-je lire les pensées de n'importe qui pendant l'amour ou seulement celles d'Éric ? Et surtout, combien de temps pourrais-je le lui cacher ?

Un claquement me sortit de mes pensées. Sinclair avait claqué des doigts devant mon visage.

— Tu es encore là ? Je t'appelle depuis dix secondes.

— Désolée, je réfléchissais. Et arrête de faire ça, tu sais que je ne le supporte pas.

— Tu réfléchissais à... ?

— À tes performances au lit, si tu veux tout savoir. (C'était plus ou moins la vérité.) Je ne voudrais pas te faire gonfler les chevilles encore plus, mais... miam !

— Merci, répondit-il poliment, mais visiblement flatté. Tu fais ressortir le meilleur de moi-même. Ton corps est un vrai régal.

— J'essaie de maigrir un peu... Tu sais, tu es mon meilleur coup.

— Oh ! Sur combien ?

— Ah non ! Oublie. Je ne compte pas jouer à ce petit jeu-là avec toi.

Il bâilla en me serrant plus confortablement contre lui.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu gagnes forcément. Tu as une vie sexuelle depuis bien plus longtemps que moi.

— C'est vrai, mais je suis curieux d'en savoir plus sur ceux que tu as invités dans ton lit.

— Disons simplement que tu pourrais les compter sur les doigts d'une main.

Trois pour être exacte, mais ça ne le regardait pas.

— Presque une vierge.

— Oh ! La ferme. Hé ! C'est moi ou on y voit plus clair...

ZZZZZZZZ.

La dernière chose que j'entendis avant de sombrer dans un profond sommeil fut le rire moqueur d'Éric. Satané lever de soleil !

CHAPITRE 23

À mon réveil, j'eus la mauvaise surprise de voir Marc, debout devant moi, qui me regardait, bouche bée. À moins qu'il fût occupé à mater Sinclair qui avait repoussé les couvertures pendant son sommeil...

— Quoi ? demandai-je avant de me pencher pour attraper le drap et nous couvrir tous les deux. J'espère pour toi que c'est urgent !

— Hein ? Ah ! Euh... Désolé, ta cellulite m'a fait oublier tout le reste.

— J'ai pas de cellulite !

— Moi non plus, ajouta Sinclair. Bonsoir.

Jessica choisit ce moment-là pour faire son apparition. Quand elle vit Sinclair dans mon lit, elle ralentit, mais réussit à agir comme si de rien n'était et s'approcha de Marc.

— Tu vas lui passer le téléphone, oui ou non ? C'est ton patron, m'informa-t-elle. Il n'a pas l'air content.

J'attrapai le combiné, ce qui ne fut pas une mince affaire puisque Marc était raide comme un piquet. Je dus le lui arracher des mains tout en faisant en sorte de rester couverte.

— Allô ? M. Mason ?

— Elizabeth ! Il y a une heure que vous devriez être ici.

Merde ! Quel jour étions-nous ? Quelle heure ? Attendez une minute...

— M. Mason, j'ai échangé mes heures avec celles de Renée ce soir.

— Ah bon ? Eh bien, Renée n'est pas là non plus.

Dans ce cas-là, va crier sur elle, pas sur moi !

— M. Mason, je ne travaille pas ce soir.

— Le planning dit le contraire.

— Oui, mais... on a changé !

— Je vois. Est-ce que vous pourriez tout de même venir quelques heures, puisque Renée semble avoir oublié votre... euh... arrangement.

— Bien sûr, répondis-je rapidement. (J'allais devoir user de mon sex-appeal vampirique pour m'en sortir.) Je serai là dans une heure.

— Bonsoir, Elizabeth.

— Merde ! m'écriai-je en raccrochant. Il pense que je mens pour me protéger. J'ai eu chaud aux fesses.

— Et quelles fesses ! remarqua Sinclair, d'un air taquin.

— Arrête ça tout de suite. Merde ! Maintenant, je vais devoir jouer à la parfaite petite employée et botter le cul de Renée quand je la croiserai.

— En même temps ?

— Fait chier !

— Mason n'est qu'un blaireau qui croit qu'il peut tout se permettre.

— Tu es gentille, mais je n'ai pas été une employée modèle, ces derniers temps, avec ma...

— ... vie secrète de vampire ?

— Euh... oui.

— Salope, fit Marc en toussant dans son poing.

— C'est faux ! Je n'ai couché que deux fois en... en quelle année sommes-nous, déjà ?

Sinclair éclata de rire.

— Allez-vous-en, leur ordonnai-je. Je dois prendre une douche et me préparer.

— Les Lames de la Justice sont là, m'informa Jessica en levant les yeux au ciel. Du moins, l'un d'eux.

Je me massai les tempes.

— Laisse-moi deviner : Jon ?

— Si Jon est celui à qui une planche de surf irait à merveille, alors oui.

Sinclair grogna. Vraiment. Un peu comme un loup.

— Fais-le partir !

— Du calme, Ô Roi des Vampires, répondit Jessica avec un sourire moqueur. Il insiste pour parler à notre chère Betsy.

— Je ne veux rien savoir. Mets-le dehors !

— Arrête de donner des ordres à mes amis, rétorquai-je en posant mon menton sur mon poing. Je n'ai pas le temps de lui parler maintenant. Je dois aller travailler. Je le verrai plus tard. Personne n'est mort, ce soir, pas vrai ?

— Pas encore.

— C'est déjà ça, marmonnai-je en me levant.

Pourquoi faire ma timide ? Jessica m'avait vue nue des millions de fois et Marc semblait beaucoup plus intéressé par le corps de Sinclair que par le mien.

— Bon. À tout à l'heure, vous deux !

— Allez, gémit Marc, on veut savoir ce qui s'est passé la nuit dernière. Pourquoi est-ce que Tina est sortie de ta chambre avec une vampire morte dans les bras ? Et pourquoi est-ce que tu n'es pas seule dans ton lit ?

— Plus tard, répondis-je d'une voix ferme avant de m'échapper vers la salle de bains.

J'étais en train de me rincer les cheveux lorsque j'entendis le rideau de douche s'ouvrir.

— J'espère pour toi que tu n'es pas Éric Sinclair, dis-je sans ouvrir les yeux.

— Pourquoi ? Tu préférerais que ce soit Marc ? Ou Jon, peut-être ?

— Beurk et re-beurk ! (Je finis de me rincer et ouvris les yeux. Éric était encore magnifiquement nu. Tout sourires, il se tenait devant moi, les mains sur les hanches.) C'est juste un béguin.

— Tu n'as pas l'air surprise.

— Pour une raison qui m'échappe, j'attire beaucoup les ados.

— Moi non plus, je ne vois pas pourquoi, dit-il en me caressant les seins.

Je le repoussai aussitôt.

— Qu'est-ce qui t'a mis de si bonne humeur ? C'est la deuxième fois que tu souris ce matin. Ce soir, je veux dire.

— Oh ! Je suppose que je suis quelqu'un du soir. (Il colla son torse contre le mien.) Encore du shampoing à la fraise, je vois.

Je tentai de me libérer, en vain. Je glissais comme une anguille.

— Arrête. Je n'ai pas de temps à perdre. Je suis déjà en retard.

Dieu sait que j'étais tentée, pourtant. Mais non, je ne pouvais pas. Si je voulais conserver mon job au Paradis, je ne devais surtout pas transpirer avec Sinclair. Et mince !

— Je t'ai déjà dit à quel point j'étais en retard ?

— Rabat-joie, répondit-il avant de me relâcher. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu insistes pour...

— Ne commence pas.

— Je n'en avais pas la moindre intention, protesta-t-il d'un air outré.

Je lui lançai le savon qu'il attrapa d'une main.

— Bien sûr. Savonne-toi, et on décolle.

— Et si tu me lavais toi-même... petite coquine ?

J'éclatai de rire avant de pouvoir me retenir.

— Je t'ai dit de ne pas commencer !

— À vos ordres, ma Reine, répondit-il en pressant ma bouteille de shampoing.

Quand l'avait-il attrapée ? Soudain, je me retrouvai avec du gel à la fraise partout sur la poitrine.

Je jurai avant de me replacer sous le jet pour me rincer. À ce moment-là, l'eau chaude décida de nous abandonner (saleté d'antiquité de chaudière !) et nous jurâmes à l'unisson.

J'étais dans l'escalier de derrière (la manière la plus rapide de rejoindre ma voiture) lorsque j'entendis Jon se plaindre à Jessica.

— Mais elle m'aime bien, j'en suis persuadé !

Je me figeai et remontai lentement. J'allais emprunter l'autre chemin et passer par la porte d'entrée quand les paroles de Jessica m'en empêchèrent.

— Jon ! Ce n'est pas une simple vampire, même si en soit, c'est déjà assez problématique, tu ne crois pas ? Toi et ton petit groupe tuez son espèce, je vous signale.

— Seulement les méchants, répondit-il. On a voté. On ne touchera jamais à Sinclair, Tina, Betsy et Monique. On ne savait pas encore trop quoi faire de Sarah, mais elle... peu importe ce qui s'est passé. En revanche, si on attrape un vampire en train

d'attaquer un humain, on ne se gênera pas pour lui faire son affaire.

— Épargne-moi vos plans à la noix. Tu ferais mieux d'en parler avec Sinclair.

— Ce n'est pas mon chef !

— OK, OK, ne nous fais pas un caca nerveux. Ce que je veux dire, c'est que Betsy n'est pas une vampire ordinaire. C'est la reine des vampires.

— Et alors ? Ça ne lui plaît même pas ! Et d'après ce que j'ai entendu, elle est devenue reine par accident. Si elle le pouvait...

— Elle ne peut rien y faire.

— Si elle le voulait vraiment...

— Non, c'est impossible. Les vampires ont un livre qui rassemble toutes leurs lois et leurs prophéties, un peu comme une Bible. Il y est écrit noir sur blanc que Betsy est la reine et qu'Éric Sinclair est le roi.

— Et alors ? rétorqua-t-il d'une voix boudeuse.

Je ne pouvais pas lui en vouloir. Après tout, il n'avait pas envie d'entendre ce que lui expliquait Jessica.

Je souris en l'entendant danser d'un pied sur l'autre. Elle commençait à perdre patience et faisait de son mieux pour garder au moins son sang-froid.

— Alors, c'est comme s'ils étaient mariés ! Tu as des vues sur une vampire mariée !

— Et alors ?

— T'es bête ou tu le fais exprès ? Ils ont un royaume à gouverner, Jon ! Et au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, le roi est fou d'elle. Si tu essaies quoi que ce soit, il t'arrachera la tête. Et puis, sois honnête, Betsy ne t'a pas vraiment encouragé, pas vrai ?

Silence.

— Pour tout te dire... je crois qu'elle l'aime aussi.

— Non !

Je faillis tomber dans l'escalier. Tu m'étonnes, « non » !

— Oh ! C'est le secret le mieux gardé du monde ! Même elle, elle l'ignore. J'essaie seulement de te faire comprendre que tu ferais mieux de laisser tomber. Elle te rejettera jusqu'à la fin... à moins qu'Éric te tue avant. Dans les deux cas, tu es perdant.

— Je vais lui parler quand même.

J'entendis l'air se déplacer quand Jessica leva les bras au ciel.

— Parfait ! Qu'il t'arrache la tête, après tout ! Ça m'est complètement égal !

— Si elle me dit non, tant pis, mais je veux tenter ma chance.

Génial ! Je m'occuperais de son cas plus tard. Pour l'instant, l'escalier principal m'attendait. *Macy's* aussi.

En démarrant, je ne pus m'empêcher de rire. Quelle idée ridicule ! Moi, amoureuse d'Éric Sinclair ? Et lui, de moi ? Je ne savais pas ce qui était le plus drôle !

Je le rendais fou, c'est vrai. Je le savais aussi bien que lui. Il tolérait ma présence uniquement parce que j'étais la reine. À part ça, nous n'avions rien en commun. Absolument rien. Pourtant, nous étions destinés à régner ensemble pendant des milliers d'années. Nul doute que l'idée devait l'agacer autant que moi.

Tout à coup, la sonnerie de mon téléphone portable retentit. *Boop-boop-boop-BOOP-BOOP-boop-boop-boop* ! Satanée sonnerie *Funkytown* ; il fallait à tout prix que je la change. Je sortis mon téléphone de mon sac.

— Allô ?

— Comme d'habitude, commença Jessica, tu es partie en me laissant faire le sale boulot.

— Désolée, je dois aller travailler.

— Qu'est-ce que tu as fait à Sinclair ? Il n'arrête pas de fredonner ! Il a même fait la vaisselle ! « Il est grand temps de me rendre utile », qu'il m'a dit ! Il a même endormi la gouvernante pour pouvoir la remplacer. Tu devrais le voir avec des gants en latex !

Je gloussai.

— Tu me fais marcher !

— Qui pourrait inventer une chose pareille ? Et il ne semble pas avoir l'intention de partir. D'habitude, il disparaît quand il se rend compte que tu n'es plus là, mais pas ce soir. Je n'arrête pas de tomber sur lui. C'est déstabilisant, mais intéressant.

— Ah oui ? Qui d'autre est là ?

— Tout le monde ! Jon, Ani, le père Markus, Tina... Oh ! J'allais oublier le meilleur : après avoir fait la vaisselle et rangé ta bibliothèque – tous tes livres sont maintenant dans le bon sens, au fait – ...

— Merde !

— ... il a croisé Jon, qui en pince pour toi, si tu veux tout savoir.

— J'ai cru comprendre, oui.

— Bref, je pensais qu'ils allaient grogner et se marteler le torse comme des gorilles dans les documentaires, mais Sinclair s'est contenté de sourire et de lui tapoter la tête. La tête ! Heureusement que j'avais pensé à cacher l'arbalète de Jon dans le frigo ou bien il y aurait eu du grabuge !

— C'est vrai que c'est bizarre.

— Bizarre ? Complètement surréaliste, tu veux dire ! Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais ça lui a tapé sur le cerveau !

— Jessica ! m'écriai-je avant de ricaner. OK, peut-être que j'ai fait deux ou trois trucs...

— Tu as un troisième sein, c'est ça ? Ne crois pas que je n'ai pas remarqué les morceaux de plâtre qui sont tombés du plafond ! En tout cas, je ne l'avais jamais vu d'aussi bonne humeur.

Je fis un écart pour éviter une BMW rouge. Je détestais ces conducteurs qui se croyaient tout permis.

— Écoute, nous avons passé une nuit fantastique. Vraiment. Je me sentais mal après avoir vu le Thon et tué Sarah...

— C'est toi qui l'as tuée ?

— ... et avec tout ce qui s'est passé récemment. Il m'a... remonté le moral.

Je pouvais presque voir le sourire taquin de Jessica.

— Je n'en doute pas.

— Oh, ça va !

— Fais attention au petit Jon. Il va t'inviter au bal de promo... Je ne sais même pas comment les ados appellent ça, de nos jours !

— Au bal du lycée ? Putain !

— Ça ne serait pas arrivé si tu étais restée morte, comme tout le monde, remarqua Jessica.

— Ferme-la, tu veux !
— Je t'aurai prévenue ! s'exclama-t-elle avant de raccrocher
pour avoir le dernier mot.
Garce !

CHAPITRE 24

— **Q**u'est-ce que vous voulez dire par « virée » ?

— Nous allons devoir nous séparer de vous, expliqua M. Mason. Quand vous êtes là, vous faites du bon travail, mais depuis quelque temps, nous ne pouvons plus compter sur vous.

— Mais... mais...

Mais ce n'est pas ma faute ! Je suis la reine des vampires, les reines ne se font pas virer ! J'ai été occupée à traquer un meurtrier ! Et les nouvelles Prada sortent la semaine prochaine, j'ai besoin de ma réduction ! Et puis, je n'ai jamais été virée par quelqu'un qui porte un col roulé en juillet !

— Mais... mais...

— De plus, n'avez-vous pas des choses plus importantes à faire ? ajouta-t-il d'une voix douce. Vous avez un meurtrier à attraper et un consort à satisfaire, si je ne m'abuse.

— Oui, c'est vrai, mais... Hein ?

— Vous ne devriez pas être ici, Majesté. Vous semblez être la seule à ne pas le comprendre.

Je l'observais, bouche bée. Je n'arrivais pas à parler. J'essayai de nouveau. Rien. Le choc m'avait rendue muette, comme Charlize Theron lorsqu'elle avait reçu l'oscar de la meilleure actrice.

Il ouvrit l'enveloppe de papier kraft qui trônait sur son bureau immaculé et en sortit un chèque auquel était accroché un papier bleu. Avis de licenciement. Non !

— Voici votre dernier salaire. Bonne chance pour votre enquête !

— M. Mason !

— Je ne suis pas un vampire, m'informa-t-il à la vue de mes yeux écarquillés. J'appartiens à quelqu'un.

— Vous quoi ?

— Je suis un mouton, clarifia-t-il.

Il baissa son col pour dévoiler son cou. Aucune trace de morsure. Seulement un gros hématome.

— Au départ, quand vous êtes arrivée, j'ai cru qu'il s'agissait d'un test. Ou d'une plaisanterie. Puis, je me suis rendu compte que vous étiez sérieuse, même si je ne comprenais pas pourquoi. Mais j'ai fini par prendre la décision de vous renvoyer pour votre propre bien.

— Merci, fallait pas, répondis-je en me remettant petit à petit. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

Il toussa nerveusement.

— Je pensais que vous seriez assez futée pour... euh... Je pensais que vous saviez ce que j'étais.

Après lui avoir arraché mon chèque des mains, je me levai.

— Eh bien, vous aviez tort, mon cher ! (Attendez une minute... Oh ! Et puis tant pis !) Génial ! Il ne manquait plus que ça pour terminer la semaine en beauté !

Il tendit les mains vers moi.

— Je suis désolé. Ne perdez pas votre temps à essayer de m'hypnotiser pour que je vous réengage. Après tout ce temps, je suis immunisé contre le pouvoir des autres vampires.

— Mais, si vous me connaissez, vous avez sûrement reconnu Éric Sinclair. Et lui a réussi à vous contrôler !

— Sa Majesté le Roi, commença Mason d'un ton hésitant, est un vampire très puissant. Vous avez raison. Je n'ai pas pu lui résister.

— Pas pu lui résister ? Je ne sais pas de quoi vous parler, mais je ferais mieux de partir avant que l'envie me prenne de vous arracher la tête pour jouer au foot avec.

— Je vous remercie. Croyez-moi, c'est pour votre bien, me lança-t-il alors que je m'éloignais d'un pas rageur.

En chemin, je m'arrêtai pour lui faire un signe totalement impropre à ma condition... mais qu'est-ce que ça faisait du bien !

Je rejoignis ma voiture garée en Géorgie. Stupide parking, pourquoi était-il aussi grand ? Et quelle semaine de merde ! Elle

n'aurait pas pu être pire. Enfin si, on aurait pu me décapiter... Mais dans un sens, ça aurait été la fin de mes problèmes.

Je posai la tête contre le toit de ma voiture. Le garage avait fait du bon travail. On ne voyait plus aucun impact de balle ou de flèche et elle roulait à merveille. Dommage que je n'avais pas assez d'énergie pour chercher mes clés et monter à l'intérieur. De toute façon, à tous les coups, j'allais écraser un gamin ou devoir empêcher un vampire de croquer un humain sur la route. Les emmerdes ne cessaient de s'accumuler.

Soudain, j'entendis une voiture s'arrêter derrière moi, mais je n'eus pas le courage de me retourner. Quoi encore ? Le Thon qui avait fait le plein de couches et de crucifix ?

— Majesté ?

La voix de Monique me fit relever la tête. Elle avait ouvert la portière de sa Porsche noire et en était à moitié sortie. Son inquiétude sincère me remonta le moral.

— Quelque chose ne va pas, ma Reine ?

— Tout va de travers !

Elle me dévisagea, perplexe.

Alors, je me mis à me frapper la tête contre le toit. Même pas mal.

— Tout va de travers, le voilà, le problème !

— Majesté, vous êtes en train d'abîmer votre carrosserie.

— Et alors ? Je te ferais bien une liste infinie de mes problèmes grotesques, mais je vais pleurer et te mettre mal à l'aise.

— Je veux bien prendre le risque. Laissez votre voiture ici, je vais conduire. Vous pourrez me dire qui je dois tuer autour d'un verre ou deux ?

— Ne me tente pas, soupirai-je. OK. C'est la meilleure proposition que l'on m'ait faite de toute la journée.

Sans le moindre regard en arrière pour ma voiture, je sautai dans la Porsche de Monique.

— C'est parti !

CHAPITRE 25

— **E**ffectivement, ça n'a pas dû être facile, admit Monique lorsque je finis par me calmer.

Elle rétrograda pour s'arrêter au feu rouge, me donnant une belle vue sur ses jambes. Elle portait une minijupe avec une chemise blanche à dentelle et des escarpins noirs. Un peu vulgaire, mais à la mode.

— Au moins, le roi est de votre côté.

— Le roi aime surtout se glisser dans mon lit.

— Oh ! Et... Comment est-il ?

— Agaçant.

— Non, je veux dire... est-ce que ces performances sont adéquates ?

— Je dois admettre que je n'ai jamais entendu quelqu'un appeler ça de cette façon. Mais oui. Plus qu'adéquates, même. Il est parfait. Rien que d'y penser, j'en transpire. Sauf que je ne transpire plus. Bref.

— Racontez !

À quelqu'un que je connaissais à peine ? Hors de question.

— De toute façon, ça ne signifie rien pour lui. Il aime le sexe, c'est tout. Si tu savais ce qu'il faisait la première fois que je suis allée chez lui !

— Pourtant, il semble être un consort acceptable, remarqua calmement Monique.

— Oui, si tu aimes recevoir des ordres toute la journée. Et être rabaissée. Et consolée lorsque tu ne vas pas bien. Et faire l'amour jusqu'à t'en tordre les orteils. Et... parlons d'autre chose, tu veux ?

— Comme vous le souhaitez.

Elle tourna le volant pour emprunter la Septième Avenue, si fort que deux roues de la voiture décollèrent du sol. Puis, elle

s'arrêta devant un immeuble en briques marron. Au départ, je crus qu'il s'agissait d'appartements, mais les portes étaient ouvertes et des gens habillés à la dernière mode y faisaient la queue. Une enseigne en néon brillait au-dessus d'eux : *Scratch*.

— Oh ! On va danser ? demandai-je gaïement. J'adore danser !

— C'est mon club. J'étais impatience de vous y amener.

— Ah ! oui ? (Voilà qui expliquait ses vêtements et la Porsche.) Je ne savais pas que tu étais originaire d'ici...

— Je possède plusieurs propriétés à travers le monde. C'est incroyable ce que l'on peut faire en soixante-dix ans.

— Bien vu, répondis-je tandis qu'un employé nous ouvrait la porte.

Il portait un bermuda noir avec des tenniss sans chaussettes et un tee-shirt blanc sur lequel était écrit en lettres vertes : « Va te faire mordre ». Charmant. Il m'adressa un grand sourire tandis qu'un autre employé s'occupait de la voiture de Monique.

— Si je comprends bien, c'est un club pour vampires ?

— En grande partie. Venez, Majesté, je vous offre un verre.

— Merci.

Je la suivis à travers la foule comme un mouton qui va à l'abattoir. Mais d'où me venait cette expression tordue ? Pourquoi ce soudain malaise ?

Et pourquoi tout le monde s'était-il arrêté de danser à notre arrivée ? Pourquoi nous dévisageaient-ils ?

— Tu sais, dit Monique en se tournant vers moi. Tu ne le mérites vraiment pas.

Je restai perplexe face à cette soudaine familiarité.

— Qui ? demandai-je.

Un mouton qui va à l'abattoir ? Mais où avais-je entendu ça ? M. Mason ! Il disait appartenir à quelqu'un. Un mouton. Et avant lui, qui avait utilisé le terme ? Monique. La nuit où Tina et elle avaient été attaquées. Elle avait dit que garder des moutons était beaucoup plus pratique que de chasser tout le temps. Tina et Sinclair n'avaient pas voulu en parler, et voilà que c'était trop tard. Tant pis pour moi !

— Qui est-ce que je ne mérite pas ?

J'avais le sentiment de connaître la réponse.

— Le roi, bien sûr !

— Oui, bien sûr. Euh... Tu n'aurais pas demandé à M. Mason de me virer par hasard ?

Elle se contenta de me dévisager.

— Évidemment, quelle question ! Il a menti à propos de Renée pour pouvoir me virer et me faire sortir du bâtiment. Et après, il t'a appelée. Tu savais où j'étais. Et nous voilà, dans ton club.

— Je savais que tu étais frivole, rétorqua-t-elle tandis qu'on m'attrapait par-derrière, mais je ne pensais pas que tu étais aussi stupide.

— C'est quoi, la différence ? criai-je tandis que les gros bras m'entraînaient vers le milieu de la piste de danse. (Malheureusement, ce n'était pas pour danser la lambada.) Et je ne suis pas si stupide que ça ! J'ai compris ton stratagème, que je sache ! Hé ! Arrêtez ça tout de suite ! Ne me touchez pas. Monique, qu'est-ce...

Monique disparut derrière le bar, avant d'en ressortir avec un pieu difforme à la main, aussi grand que mon avant-bras.

— Moi qui pensais que tu me préparais un daïquiri !

— C'est le moment, expliqua-t-elle comme si elle parlait à une attardée, de sortir une réplique à deux balles du genre : « C'était toi, l'assassin ! »

— Je n'arrive pas à y croire. Pour une fois que je rencontre un vampire avec lequel je m'entends, il faut que tu t'amuses à tuer tes congénères.

Une dizaine de mains me maintenaient en place. Où était Sinclair quand j'avais besoin de lui ?

— Oui, répondit-elle en bâillant.

Apparemment, ma conversation l'ennuyait. J'étais tellement en colère que j'aurais pu la mordre.

— J'avais l'idée ridicule que tu serais difficile à éliminer. Alors, j'ai fait en sorte que les Lames s'entraînent. Puis... puis, ajouta-t-elle, les babines retroussées. (Cette fois, elle avait vraiment l'air furieux.) Cet idiot, cet enfant, cet imbécile de Jon est tombé sous ton charme. Il ne voulait plus te tuer. Et il a persuadé les autres d'arrêter aussi.

Je haussai modestement les épaules. Ce n'était pas de ma faute si j'avais un sex-appeal de la mort.

— Comme c'est dommage ! Vous allez finir par me lâcher ? m'écriai-je en me débattant, en vain. (C'étaient des vampires en marbre ou quoi ?) Et tu t'es fait passer pour une victime pour ne pas être soupçonnée.

Elle bâilla.

— Hmm hmm !

Et ça avait marché, putain ! Je n'aurais jamais pensé qu'elle puisse être la coupable. J'étais trop occupée à surveiller Sarah qui, au final, valait beaucoup mieux que cette salope manipulatrice. Et dire que j'avais choisi de venir faire la fête avec Monique ! Parfois, j'étais vraiment trop conne pour mériter de vivre. Et apparemment, Monique et ses sbires étaient d'accord.

— Tu n'aurais jamais dû faire ça. Je crois. Oui ! Tu es dans de sales draps, Monique. (Dès que je me serais libérée de ces vampires à poigne.) Tu vas voir, je... euh...

— Je vais te tuer, remarqua-t-elle sur un ton plus enthousiaste, et Sinclair aura besoin d'un nouveau consort. Il ne pourra pas choisir Tina, bien sûr, puisqu'ils sont comme frères et sœurs. Sarah est morte... Il ne reste plus grand monde.

— Toi ?

— Exactement.

— Ne sommes-nous pas des milliers ?

— Je t'assure qu'Éric Sinclair pensera que je suis le meilleur choix.

— Et le fait qu'il ait un déjà un consort à l'heure où l'on parle, rétorquai-je, n'est pas une entrave, pas vrai ?

— Entrave ? Je suis surprise que tu n'aies pas eu besoin de chercher ce mot dans le dictionnaire !

— Hé ! Tue-moi si tu veux, mais ne m'insulte pas.

Elle s'approcha de moi, pieu à la main. La présence des autres vampires dans la pièce rendait la scène encore plus morbide. En plus de ceux qui me retenaient de force, une vingtaine se tenait debout sur la piste de danse, à nous observer. Personne pour venir à mon secours. Ils étaient tous du côté de Monique. Ou pensaient que je n'étais pas la vraie reine. Du

pareil au même. Au moins, pour le moment, même si elle agitait son pieu comme une baguette de chef d'orchestre, elle continuait à parler. L'erreur classique du méchant dans *James Bond*. Du moins, je l'espérais.

— C'est du gaspillage.

— Qu'est-ce que tu as dit ? Je ne t'écoutais pas.

Elle serra les dents.

— J'ai dit que j'ai gaspillé de l'énergie et sacrifié des vampires pour rien. J'aurais dû m'occuper de toi dès le début. Je ne pensais pas que ce serait aussi facile.

— Hé ! Qu'est-ce que j'ai dit à propos des insultes ?

— Et dire que j'ai voulu entraîner les Lames de la Justice pour qu'ils soient à ton niveau. Tu n'as pas vraiment tué Nostro, pas vrai ?

— Quoi ? (Le changement de sujet me prit par surprise.) C'est pour ça que tu pensais que je serais difficile à battre ? Pour tout te dire, je l'ai vraiment tué. (Malheureusement, comme ce cher George Washington, j'étais incapable de mentir.) Enfin, en quelque sorte. J'ai lâché les Monstres à ses trousses. Ils l'ont mangé. (Les Monstres ! Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour voir leur bouille hideuse à cet instant !) Écoute, Monique. Tu n'as pas à me tuer pour avoir Sinclair. Je te le donne.

— Je ne suis pas d'accord.

— Non, vraiment ?

Je n'arrivais pas à y croire. D'abord, il avait fait en sorte que je couche avec lui, puis j'avais découvert que je serais sa petite femme pendant des milliers d'années. Après quoi, il avait encore réussi à se glisser dans mon lit. Et à présent, cette garce voulait me tuer pour l'avoir à elle toute seule ? Ooooh ! Si je survivais, j'allais lui en toucher deux mots.

Honte sur toi, Éric Sinclair !

— Je suis sérieuse. Je ne veux pas de lui. Je n'ai jamais voulu de lui. (OK, la dernière partie était un léger mensonge. Je l'avais désiré comme on désire un bon gros steak. Je ne voulais pas l'épouser, du moins, pas avant qu'il fasse sa demande. Ce qu'il n'avait jamais fait. Pas une seule fois. Était-ce trop demander ? Une proposition de mariage ? Je ne crois pas, non. Mais

personne ne s'intéressait à mon avis. Grand Dieu, pour quoi faire ?)

— ... t'est dévoué.

— Quoi ?

— Tu veux bien faire attention ? Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es sur la corde raide.

— Oui, oui. Ce n'est pas la première fois. Écoute, je sais qu'on peut trouver un arrangement. Bien sûr, tu es une garce qui veut me détruire, mais on pourrait essayer de s'entendre. Après tout, si mes parents en sont capables, pourquoi pas nous ? Tu peux avoir Sinclair le lundi, le mercredi et le vendredi, et moi...

Elle s'élança vers moi en poussant un cri de frustration – j'ai souvent cet effet sur les gens –, et me planta son pieu dans le cœur.

Je n'avais jamais ressenti une telle douleur.

Ce soir-là, je mourus pour la deuxième fois.

CHAPITRE 26

*Journal du père Markus, prêtre paroissien,
Église Saint-Pieux, 129 E. 7^e Avenue,
Minneapolis, Minnesota.*

Nous étions arrivés trop tard ! Cela expliquait sûrement notre lenteur à réagir. Nous ne pouvions pas accepter le fait que nous n'étions pas arrivés à temps pour la sauver. Les enfants, en particulier, n'avaient jusque-là connu aucune défaite. La cavalerie est toujours à l'heure. Du moins, dans les films.

Même si nous l'avions prévenu que son attirance n'était pas réciproque, Jon, ce malheureux, avait suivi Betsy toute la journée. En la voyant entrer dans le club, il avait compris que quelque chose ne tournait pas rond. Sûrement parce que les vampires qui attendaient à l'extérieur s'étaient soudain enfuis, sans raison apparente. Ils avaient dû sentir un changement d'atmosphère, d'allégeance. Cela n'avait plus aucune importance.

Jon nous avait appelés en arrivant au *Scratch*. Nous avions été aussi rapides que possible, mais cela n'avait pas suffi.

Lorsque la femme qui nous avait manipulés tua Betsy, j'eus l'impression que toute lumière avait disparu de la pièce. D'un seul coup. Nous fûmes tellement choqués que personne n'osa bouger.

Betsy, elle, ne bougeait plus, ne bougerait plus jamais. Il semblait ridicule de penser que ces yeux verts ne brilleraient plus de leur éclat habituel ou que ces lèvres rouges ne prononceraient plus jamais les mots « putain », « merde » ou « salaud ».

Face à ce spectacle, Éric Sinclair, la créature la plus effrayante et charismatique que j'aie jamais rencontrée,

s'effondra littéralement. Cela aurait été touchant si nous n'étions pas tous aussi tristes.

Il la prit dans ses bras et se laissa tomber par terre. Son manteau les enveloppait tous les deux. Murmurant son nom encore et encore, il caressait son visage avec des doigts tremblants. Il semblait avoir oublié notre existence.

Monique tenta de s'expliquer. Elle sentait la mort dans l'air : la sienne comme celle de la reine. Car même si pour le moment, nous étions pétrifiés, elle savait pertinemment que cela ne durerait pas, que nous lui demanderions réparation. Sa véritable identité avait été révélée au pire moment. Elle le savait aussi bien que nous.

Le mobile n'avait rien d'inhabituel : Monique convoitait Éric qui, selon la loi vampirique, appartenait à Betsy. Elle avait donc décidé de former les Lames de la Justice pour éliminer sa rivale.

Était-elle folle ou aveuglée par l'amour ? Est-ce que boire du sang humain pendant des années lui avait fait perdre la tête jusqu'à penser qu'engager des enfants pour tuer ses semblables était la meilleure chose à faire ? Je n'en avais pas la moindre idée et, pour être franc, à cet instant, je ne m'en souciais guère.

De toute façon, elle parlait à un mur. Malgré tous ses efforts pour attirer l'attention d'Éric, celui-ci se contentait de bercer le corps sans vie de Betsy dans ses bras, sans lever les yeux ni parler.

Tina, en revanche, n'avait pas autant de scrupules. Elle était aussi en colère et choquée que nous, mais elle n'était pas pétrifiée. Depuis longtemps, la différence entre l'apparence et la personnalité des vampires me fascine. D'habitude, Tina ressemblait à une charmante lycéenne.

Pas ce soir.

Elle s'élança vers Monique et, bientôt, une bagarre féroce éclata. Après m'être placé devant Marc et Jessica qui étaient trop sonnés pour se battre, je brandis ma croix. Inutile. Les suivants de Monique s'enfuyaient les uns après les autres. Sage décision. Car lorsque Sinclair reprendrait ses esprits, mieux vaudrait ne pas se ranger du côté de Monique.

Étant humain, je ne pus malheureusement pas voir l'intégralité du combat qui se déroulait devant mes yeux. C'était

physiquement impossible. J'apercevais un éclat d'argent ou un poing flou, puis une tête de vampire roulait par terre ou un corps volait à travers la pièce. Comme d'habitude, les enfants faisaient du bon travail.

Finalement, il ne resta que Monique, et Jon, les larmes aux yeux, s'approcha d'elle avec un couteau à la main. Il ne nous prêta aucune attention. Plus rien ne semblait avoir d'importance. Je l'entendis dire : « Ça, c'est pour Betsy, salope ! » juste avant d'être arrêté par Tina.

— Attends ! s'exclama-t-elle.

Elle avait bougé trop vite pour que nous la remarquions. Notre ennemi se trouvait à présent à la pointe d'une épée (celle d'Ani, pour être précis) et Tina empêchait Jon de s'approcher davantage.

Tina avait acculé Monique dans un coin de la pièce. Je ne l'avais jamais vue aussi charismatique, malgré son apparence fragile. Ani couvrait ses arrières, mais cela ne semblait pas nécessaire.

— Le roi décidera de son sort, déclara Tina.

Même Jon, qui avait le cœur brisé, ne put la contredire.

J'avais remarqué que le comportement de la plupart des vampires avait changé à l'arrivée d'Éric Sinclair. Quelle injustice envers notre chère Betsy ! Sa noblesse (pourtant réelle si on prenait le temps de l'observer) était systématiquement remise en cause alors que personne n'avait jamais douté de la légitimité de Sinclair. Personne ne voulait avoir à faire au vampire le plus puissant du monde, en particulier maintenant qu'il venait de perdre son consort par trahison.

Nous laissâmes les derniers acolytes de Monique s'échapper. Ils avaient été bien trop nombreux, de toute façon. Nous avions eu de la chance qu'ils ne nous attaquent pas tous en même temps.

Tandis que Tina surveillait Monique, nous nous agenouillâmes près de Betsy. Il n'y avait aucune trace de sang. En fait, comme je l'ai déjà écrit plus haut, la situation paraissait irréelle. Elle n'avait pas l'air morte. Les histoires avaient tort. Les films aussi. Elle n'était pas tombée en poussière, ni ne s'était transformée en momie. Ses yeux étaient fermés et son front

avait cette légère plissure qui, d'habitude, indiquait son agacement. Nous avons l'impression qu'elle allait se réveiller et demander qu'on lui apporte un thé avec du sucre et de la crème.

Au bout d'un long moment, Marc, en bon médecin, demanda ce que nous devions faire. Jon ne lui répondit pas. Tina se contenta de secouer la tête. Quand Monique essaya de parler, l'épée qui la retenait mordit sa chair.

Nous savions qu'il n'y avait plus d'espoir. Aucun vampire n'avait jamais survécu au pieu. C'était impossible. Même les créatures de la nuit ont des règles. Toutefois, aucun d'entre nous n'avait le courage de l'annoncer à Marc et Jessica. Nous devions d'abord nous remettre du choc.

Comme toutes les morts d'individus charismatiques, tout s'était passé trop vite. Il nous fallait du temps pour faire notre deuil.

Jessica remit en place les mèches de cheveux qui tombaient devant le visage de Betsy. Ses larmes coulaient librement.

— Oh ! Bets, Bets... Ce n'est pas juste. Nous avons tout compris. Si seulement nous étions arrivés une minute plus tôt... nous aurions pu te sauver ! Nous aurions dû te sauver !

Elle était jeune.

— Je n'ai pas la force de recommencer, pleurait-elle. Tu ne devais plus jamais me faire subir une chose pareille ! Il faut que tu arrêtes de mourir !

— Arrête ! l'interrompit soudain Marc.

Il s'empara du pieu qui sortait de la poitrine de Betsy. Jon fit un geste pour l'arrêter, mais Marc secoua la tête si fort que ses larmes volèrent.

— Je ne supporte pas de la voir comme ça, comme un insecte épinglé. Ce n'est pas juste.

En grognant sous l'effort, il parvint à déloger le bout de bois. Alors, sous nos regards incrédules, Betsy ouvrit les yeux.

CHAPITRE 27

Je ressentis une intense douleur dans la poitrine et entendis mon chemisier se déchirer. Quand je rouvris les yeux, j'avais bien l'intention de faire payer le coupable.

— Aïïïe ! me plaignis-je. Un chemisier tout neuf !

Sinclair me lâcha soudain et ma tête heurta le sol avec un bruit sourd. Pourquoi me tenait-il dans ses bras, de toute façon ? Ses manières insidieuses ne cessaient de m'étonner.

— Elizabeth..., murmura-t-il.

Je fus surprise de constater que ses lèvres étaient blanches comme la mort.

— Aïe ! Qu'est-ce qui te prend ? (Je me frottai l'arrière de la tête.) Pourquoi est-ce que vous me regardez tous comme ça ? Vous commencez à me faire peur !

Sans rire. Ils se tenaient tout autour de moi, bouche bée, prêts à me baver dessus.

— Beuh ? fit Jon.

— Euh, OK. Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est cette vache de Monique ? Ooooh ! Elle est morte ! Vous saviez que c'était elle, la coupable ? Elle m'a amenée ici sous le prétexte de faire la fête. Et quelle fête ! Elle m'a enfoncé un pieu dans le cœur ! Vous arrivez à y croire, vous ? Ça fait un mal de chien ! Et d'abord, qu'est-ce qui vous a pris autant de temps ? Pourquoi est-ce que je suis allongée sur ce sol dégoûtant ? Sinclair, aide-moi à me relever !

— Beuh ? répéta Jon.

Je ne savais pas quelle mouche l'avait piqué, mais j'avais de plus gros problèmes à régler pour le moment.

— Tu es vivante ! s'exclama Jessica. Une fois de plus.

— Non, mais regarde le trou qu'elle a fait dans mon chemisier ! me plaignis-je. Elle croit que le coton pousse sur des

arbres ? Attendez, ça pousse vraiment sur des arbres, pas vrai ? Ou des buissons ? Quoi qu'il en soit, je... (Je tambourinai sur l'épaule de Sinclair pour qu'il arrête de m'embrasser.) Hé ! Tu ne choisis vraiment pas ton moment ! Aide-moi à me relever.

À peine m'avait-il remis debout que Jon se jeta sur moi. Sinclair le repoussa avec un grognement qui commençait à devenir familier. Jon lui lança une réplique cinglante et Jessica leur cria d'arrêter, mais ça m'était égal car je venais d'apercevoir Monique, acculée dans un coin, avec une épée sur la gorge, grâce à Tina, ma nouvelle meilleure amie.

— Ha ha ! m'écriai-je en arrachant le pieu des mains de Marc. (Il gémit et entreprit d'enlever une écharde de sa paume.) Alors comme ça, on s'amuse à me planter un pieu dans le cœur ? Connasse, mon chemisier est fichu, maintenant !

Je m'approchai de Monique qui réussissait à avoir l'air surprise, effrayée et en colère à la fois.

— Reine de pacotille, rétorqua-t-elle d'un air provoquant tandis que Tina reculait. (Personnellement, j'aurais préféré que l'épée reste pointée sur ma Némésis du jour.) Tu ne régneras jamais.

— Tss ! Tu n'aurais pas dû sécher les cours d'explication de texte du *Livre des Morts*. Au cas où tu ne le saurais pas, je règne déjà. Mais les losers comme toi n'ont pas reçu le mémo.

— Tu parles trop, répondit-elle. Comme d'habitude.

— Tu me blesses, Monique ! Je le sens juste ici, fis-je en posant la main sur le trou béant dans mon chemisier. Où est passé l'amour ? Au fait, je crois que tu as fait tomber quelque chose. (Je lui montrai le pieu.) Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais te le rendre.

— Tu n'auras jamais les... Ah !

— Quelle horreur ! s'exclama Jessica en détournant la tête.

— Désolée, fis-je en reculant pour observer le corps de Monique avec, je dois l'avouer, une certaine satisfaction. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? La mort, ce n'est pas joli à voir. Et puis, elle la bien cherché.

Je tentai de ne pas prendre un air trop défensif. Elle l'avait vraiment mérité. Elle avait manipulé les Lames de la Justice et

tué ses congénères. Elle pouvait bien aller s'expliquer en enfer, ce n'était plus mon problème.

— Joli coup, commenta Sinclair.

À mon grand soulagement, il avait repris quelques couleurs et ne grognait plus sur Jon comme un ours enragé.

— Je voulais le faire ! marmonna Jon.

— C'était mon boulot, lui expliquai-je. Tu pourras tuer le prochain vampire tueur en série.

— OK ! répondit-il d'un air plus enjoué. En tout cas, je suis content que tu ne sois pas vraiment morte.

— Moi aussi ! s'exclamèrent Jessica et Marc en cœur.

— Euh... oui ! À ce propos, Monique ne se réveillera pas si on lui retire le pieu, pas vrai ?

— Bien sûr que non ! s'écria Tina qui paraissait choquée. Personne ne se réveille jamais... à part vous. C'est la première fois...

Elle secoua la tête, l'air perplexe. C'était déroutant de la part d'une personne aussi intelligente qu'elle.

— Il faut avouer que c'est intéressant, intervint Sinclair.

— Intéressant, rétorqua Jessica dont le visage était encore un peu vert, n'est pas l'adjectif qui me vient à l'esprit. (Elle secoua son index sous mon nez.) Toi... Tu...

Pas la peine d'en dire plus. Je savais qu'elle avait encore souffert le martyre. Toutefois, je choisis de ne pas m'en occuper pour l'instant.

— Je ne crois pas que le *Livre des Morts* mentionne la faculté d'Elizabeth à... rester en vie.

— Eh bien, fis-je en haussant les épaules, on ne se débarrasse pas de moi aussi facilement, que voulez-vous ?

— Surtout maintenant, avec toutes tes nouvelles possessions.

— Hein ?

— Selon nos lois, lorsque tu tues un vampire, toutes ses possessions te reviennent.

— Non, c'est vrai ? Et leur famille, alors ?

— Les vampires n'ont pas de famille, me rappela patiemment Tina. Sauf vous, visiblement. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi la maison de Nostro n'avait pas été vendue ? Elle vous appartient.

— Cool ! D'abord les Armani de Sarah, et maintenant ça ! Vous avez vu la Porsche de Monique ? Elle est à moi ! (Je m'interrompis en me rendant compte du regard que m'adressaient Marc et Jessica.) Je ne l'ai pas tuée pour sa voiture ! m'exclamai-je.

C'était juste un bonus.

— Non, dit Tina, mais je pense qu'on devrait lancer cette rumeur.

— Pourquoi ?

— C'est une nécessité, répondit Sinclair. Tu dois te construire une image plus dure. Sinon, les problèmes continueront à s'accumuler. On pensera que tu es facile à tuer et on essaiera de s'approprier ton trône.

— Et alors ? Visiblement, elle est immortelle.

— Personne ne l'est, objecta le père Markus. Pas même le Christ.

— Et puis, je suis vraiment une grosse méchante, protestai-je. J'ai tué deux vampires en une semaine ! Et j'ai même remis la brique de lait dans le frigo, hier soir, alors qu'elle était presque vide !

— Ah c'était toi ? demanda Marc.

— En revanche... (Je me mordis la lèvre pour réfléchir.) Je n'ai pas tué M. Mason, mais j'aurais dû.

— Mason ? Ton chef à *Macy's* ?

— Oui. Il est de mèche avec Monique. Il m'a menée par le bout du nez : il m'a virée, puis a appelé Monique pour qu'elle vienne me consoler. Salaud.

— Vraiment ? (Le regard de Sinclair s'assombrit.) Développe. Je lui racontai toute l'histoire, deux fois. Tout le monde semblait indigné. Ça faisait plaisir.

— Je n'arrive pas à croire que ton chef ait essayé de te tuer, remarqua Jessica. Je sais qu'ils essaient de faire baisser le taux de chômage, mais à ce stade, c'est ridicule.

— La plupart des gens sont persuadés que leur patron leur en veut. Dans mon cas, c'était vrai. Mais peu importe... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? À part me trouver un nouveau chemisier ? C'est..., constatai-je en baissant la tête, horrible.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, annonça Sinclair.

— Tu as raison, ajouta Tina, d'un air un peu trop enjoué à mon goût. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pour nous tous et pour notre reine ?

— Quel apport enrichissant à mes notes personnelles ! remarqua le père Markus.

Il semblait impatient de pouvoir s'isoler pour les écrire. Plus ennuyeux, tu meurs.

— Majesté, vous êtes de retour parmi nous ! C'est une situation sans précédent ! Et...

— Écoutez, vous deux... Je sais très bien que vous adorez ça, mais je ne compte pas passer ma nuit à parler. C'est vendredi, je viens de me déloger de l'étreinte moite de la mort...

— Une fois de plus, ajouta Ani.

— J'ai envie de danser !

— Je ne dirais pas non à un verre, admit Jessica, ou cinq, même.

— Moi non plus ! répondit Marc. (Il s'épongea le front. Jessica et lui avaient toujours l'air secoué.) C'est stressant de te voir revenir d'entre les morts.

— Désolée, marmonnai-je. La semaine a été mauvaise pour tout le monde.

— Tu dois arrêter de te faire tuer ! me sermonna Jessica.

— Hé ! Ce n'est pas comme si c'était drôle pour moi, je vous assure ! Je n'essaie pas d'attirer l'attention, tu sais ?

Face au silence qui me répondit, je m'indignai :

— Pas du tout !

— Où est-ce qu'on va danser ? demanda Ani.

— Nulle part où vous pouvez entrer, rétorqua Jessica. C'est une soirée réservée aux colocataires de Betsy.

— Je suis un colocataire de Betsy, murmura Sinclair.

— Pourquoi pas le *Gator* ? proposai-je avant de me rendre compte de ce qui avait été dit. Quoi ?!

— Oh ! J'ai oublié de t'en parler, peut-être ? (Il paraissait innocent comme l'agneau qui vient de naître) Nous quittons le *Marquette*. Il ne correspond plus à nos besoins. Et après avoir

discuté avec Jessica plus tôt dans la soirée, elle a gentiment accepté de nous héberger.

— Tu emménages chez nous ? (J'étais sur le point de m'évanouir, de lui jeter quelque chose au visage. J'avais besoin de m'acheter des draps neufs.) Toi... Je... Tu...

Sous mon regard assassin, Jessica se contenta de hausser les épaules. Tout ça parce qu'elle pensait que j'étais amoureuse de Sinclair, mais que je ne le savais pas encore ! Sale manipulatrice !

Je n'aurais jamais dû coucher avec lui une deuxième fois. Si elle ne nous avait pas surpris au lit, elle ne serait jamais arrivée à de telles conclusions. Oh ! Je le savais ! Je savais que je regretterais ce moment de faiblesse, mais je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Coucher avec Sinclair n'apportait jamais rien de bon !

Je me frottai le front.

— Il me faut un verre.

— On est dans un bar, remarqua Jon.

— Oubliez ça tout de suite, bande de malades ! les insultai-je, incluant Ani. 1) je ne compte pas faire la fête dans le club de Monique alors qu'elle est morte et 2) vous n'avez pas l'âge pour boire. Hors de question que vous veniez avec nous !

— Ah ! J'allais oublier, intervint Jessica en mettant la main dans sa poche. (Elle tendit un petit objet brillant à Tina et Éric.) Voilà votre clé.

Je l'attrapai et l'avalai. Je mis ma main devant la bouche pour ne pas la rendre.

— Très mature, se moqua Sinclair.

Il avait pris l'air indigné, mais un sourire s'esquissait sur ses lèvres.

— Toi, ne me parle pas. (Je m'arrêtai pour vérifier que la clé ne remontait pas. Pour l'instant, rien à signaler.) Et toi ! (J'attrapai Jessica par l'oreille. Elle gémit.) Viens par là. On prend ma Porsche. Tu vas m'expliquer ce qui t'est passé par la tête.

Une fois que j'aurais vomi la clé.

— C'est un bon plan pour les impôts, se défendit-elle. Quand tu verras les chiffres, je suis sûre que... Hé, lâche-moi !

— Il peut dormir dans ma chambre, si tu veux, proposa Marc.

— Je suppose que je devrais dire quelque chose de négatif sur les vampires vivant dans le péché, dit le père Markus, mais ça semble être le cadet de vos soucis.

— Pour tout vous dire, j'ai déjà choisi la chambre à côté de celle d'Elizabeth... Et n'essaie pas de m'attraper par l'oreille ! s'exclama-t-il en me voyant revenir vers lui. Sauf si, bien sûr, tu tiens à mériter une fessée en échange.

— Oh ! Alors c'est ça que vous faites quand le soleil se couche ? se moqua Ani tandis qu'un Jon rougissant détournait la tête.

Quant à moi, je m'enfuis avec Jessica et Marc avant que ma tête explose.

ÉPILOGUE

Désormais, je vis avec cet idiot de Sinclair et cette petite peste de Tina dans une énorme maison que je ne peux pas payer. Et pour couronner le tout, je suis morte et sans emploi. Une fois de plus.

Bon, d'accord, Tina est loin d'être une peste. En fait, je l'aime bien, même si elle peut se montrer sans pitié. Et puis, elle fait un smoothie à la fraise à se damner. Même Sinclair en boit ! Il doit vraiment aimer les fraises. Note à moi-même : changer de shampooing.

Des vampires que je ne connais pas viennent me prêter allégeance les uns après les autres. Apparemment, l'échec cuisant de Monique a remonté le fil du téléphone arabe et forcé mes sujets à venir me rendre visite. Pour une raison que j'ignore, ils m'offrent des oranges sanguines. Sinclair dit que c'est la tradition. Personnellement, je trouve ça débile. Le frigo en est plein !

Au départ, je pensais que Marc et Jessica étaient stupides d'ouvrir leur – notre – maison à des vampires, mais Marc m'a expliqué qu'il ne voyait pas Tina et Éric de cette façon. À mon avis, il changera rapidement d'avis quand l'un d'eux aura faim.

Quant à Jessica, elle veut nous forcer, Sinclair et moi, à nous habituer à la présence de l'autre, puisqu'après tout, nous sommes destinés à régner ensemble. Bien sûr, il aurait été impoli de le séparer de Tina qui est presque sa sœur. Voilà comment nous nous sommes retrouvés colocataires. J'ai fouillé la chambre : aucune trace de drogue.

C'est incroyablement stressant de descendre au rez-de-chaussée pour trouver Sinclair installé dans le salon avec un exemplaire du *Wall Street Journal* et un grand sourire moqueur.

Sans parler du fait que je dois me faire violence pour ne pas me glisser dans sa chambre dans le plus simple appareil. Mais j'ai bien retenu la leçon, cette fois. Coucher avec Éric Sinclair n'apporte jamais rien de bon. Quant au gentleman en question, justement, il reste un parfait gentleman pour le moment... Bordel !

Tina et lui ont apporté le *Livre des Morts* avec eux. Nous l'avons installé sur un pupitre en acajou dans la bibliothèque. Lorsque Jessica a essayé de le lire : elle a eu la migraine pendant trois jours, elle n'arrêtait pas de sursauter et ne pouvait rien manger. Maintenant, elle s'en tient éloignée.

Je compte le lire à mon tour, mais pour l'instant, je préfère m'occuper de choses plus légères. Je laisse les rênes à Sinclair et à Tina.

Quand je me suis réveillée il y a quelques nuits, il y avait un exemplaire de la biographie de Pat Conroy sur ma poitrine. Je l'ai dévorée en une semaine. Il n'y avait aucune mention de nourriture à l'intérieur. À présent, il est rangé dans ma bibliothèque. J'ai pu rouvrir une porte que je croyais fermée à jamais. Je suis rassurée.

J'ai essayé de remercier Sinclair (je savais qu'il ne s'agissait pas d'un cadeau de Jess, car elle aurait été trop fière de son coup pour ne pas se vanter), mais comme il semblait ne pas savoir de quoi je parlais, j'ai laissé tomber.

Jon a quitté la ville. Même s'il nous a dit qu'il voulait retourner dans la banlieue pour voir sa famille, je pense surtout qu'il ne pouvait pas supporter l'idée que Sinclair vive avec moi. Au moins, on est deux. Il a promis de revenir à la fin de l'été et, étrangement, il commence à me manquer.

Ani, en revanche, est à la maison presque tous les soirs. Je crois qu'il se passe quelque chose entre Tina et elle. Elles passent leur temps à se promener dans la maison en chantonnant. Leurs sourires éclatants commencent à devenir agaçants.

Sinclair avait raison. Les affaires de Monique m'appartiennent. Tout ce qu'elle m'a raconté est vrai. Elle possédait des propriétés aux quatre coins du globe. Et deux voitures, deux !

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire d'un club à Minneapolis, d'un spa en Suisse, d'une école privée en Angleterre et d'un restaurant en France ? Je n'y connais rien en gestion ! Peut-être vais-je me trouver un job dans l'un d'eux... Pourquoi ne pas m'occuper du *Scratch*, par exemple ?

Les interventions de Nick Berry dans nos sombres affaires sont rares. Une vraie coïncidence. C'est à lui que le chauffeur de taxi que j'ai sauvé a fait sa déposition. Alors quand Nick a aperçu ma voiture quelques jours plus tard, il m'a fait signe de m'arrêter. Je suis rassurée. Je lui ai déjà causé assez d'ennuis comme ça, je ne veux pas que ça se reproduise.

M. Mason, lui, a disparu. Je n'en savais rien jusqu'à ce que j'aperçoive un article dans le journal. Comme il n'avait aucune famille, c'est son patron qui est allé voir la police. Si ce n'est pas triste, ça !

Disparu sans laisser de trace, jusqu'à ce qu'on le retrouve en morceaux chez lui un mois plus tard... dans une valise. Il était en train de faire ses bagages quand on l'avait attaqué. J'en ai parlé à Sinclair qui s'est contenté de tourner les pages de son journal sans un mot. Je suis quand même désolée pour lui. Il m'avait permis de travailler à *Macy's*, après tout !

J'ai aussi offert une barbotteuse blanche Calvin Klein au Thon pour son futur bébé, essayant de lui faire passer le message : « Est-ce qu'on peut faire semblant de ne pas se détester ? » Résultat : elle a accidentellement renversé du vin rouge dessus.

Je m'inquiète au sujet du jardinier. Personne ne parle de lui et quand je le décris, on me regarde bizarrement. Jessica m'a assuré qu'elle avait bien engagé quelqu'un pour s'occuper de la pelouse et des fleurs, mais qu'il s'agissait d'une jeune femme d'une vingtaine d'années. Cet homme est vieux. Très vieux.

Je suis quasiment certaine que je suis la seule à le voir.

J'ai peur d'aller lui parler. Pourtant, un de ces jours, je vais devoir m'y résoudre. Avec un peu de chance, je pourrai l'aider et il disparaîtra comme Marie. Elle me manque, mais je n'ai pas besoin d'un homme qui ne cesse de me regarder par la fenêtre.

J'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'était passé au bar de Monique. Toute la journée, voire la semaine, avait été un

cauchemar. Parfois, j'ai du mal à me rappeler tous les détails. Quand j'essaie, mon esprit préfère penser aux soldes et à des gants en cuir. Les magasins ont sorti les collections d'hiver. Je vais devoir faire du shopping.

Jessica m'en a parlé, Tina aussi, pourtant, Sinclair évite complètement le sujet. J'ignore pourquoi. Je leur ai dit la vérité : je n'ai aucun souvenir entre le moment où on m'a planté le pieu dans le cœur et celui où Marc l'a retiré.

En revanche, je ne leur ai pas parlé d'une chose en particulier et dont je me souviens clairement : la voix de Sinclair qui flottait dans l'obscurité, qui répétait les mêmes mots encore et encore : « Reviens. Reviens. Ne me quitte pas. Reviens. »

Étrange. Parfois, je me demande si c'était un rêve. Ou une hallucination. Ou, encore plus déroutant, s'il a vraiment prononcé ces paroles. Dieu sait que je ne compte pas le lui demander. Après tout, je n'ai déjà pas suffisamment de courage pour aller parler au jardinier fantôme !

Il n'y a que deux solutions : soit je suis vraiment immortelle, soit le roi des vampires m'a ramenée à la vie par sa volonté propre. À méditer.

Mais pas aujourd'hui. Il y a des soldes chez *Neiman* et il me faut à tout prix un cardigan en cashmere. J'aimerais le trouver en rouge, mais je prendrai n'importe quelle couleur primaire. C'est un cadeau de Jessica pour fêter mon nouveau retour d'entre les morts. Ça me convient tout à fait.

Fin du tome 2

NOTE DE L'AUTEUR

Sauf exceptions, les faits racontés dans ce livre sont de la fiction. Vous ne trouverez aucun vampire au *Marquette*, ni à la caisse de *Macy's*. En revanche, à l'heure où j'écris, si vous vous rendez au Centre pour l'Emploi du Minnesota, personne ne pourra vous renseigner sur les allocations chômage. Dans certaines antennes, vous ne pourrez même pas vous servir de leur téléphone. Sans rire. Enfin, ceux qui connaissent Summit Avenue savent que la maison en face de celle du gouverneur 1) n'est pas celle de Betsy et 2) ne se situe pas au bout de la rue. L'auteur a tous les droits. Autrement dit, j'avais la flemme de chercher autre chose.